





**BELLE-PLANTE**

ET

**CORNÉLIUS.**

---

Nevers. — Typog. de C. SIONEST,  
46. rue du Fer.

OEUVRES

DE

**C. TILLIER**

---

TOME SECOND.

---

**BELLE-PLANTE ET CORNÉLIUS**



NEVERS

C. SIONEST, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,  
16, RUE DU FER.

1846

PQ  
245D  
T6  
1846  
九.2







Je ne suis ni inspecteur primaire , ni directeur des contributions indirectes , je vous prie de le croire ; je ne connais pas tous les villages de la Nièvre ; cependant , je parierais bien avec le premier venu des fonctionnaires sus-nommés. que le plus joli de tous ces villages c'est Armes. Armes est sur la route de Clamecy à Avallon , à huit lieues d'Avallon, et à deux pas de Clamecy, qui l'attire vers lui incessamment et finira par l'absorber comme la terre absorbe une imprudente aérolithe qui vient tourner trop près d'elle. Si vous allumez votre cigarette aux dernières maisons du faubourg de Bethléem , il ne sera pas éteint que vous serez arrivé à Armes. Vous donc qui ne demeurez qu'à une vingtaine de kilomètres de Clamecy, allez voir Armes, si vous ne l'avez pas encore vu, et, pour peu que vous sachiez manier un crayon et que vous ayez un album, faites-vous accompagner de votre album, je vous réponds que vous ne regretterez pas votre argent ; et, d'ailleurs, si vous le regrettiez,

bien que les conseillers ne soient pas les payeurs , c'est moi , Claude Tillier, qui vous le rembourserais.

J'aime le printemps avec ses buissons blancs et roses ; j'aime l'été avec ses champs fauves encadrés d'une éclatante verdure ; j'aime aussi l'hiver avec ses arbres noirs qui ressemblent, avec leur tête couverte de frimas , à des hommes de loi coiffés d'une perruque poudrée ; mais j'aime surtout ces jours tièdes et humides de l'automne, quand le soleil est chauve et dépoli, qu'un nuage floconneux, pareil à un blanc duvet qui vole , remplit tout l'espace qui est entre le ciel et la terre ; que vous voyez les arbres, les montagnes, les hameaux, gris et vaporeux comme s'ils étaient reflétés par une glace terne, et que la campagne ressemble à un paysage élyséen ; quand le vert des bois se teint de brun et de rouge, que les ruisseaux charrient de longues traînées de feuilles jaunes qui s'en vont processionnellement comme un convoi ; quand enfin la nature fiévreuse et phthisique sourit encore , mais de ce sourire malade qui reste quelquefois sur les lèvres d'un trépassé. Or donc, partez de Clamecy par un de ces délicieux beaux jours. Je vous dis cela parce qu'alors la flotte a cessé et que l'Yonne est débarrassée de ces grandes piles de bois grisâtres qui donnent à sa vallée l'odeur de moisi et l'aspect prosaïque d'un chantier.

Jusqu'à la Maladrerie, vieil hôpital de lépreux aboli et dont il ne reste plus que la chapelle, le chemin s'en va prosaïquement entre une haie tondue et un champ de luzerne ; il s'en va sans songer à rien, sans regarder à droite ni à gauche, et tout ennuyé de la corvée que les ponts et chaussées lui font faire : mais , arrivé en face de la Maladrerie, il se réveille tout-à-coup de sa somnolence, tourne brusquement à gauche et mord dans la croupe d'une de ces hautes montagnes dont la chaîne, après avoir traversé tout le département de la Nièvre, s'enfonçe peu à peu et finit par disparaître tout-à-fait dans les graviers du département de l'Yonne.

Alors c'est une magnifique terrasse qui jette, d'une élévation de cinquante mètres, son regard fier et hautain sur la vallée. A vos pieds l'Yonne, que font incessamment tressaillir, comme un bœuf que piquent les mouches, les graviers tombés du chemin, se promène lentement dans sa prairie, et les bois du marché, descendant pêle-mêle de leurs âpres collines, viennent baigner leurs racines dans les eaux vertes et dormantes du fleuve.

A votre gauche s'élève, comme un grand mur en ruine, le second étage de la montagne. Au pied de cette gigantesque mesure, court et s'enfuit devant vous comme une longue traînée de maisons qui servent de faubourg au village. Car Armes n'est pas un piètre et misérable paysan : semblable à ces marquis qui veulent avoir des pages, il a son faubourg comme une ville. Toutes ses maisons sont neuves ; elles ont toutes un toit rouge et des volets verts, toutes un cep de vigne qui les enveloppe de ses larges feuilles et leur fait en été une belle devanture verte ; elles ne sont point, comme celles de nos rues, collées l'une à l'autre par un mur mitoyen : elles sont séparées entre elles par des jardinets, par de grands noyers indivis qui mêlent leurs branches par-dessus les toits, par des chênes tombés de la cime de la montagne avec des quartiers de roc écroulés. Vous diriez, à les voir si parées et si coquettes, des paysannes endimanchées qui vont se tenant par la main.

Des plantes de toute sorte croissent entre les pierres disjointes du rocher et font pleuvrir, quand il vient un souffle de vent, leurs fleurs et leurs insectes sur les toits. Vers le milieu de cette avenue de maisons, vous rencontrez le pertuis d'Armes, le premier de cette longue série de pertuis qui donnent à l'Yonne une navigation factice de quelques heures par semaine. La rivière, arrêtée tout-à-coup par cette porte que les marchands de bois ont fermée devant elle, s'épanche à grand bruit, et en disant mille injures au commerce, sur les pierres herbeuses et vertes de l'écluse, et retombe

en deux blanches nappes dans la fosse du pertuis. Le reste du fleuve passe par un joli biez qui côtoie la route. Son lit est net et sans roseaux ; mais sur ses rives croissent avec profusion ces hautes plantes amphibies qui ont la moitié de leurs racines dans l'eau et l'autre moitié dans la terre. Après avoir fait tourner un petit moulin caché tout entier sous deux ormes, il se hâte de rejoindre le lit maternel.

Rien n'est plus gracieux que l'îlot formé entre le biez et la rivière : l'Yonne semble le presser avec amour entre ses bras comme une mère tient son enfant ; vous diriez une branche fleurie au milieu d'un vase plein d'eau : ce ne sont que bouquets d'aulnes, de saules, de noisetiers, de peupliers d'Italie séparés entre eux par mille ruisselets qui débordent du biez. Si vous êtes deux, et que vous ayez de douces confidences à vous faire, n'allez pas vous réfugier sous cette verdure : d'abord, le boule-dogue du meunier pourrait vous mordre ; ensuite, toutes ces eaux qui coulent, qui tombent, qui se précipitent, qui causent ou crient entre les racines des arbres, tous ces oiseaux qui gazouillent et cet éternel bavard de moulin qui n'interrompt pas son tictac pour M. Dupin en personne, étoufferaient sur vos lèvres vos meilleures paroles.

Nous voici arrivés à Armes. Vous êtes sur la grande place du village. Si vous voulez parler à M. le maire, c'est ici qu'il demeure, ainsi que les gros personnages de l'endroit. Ces maisons affectent un air d'importance comme leurs maîtres ; car, tel maître, telle maison, aussi bien que tel maître, tel valet. Beaucoup ont des balcons, et quelques-unes sont décorées de l'aristocratique persienne.

Avez-vous soif ? voilà une grosse source qui jaillit à l'extrémité de la place. Cette eau ne vaut pas du bourgogne assurément ; mais elle est renommée à plusieurs kilomètres à la ronde pour sa limpidité, et vous ne sauriez en boire de plus fraîche. Après s'être arré-

tée dans un grand bassin couvert où harbottent les canards et les enfants du village, elle s'en va libre et bouillonnant sur le gravier du chemin ; mais, quand elle est presque à la fin de sa course, elle tombe dans un guet-à-pens que lui a tendu le brasseur et se laisse mettre en bouteille. C'est ainsi que tous les élans de liberté auxquels on s'abandonne dans la jeunesse se changent souvent, quand le vieil âge et venu, en servilité.

Pauvre source ! tu t'es laissé affriander par de l'orge bouilli et du houblon d'agréable amertume ; mais , au lieu d'aller dans des cuves te faire maltraiter de cent façons par des cuistres, ne valait-il pas mieux te promener entre des branches vertes , accrocher tes flocons d'écume aux herbes qui pendent, faire de gracieux remous aux racines des saules , réfléchir le ciel et murmurer avec ces oiseaux qui gazouillent ? Tu as cru à une destinée pleine de liesse ; mais de tout cela qu'advient-il ? quand ta mousse se sera épanouie quelques instants dans un beau flacon de cristal , quel sera ton domicile ? une hideuse vessie, et ensuite on..... tu m'entends, on te ..... au coin d'une borne !... Complaisants du pouvoir, que cela vous serve de leçon !

Vous ne pouvez non plus vous dispenser de relater sur votre album ce grand pic qui domine le village. Deux étroites vallées grimpent à chacun de ses flancs comme deux escaliers, et vous diriez le perron d'un gigantesque château aboli. Souvent à sa cime buissonneuse vous voyez apparaître, comme ces statues qu'on pose sur le fronton d'un édifice, une vieille femme gardant sa vache ou un petit pâtre de moutons qui chante, et dont le vent, déchirant la chanson, en jette jusqu'à vous les lambeaux.

A Armes , donc , en 1780 , demeurait un certain Belle-Plante, monsieur Belle-Plante pour les uns, et maître Belle-Plante pour les autres. Comme il était riche et marguillier, M. le curé , M. le

maire et beaucoup d'autres l'appelaient monsieur Belle-Plante ; mais, comme il était fermier , les paysans disaient maître Belle-Plante tout court, à moins qu'ils n'eussent un service à lui demander.

Pour moi qui n'ai rien à demander à monsieur ou à maître Belle-Plante, comment dirai-je ? Je crois qu'il est prudent, avant de nous décider pour l'un ou pour l'autre de ces deux titres, d'examiner ce qu'ils valent respectivement. D'abord , le titre de monsieur, que signifie-t-il ? exprime-t-il, ainsi que semblerait l'indiquer le pronom possessif, une dépendance quelconque de celui qui le donne envers celui auquel il le confère ? Mais alors, pourquoi un maître appelle-t-il son valet monsieur, à moins qu'on ne dise que le maître est en maintes circonstances sous la dépendance du valet ? Indique-t-il une supériorité sociale ? Dans ce cas, comment se fait-il que le ministre donne à son cordonnier et à son tailleur le titre de monsieur ? Vient-il du mot *senior*, plus vieux, ainsi que le prétendent ceux qui hantent les glossaires et courent après les étymologies ? Mais d'où vient donc qu'un père appelle son fils monsieur quand il a déchiré sa culotte ou ses livres ? Ainsi le mot monsieur est atteint et convaincu de n'avoir pas le sens commun. C'est un grand imbécile qui ôte son chapeau à tout le monde, qui arrête tout le monde et qui n'a rien à leur dire. Il est réfractaire à toute définition. M. Napoléon Landais, tout Napoléon qu'il est, ne lui ferait pas signifier quelque chose. Je puis aussi bien dire monsieur mon cheval que monsieur mon tailleur, de même que mon tailleur peut aussi bien dire monsieur mon passe-carreau que monsieur le rédacteur de l'*Association*. Je vote pour qu'il soit exclus du dictionnaire. Je dirai donc maître Belle-Plante. Maintenant que cette difficulté est levée, nous pouvons entrer en matière.

Maître Belle-Plante avait à bail cinq à six métairies, ce qui ne l'empêchait pas d'exploiter de belles et bonnes terres qui lui ap-

partenaient eu propre. Sa femme lui avait laissé deux garçons : François Belle-Plante , qu'on appelait Belle-Plante tout court, parce qu'il était l'ainé, et notre ami Cornélius.









**'ÉTAIT** par une sale et pluvieuse matinée du mois de mars. Belle-Plante et Cornélius cheminaient sur la route de Clamecy, l'un portant un gros lièvre sur son épaule, l'autre balançant dans sa main un paquet de livres suspendu à une ficelle. Ils s'en allaient à l'école. Belle-Plante était fortement charpenté ; il avait quatre membres solides avec lesquels on eût pu faire une charrue, un nez pas trop mal fait, une bouche qui n'était pas absolument trop grande, de petits yeux gris avec lesquels il voyait aussi bien qu'avec de grands yeux noirs ; mais il n'avait point de cœur, ou du moins il n'avait qu'un de ces cœurs de glace que les chaudes brises de la jeunesse ne peuvent dégeler. C'était une de ces organisations épaisses auxquelles la nature a fait bon poids, où les os, les chairs et les tendons n'ont pas été épargnés, mais où l'électricité manque totalement. A 16 ans, Belle-Plante était un homme fait pour l'égoïsme et l'astuce ; il n'aimait personne ; il n'avait qu'une passion, celle d'entasser ;

il fût descendu de cheval pour ramasser une épingle ; il eût donné son ame au diable pour une pièce de vingt-quatre sous , et certes c'eût été le diable qui eût été attrapé. Cependant , parce qu'il était net et propre comme un écu de six francs , les mères le citaient pour exemple à leurs fils.

Cornélius était tout l'opposé de Belle-Plante. C'était un bel adulte , svelte , élancé , au front haut et poli comme l'ivoire , aux grands yeux pleins de flamme , et dont la brune chevelure tombait inculte et désordonnée comme , le long d'un mur , une touffe de chèvre-feuille ; il était bon , aimant , généreux ; il avait des larmes et des gros sous pour toutes les misères. Saint Martin a été canonisé pour avoir donné à un mendiant la moitié de son manteau ; en pareille occasion , notre ami Cornélius eût donné le sien tout entier. Cependant notre ami Cornélius est en enfer ; car ni le curé , ni M. Guillerand , ni le grand fouet de maître Belle-Plante n'avaient jamais pu obtenir de lui qu'il fît sa première communion. Du reste il avait une intelligence vive et précoce ; en lui poussait un de ces esprits hardis et curieux qui veulent tout savoir , tout analyser , tout approfondir. Dans un jeudi il vous effondrait un gros bouquin , et quand il s'était mis à la poursuite d'une vérité , d'une vérité qui fût à sa portée , bien entendu , c'était comme un lévrier sur la trace d'un lièvre : il ne la lâchait point qu'il ne l'eût forcée.

Il était , par exemple , d'une distraction désespérante : il était toujours à rêver , à calculer , à comparer. Quand son père l'envoyait aux champs , il se couchait dans l'herbe et regardait le ciel ; aussi ne revenait-il jamais sans avoir un procès-verbal sur le dos ou sans avoir perdu deux ou trois vaches. On raconte de lui , ce que j'ai peine à croire cependant , qu'un jour son père l'ayant envoyé à la cave , il revint avec le cou de la bouteille dans la main sans s'être aperçu qu'il avait cassé le reste contre une marche. Tout

cela faisait dire à M. Belle-Plante que Cornélius était le garçon le plus idiot de l'endroit. Il était d'ailleurs d'une indifférence exemplaire pour tout ce qui était enveloppe, extérieur, surface. Il disait que c'était toujours leurs plus mauvaises pilules que les apothicaires enveloppaient d'une feuille d'argent, et il ne se souciait pas plus de sa toilette qu'un oignon ne se soucie de sa pelure. Il était constamment débraillé; son habit était en loques; où il n'y avait pas de trou, vous pouviez être sûr qu'il y avait une tache. Il fallait l'habiller de pied en cap tous les ans; aussi n'y avait-il à Armes que maître Couture le tailleur qui eût pour lui quelque estime.

Belle-Plante avait étendu respectueusement son mouchoir sur son feutre pour le préserver de la pluie, et il avait relevé avec un soin tout-à-fait religieux l'extrémité de son pantalon, quoiqu'il ne fût que de tiretaine. C'était, du reste, une des mille recommandations que lui avait faites à son lit de mort madame sa mère, dont il avait, au préjudice ou à l'avantage de Cornélius, tété toute l'avarice, et soit qu'il y eût boue ou poussière, jamais il ne manquait à ce devoir. Pour Cornélius, il n'avait rien étendu, rien relevé, sauf ses bas qui tombaient sur ses talons avec une obstination désespérante. Belle-Plante, avant de poser le pied à terre, choisissait, comme fait le chat, l'endroit le plus sec du chemin; Cornélius, au contraire, allait droit devant lui comme une route royale, sans se soucier des flaques de boue dont la route était semée, et même sans les voir; aussi Cornélius était-il crotté comme un caniche.

Les deux frères allaient à côté l'un de l'autre comme deux soldats dans les rangs, sans se parler, et absorbés chacun par des réflexions respectives. Belle-Plante rompit le premier le silence.

—A quoi songes-tu, savant? (c'était le sobriquet qu'on avait donné à Cornélius dans le village), dit-il à son frère en lui appliquant une grosse tape sur l'épaule.

— Pas de ces rusticités-là, Belle-Plante, je t'en prie ; si nous eussions été en ville, j'aurais cru qu'il m'était tombé une tuile sur l'épaule.

— Suffit, monsieur l'homme comme il faut, on s'en abstiendra à l'avenir de ces rusticités ; mais, à quoi songeais-tu tout-à-l'heure ?

— Je calculais combien il faudrait d'aunes de taffetas gommé pour mettre toutes les grandes routes du royaume à couvert de la pluie.

— En effet, ça craint l'humidité, les grandes routes ; et les chemins de traverse, savant, il n'y a donc rien pour eux ? est-ce qu'ils sont plus chiens que les grandes routes, ou bien moins sujets aux rhumatismes ?

— On les couvrirait avec du couil, les chemins de traverse.

— C'est juste : à tout seigneur tout honneur ; mais, et de l'argent pour faire cela ? il te faudrait inventer une mine d'or.

— Cela n'est point nécessaire, Belle-Plante ; on augmenterait l'impôt, voilà tout.

— Tu es bien généreux de l'argent des autres, toi, savant ! on voit bien que tu ne comptes pas devenir propriétaire ! Il est bien déjà assez lourd comme cela, l'impôt, sans qu'on l'augmente encore !

— Lourd, j'en conviens, mais ce n'est pas parce qu'il est trop gros : c'est parce qu'il est mal dépensé qu'il est lourd. Quand l'impôt est bien dépensé, quand les fonctionnaires publics n'écono-

misent point sur leurs appointements de vastes domaines, quand ils ne placent pas sur les banques étrangères les capitaux qu'ils reçoivent de l'état, l'argent prélevé sur les contribuables leur revient, comme revient en pluie à la terre l'eau que le soleil lui a enlevée. Plus l'impôt est considérable, et plus, s'il est bien dépensé, le peuple est heureux.

— Voilà encore une de ces bêtises qu'entre vous autres savants vous appelez des paradoxes.

— Non, mon cher, ce n'est pas un paradoxe : c'est une belle et bonne vérité. Figure-toi une outre immense sous laquelle marchent tous les habitants de la France. Les hommes de haute taille porteront presque tout ; mais les petits, que porteront-ils ? Rien. Tel est l'impôt ; léger pour le pauvre, c'est sur le riche seul qu'il pèse. Supposons que Sa Majesté très chrétienne fasse exécuter de grands travaux dans chaque localité, quelle sera la quote-part du travailleur dans cette dépense ? Quelques gros sous ; et c'est à lui que reviendra la meilleure partie de l'argent dépensé. Il aura semé un grain de blé pour recueillir un épi. Nos philosophes cherchent les moyens d'améliorer la condition des classes infimes de la société ; si ce moyen est quelque part, il doit se trouver dans l'emploi bien entendu de l'impôt bien réparti. Forcer le riche à fournir du travail au pauvre, voilà tout le problème.

— L'impôt bien réparti ! je te vois venir, savant. Tu voudrais que nous autres propriétaires nous payassions tout, et le pauvre rien. Et pourquoi le riche paierait-il pour le pauvre ? qu'on me le dise. Selon ton système, il faudrait que le gouvernement vendit son sel, sa poudre à tirer, son tabac, centécus la livre au millionnaire et deux liards au manœuvre. Je te soutiens, moi, que dans une société bien organisée l'impôt doit se payer par tête, comme on paie à l'auberge chacun son écot, comme on paie au théâtre chacun sa place.

— Cela serait souverainement injuste, Belle-Plante ; car c'est au profit du riche que se font presque toutes les dépenses sociales. Le pauvre, lui, n'a pas besoin de gardes champêtres : il n'a point de propriétés à garder ; pas besoin de gendarmes : le dénuement de sa chaumière est une excellente serrure que les voleurs ne s'aviseront jamais de crocheter ; pas besoin de tribunaux : qui n'a rien n'a pas de procès ; pas besoin de prisons, car c'est pour lui qu'elles sont faites ; pas besoin d'armée : en temps de guerre l'armée lui prend ses enfants, et en temps de paix elle l'empêche d'être le plus fort ; pas besoin d'une royauté si resplendissante : le roi ne l'invite pas à ses fêtes, et ce n'est pas à lui qu'il fait des pensions sur sa cassette ; pas besoin des quatre facultés de l'université : il ne fait pas apprendre le latin à ses enfants ; pas besoin de bibliothèques : il ne sait pas lire ; pas besoin de canaux et de grandes routes : il n'a jamais qu'une besace à transporter ; pas....

— *Et cætera !* fit insolemment Belle-Plante ; pour moi, je m'occupe de choses plus sérieuses : je calcule combien nous pourrions vendre ce lièvre à la foire.

— Mais ce lièvre ne nous appartient pas, répartit vivement Cornélius ; tu sais bien que mon père en fait cadeau à M. Guillerand.

— M. Guillerand ! M. Guillerand !... Le grand mal, quand il passerait devant la trogne de ce vieux gourmand qui envoie chercher une tourte chez le pâtissier aussitôt qu'il a un petit écu.

— Est-ce que cela te regarde , toi , si M. Guillerand aime les tourtes ?

— Sans doute, Cornélius, cela ne nous regarde pas ; mais, est-ce que nous ne le payons pas, M. Guillerand ? Va ! il serait bien heu-

reux si tous ses élèves étaient aussi exacts que nous à le satisfaire. Je vois ces ruinés de Ducroc qui portent des habits de drap toute la semaine, et qui lui doivent trois ans d'école.

— Et, selon toi, parce que les Ducroc lui doivent trois ans d'école, c'est une raison pour que nous lui volions son lièvre ?

— Je ne dis pas cela, Cornélius ; mais tu ne comprends donc pas, toi qui as tant d'esprit... selon M. Guillerand, que si nous lui donnons ce lièvre nous lui ferons plus de tort que de profit : il invitera à déjeuner ce mauvais sujet de Benjamin Rathery, cet ivrogne de Page, ce gouffre d'Arthus qui lape une tête de veau comme un potage ; ils lui boiront trente bouteilles de son meilleur vin, ils lui videront toutes ses carafes ; ils l'emmèneront ensuite au café, ils le griseront, ils lui mettront sa perruque à l'envers, comme ils ont fait l'autre jour, de sorte qu'il ne savait plus de quel côté était sa face, et en rentrant il battra madame Guillerand, cette excellente femme qui demande toujours grâce pour nous quand il nous rosse.

— Ainsi, c'est dans l'intérêt de M. Guillerand que tu t'empares de son lièvre ?

— Dans son intérêt bien entendu, Cornélius. Si on te chargeait de remettre un poignard tout frais émonlu ou un pistolet tout amorcé à un enfant, est-ce que tu le lui donnerais ?

— D'abord, je ne me chargerais pas de la commission. Sais-tu qu'avec des arguments comme ceux-là on ne serait plus obligé de payer personne ? Et qui t'a fait juge, toi, de l'intérêt de M. Guillerand ? S'il veut inviter M. Benjamin Rathery, M. Page, M. Arthus à déjeuner ; s'il veut leur faire boire son vin, s'il veut se griser, c'est que cela l'arrange. De quel droit t'opposerais-tu à cela ? Voilà un homme d'esprit qui veut se jeter à l'eau ; toi qui n'es qu'un

sot , tu devines son dessein , et tu l'arrêtes : ne vois-tu pas que tu commets envers lui un acte arbitraire , que tu portes atteinte à sa liberté individuelle ? Si cet homme veut se noyer , c'est qu'il a de bonnes raisons pour cela. Ne sait-il pas mieux que toi ce qu'il a à faire ? Pourquoi mets-tu ton libre arbitre à la place du sien ? Si j'étais juge , je te condamnerais envers lui à des dommages intérêts. Tu l'arrêtes parce qu'il fait mal , n'est-ce pas ? Mais qu'est-ce qui te prouve cela qu'il fait mal ? Si tu trouvais que c'est mal à moi de me faire couper la barbe ou de me faire extirper un cor que j'ai aux pieds , tu aurais donc le droit de m'en empêcher ?

— Mais , dit Belle-Plante , c'est que nous ne faisons pas tant de progrès dans son école à ton M. Guillerand !

— Parle pour toi , Belle-Plante , je te prie. Mais , est-ce sa faute à lui si tu ne fais pas de progrès dans son école ? Au lieu d'aller en classe , tu vas au marché voir comment et combien se vendent le foin et l'avoine , et quand on te donne de l'argent pour acheter des plumes , tu écris avec les vieux coutons que tu ramasses sous la table , et tu mets tes liardaines dans ta poche.

— C'est bien à ton tour de parler , toi qui as démonté , samedi , le coucou de M. Guillerand , et encore pendant qu'il nous faisait le catéchisme , impie !

— A quoi cela avance-t-il de savoir le catéchisme ? J'aime bien mieux analyser le coucou. A présent que j'en ai fait l'autopsie , je sais à quoi m'en tenir sur le mécanisme d'une horloge.

— Oui , mais tu as perdu une roue , et le poulet ne veut plus chanter.

— Eh bien ! nous sommes débarrassés de son insupportable coquelicou. Il avait une si belle voix , ton poulet !



— C'est égal, il faut que mon père le paie comme si c'était un ténor. Cela avance bien, ma foi, tes frères et sœurs que tu saches à quoi l'en tenir sur le mécanisme d'un coucou ! Sais-tu que c'est une vingtaine de francs de rabattus sur notre légitime ?

— Ame sordide ! s'écria Cornélius faisant tourner comme une fronde son paquet de livres autour de sa tête, tu mériterais... mais non, ce n'est pas ta faute si tu es organisé ainsi. Et toi, quand tu as empoisonné notre bourrique en voulant la purger, est-ce que je l'en ai fait des reproches ?

— Allons, ne te fâche pas Cornélius, dit Belle-Plante qui était économe de son épiderme autant que de son argent : les coups que tu me donnerais ne te feraient pas de bien, et ceux que tu recevrais te feraient du mal. Au lieu de nous quereller comme deux grandes personnes, revenons à notre lièvre.

— Eh bien ! pour en revenir à notre lièvre, je te dis qu'en droit ce petit quadrupède appartient à M. Guillerand, et je ne souffrirai pas qu'il lui en soit fait tort : voilà ma manière de voir.

— Elle est belle, ta manière de voir ! Va, mon pauvre savant, avec tout l'esprit que l'attribue M. Guillerand, tu ne sauras jamais faire tes affaires.

— Faire ses affaires ! voilà ce qu'ils disent tous ; ils n'ont que ce mot à la bouche ; c'est pour eux un axiome de morale ; peu leur importe l'honneur, la probité, la justice, pourvu qu'ils fassent leurs affaires ! Mais, le loup aussi, quand il égorge l'agneau, fait ses affaires ! Et à quoi cela sert-il à un avare de faire ses affaires ?

— Dam ! à mettre de l'argent de côté.

— Et de l'argent qu'on met de côté, encore une fois, à quoi cela

sert-il ? De l'argent qu'on met de côté ! mais c'est de l'argent qu'on démonétise ! Si ta tire-lire doit rester irrévocablement fermée, peu importe que tu y jettes des pièces d'or ou des lessons de vaisselle ? Il est des gens qu'on décore du nom de sages ; eh bien ! si on disait à ces gens-là : « Tu vas passer le reste de tes jours dans un cachot froid et noir ; pour lit tu n'auras que la terre moisie ; tu seras au pain dur et à l'eau fétide ; cette voûte qui s'applatit contre le sol, voilà ton ciel ; le printemps et l'hiver passeront sur ta tête sans que tu l'en aperçoives ; ta femme mourra, tes enfants se marieront sans que tu le saches ; tu n'entendras plus d'autre bruit que les pas de ton géolier sur l'escalier et le grincement de ta serrure ; mais tu recevras cent francs par jour, » ils calculeraient que cela , au bout de trente ans, leur ferait un million cent quatre-vingt-seize mille francs mis de côté, et ils accepteraient le marché avec joie. Et selon toi, Belle-Plante, les générations sont elles autre chose que des caravanes qui s'en vont du berceau vers la tombe ? Chacun dépense le trésor de joie que Dieu lui a donné pour faire sa route : les jeunes filles ont les épaules nues, les jeunes hommes ont les yeux pleins de flammes et les lèvres humides de baisers ; ils s'en vont ensemble en dansant sur les pelouses fleuries du chemin ; les plus vieux effeuillent dans leur coupe les roses fanées de leur couronne, et les décrépits se bercent doucement, les yeux à demi-fermés, au branle de leur litière ; mais lui, l'avare, sais-tu ce qu'il fait ? Il emplit de pierres une besace, il la porte du soir au matin sur les épaules, et, quand il est arrivé, la dépose au bord de son cercueil.

— Tout cela est fort bon, savant ; mais si on tombe malade ?

— Eh bien ! on va à l'hôpital.

— Et si on devient infirme, boiteux, manchot, aveugle, qu'on ne puisse pas travailler ?

— On va chez son plus proche parent, chez son frère, chez sa sœur, et on leur demande une place au coin de leur foyer.

— Très bien ! mais s'ils ne veulent pas vous recevoir ?

— Alors on crache sur le seuil de leur porte, et on va demander son pain.

— Oui, voilà un bel état, un état bien honorable, surtout, que d'être mendiant !

— Et qu'as-tu à dire contre les mendiants, toi ? Le dernier des mendiants est plus heureux que le plus riche des avarés. Si le mendiant a un sou, il en jouit ; mais l'avare aurait un million qu'il ne jouirait pas d'un seul liard. Un mendiant, Belle-Plante, sais-tu ce que c'est ? C'est un homme qui n'emblave point et qui a du pain, un homme qui ne fait pas bâtir de maisons et qui a un toit, un homme qui n'a point d'argent placé à intérêts et qui a des rentes ; un homme qui n'a ni marchand de drap, ni tailleur et qui a des habits. L'indépendance est le meilleur des biens, tu ne peux nier cela ; eh bien ! le mendiant n'est-il pas le plus indépendant de tous les hommes ? Il n'est pas enchaîné au sol par les racines d'une profession : quand il est mal ici, il prend sa besace et va ailleurs. Il est comme l'oiseau qui vole droit devant lui et qui trouve, partout où il s'arrête, des grains pour se nourrir et une branche verte pour s'abriter. Les plus grands et les plus riches ont des devoirs dont ils ne peuvent s'affranchir, des occupations qu'ils ne peuvent remettre. Toi-même, quand tu entends la pluie battre contre tes volets ou le vent hurler dans ta cheminée, tu aimerais bien autant rester au lit que d'aller aux champs ; cependant, les chiens aboient, les domestiques piétinent dans les cours : point de trêve, il faut que tu marches ; mais lui, le mendiant, il n'a point de devoirs qui le tyrannisent, point d'occupations qui le poussent : il est comme le chat qu'on nourrit et dont on n'exige rien. Nul ne peut l'atteler à un travail odieux ; il ne fait que ce qui lui convient. S'il est poète, il s'assied au soleil et fait des vers ; si c'est un méca-

nielen, il trace sur la poussière, avec son bâton, le plan d'une machine qui changera la face du monde; si c'est un roi détrôné, il rêve d'un traité sur la politique des nations.

— Mais, dit Belle-Plante grinçant des épaules, et cette vermine qui le dévore ?

— Eh bien ! quoi, cette vermine ? il se gratte.

— Mais, fais donc attention, Cornélius, que je l'ai supposé manchot.

— Alors il se frotte contre un mur, comme un âne qui a des mouches. Se gratter ! mais c'est une félicité spéciale au mendiant, et qui est interdite au riche ! Si le roi savait le plaisir qu'il y a à se gratter, il voudrait avoir de la vermine. Fais à un homme un besoin incessant et donne-lui les moyens de le satisfaire, il sera le plus heureux de tous les êtres. Pour moi, je ne suis pas ambitieux : que Dieu me fasse la faveur d'un petit bouton qui me démange pendant les siècles des siècles, et qu'il me laisse un doigt pour le gratter, je ne lui demande pas d'autre paradis.

Belle-Plante laissait, contre sa coutume, Cornélius aller son train. Pendant ce temps, il cherchait un argument de nature à agir sur son esprit. Quand il crut avoir trouvé ce qu'il lui fallait, il l'arrêta tout court.

— Permits, Cornélius ; j'ai une petite objection à te faire. Tu dis qu'en droit ce petit quadrupède qui est là sur mon épaule appartient à M. Guillerand ; mais, ton briquet à piston qu'il t'a confisqué l'autre jour, en droit lui appartenait-il ?

— En aucune façon, répondit Cornélius dont l'esprit net et droit

ne regimbait jamais contre un argument solide ; confisquer n'est pas acquérir : cela est écrit dans tous les codes. En ce cas, ce serait une restitution que me ferait M. Guillerand.

— C'est évident, dit Belle-Plante. Nous sommes en carnaval, temps consacré à la gourmandise et à la folie ; ils sont un tas de friands qui courent après le gibier ; nous vendrons bien notre lièvre trois francs dix sous, et peut être quelque chose avec.

— Mon briquet à piston m'a coûté trente sous, dit Cornélius, ce sera cinq sous que je lui remettrai , ou bien , pour que l'objet change de nature le moins possible , je lui achèterai cinq à six alouettes.

— C'est cela : les bons comptes font les bons amis , dit Belle-Plante bien décidé à mettre ordre à ce que Cornélius eût quelque chose à restituer.

— Mais, dit Cornélius, j'ai une objection à te faire.

— Laquelle ? fit Belle-Plante enfonçant majestueusement ses mains dans ses poches et le regardant comme un triomphateur regarde la foule du haut de son char de triomphe.

— C'est que je ne suis pas d'humeur à rester pendant une heure au marché, planté à côté de ton lièvre comme un piquet : celui qui ferait ma biographie en parlerait, par exemple !

— En effet, ce serait une tache à ton nom ! Mais, sois tranquille, tu n'auras dans tout ceci qu'à empocher ton argent. Moi qui n'ai rien à redouter des biographes , je me charge de la corvée ; aussi bien tu donnerais ton lièvre à la première cuisinière qui viendrait te le marchander, ou peut-être au premier mendiant qui te ferait pitié dans la rue.

Arrivés au pont de Chiches, les deux frères se séparèrent. Belle-Plante prit le chemin du marché, et Cornélius alla l'attendre sur la promenade. Une heure après, Belle-Plante revint faisant sonner des pièces de billon entre ses mains.

— Tiens, dit-il à Cornélius en lui remettant une poignée de gros sous, voilà ta part.

Notre ami Cornélius n'eût pas suspecté la bonne foi même d'un huissier. S'il se défiait de son frère, je vous prie de ne pas lui en savoir mauvais gré, c'était parce qu'il le connaissait; car les hommes qui ont l'âme haute et généreuse ne se défient que de ceux qu'ils connaissent. Cornélius, donc, se disposait à compter son argent.

— Ce n'est pas la peine de compter, dit Belle-Plante, tu as vingt-cinq sous pour ta part.

— Ce n'est pas le compte, fit Cornélius, la moitié de soixante-dix est de trente-cinq.

— Oui, mais c'est que je n'ai pu vendre notre lièvre que quarante-neuf sous. C'est deux liards que je te donne de plus qu'il ne te revient; mais avec un frère on n'y regarde pas de si près.

Le fait est que Belle-Plante avait vendu le lièvre 4 francs, et encore l'infâme avait glissé dans la monnaie du bon Cornélius un jeton qu'il gardait depuis dix-huit mois.

— Il me semblait pourtant, dit Cornélius, que les lièvres se vendaient plus cher.

— Erreur de savant qui a toujours le nez dans les livres! Puis,

notre lièvre était maigre comme une sarcelle ; tu n'as pas remarqué cela , toi , Cornélius. Je parie qu'il avait bien 50 ans. Ce doit être quelque vieux lièvre émérite , battant du tambour , qui aura eu des raisons avec son patron, et qui lui aura faussé compagnie.

Cornélius se remit à compter ses gros sous.







### III



ORNÉLIUS , avons-nous dit , s'était remis à compter ses gros sous. Encore une minute, encore une seconde peut-être, et il allait arriver au malencontreux jeton. Il n'y avait qu'un moyen d'éviter cette catastrophe , c'était de jeter notre docte ami dans une discussion scientifique. Belle-Plante qui était un petit Annibal en fait de stratagèmes, n'y manqua point.

— Je n'ai jamais vu, dit-il, tant de lièvres au marché. Si l'invention de la poudre a été fatale à quelqu'un, c'est assurément aux lièvres. Ne penses-tu pas qu'à la longue les braconniers finiront par détruire la race de ces honnêtes herbivores ?

Cornélius , aux dernières paroles de Belle-Plante , remit bien vite son argent dans sa poche.

— Détruire une race d'herbivores ! s'écria-t-il après s'être recueilli un moment ; la question est très grave, et...

— Eh bien , dit belle-Plante content d'être arrivé à son but et prévoyant l'averse d'arguments qui allait fondre sur lui , puisque la question est si grave, prenons que je n'ai rien dit.

— Point du tout, dit Cornélius, il n'est plus temps de te rétracter, et je serais un misérable si je le souffrais. Tu as dit que les chasseurs finiraient par détruire une race d'herbivores ; je prends acte de tes paroles.

— Tu ne me feras peut-être pas assigner en dommages-intérêts si je ne veux pas l'écouter ?

— Non, sans doute ; mais c'est toi qui as tiré le vin, il faut que tu le boives. Crois-tu , toi , Belle-Plante, à la génération spontanée ?

— Qu'est-ce que c'est que la génération spontanée ? ça va-t-il sur l'eau, cette bête-là ?

— Je te demande si tu crois que la terre renferme dans son sein une force créatrice qui puisse, sans le secours d'une autre action, produire des êtres ?

— Je ne vais pas chercher midi à quatorze heures, moi ; je crois que pour faire un veau il faut un taureau et une vache, et un haricot pour faire une gousse de haricots.

— Ainsi , tu crois qu'il y a des haricots parce que Dieu, après avoir fait un haricot , s'est amusé à le planter en terre ; qu'il y a des veaux parce qu'après avoir fait un taureau il a extrait une de ses côtes pendant qu'il dormait et en a fabriqué une vache ?

— Tu m'embêtes, toi, avec les vaches et tes harlots !

— Tant mieux, si je t'embête ! je t'embête, donc tu m'écoutes. Je profiterai de l'attention que tu veux bien m'accorder pour te demander si tu crois au déluge ?

— Qu'est-ce que cela rapporte de croire au déluge ?

— Beaucoup d'avantages qu'il serait trop long de l'énumérer ici ; mais enfin, crois-tu au déluge ?

— Eh bien ! oui, je crois au déluge.

— Alors, le déluge ayant fait une rafle générale de tous les êtres, si tu ne crois pas à la génération spontanée, il faut que tu admettes que Noé a pu se procurer, tant par lui-même que par ses correspondants, une paire des insectes les plus microscopiques dont il a préalablement vérifié le sexe, ainsi qu'une graine des plantes les plus...

— Si j'en avais autant su, dit Belle-Plante, je n'aurais pas cru au déluge.

— Eh bien ! je passe le déluge ; mais tu n'en seras pas plus avancé pour cela, mon pauvre ami. Il est prouvé, d'après les découvertes récentes en géologie, que la terre a passé par des périodes différentes. Elle a d'abord été à l'état gazeux, flottant comme un immense tourbillon de poussière dans l'espace, puis incandescente, puis tiède et molle comme une pomme cuite. Les matières qui en forment le noyau sont restées en ébullition ; mais les couches supérieures se refroidissant peu à peu, elle est devenue ce qu'elle est aujourd'hui : état que je pourrais comparer à celui d'un œuf dur qui n'est pas complètement cuit et dont le jaune est resté liquide.

— Ah ça ! dit Belle-Plante, prétends-tu longtemps continuer sur ce ton ?

— Mais, j'en ai encore pour une bonne heure et demie.

— Eh bien ! je te préviens, moi, que je ne suis pas d'humeur à perdre gratis une heure et demie à t'écouter.

— Tu veux me rançonner, Belle-Plante, c'est peu délicat de ta part ; mais combien me demandes-tu pour une heure et demie d'attention ?

— Cinq sous, crois-tu que ce serait trop payé ?

— En voici six, dit Cornélius, et je continue.

— L'imbécile ! dit à part lui Belle-Plante ; je me repens de ne lui en avoir pas demandé dix.

— Les habitants de la terre, quand elle était à l'état gazeux, poursuivait Cornélius, ne pouvaient guère être que des vésicules animées nageant dans l'atmosphère. Quand elle fut passée à l'état incandescent, les animaux et les végétaux devaient pouvoir vivre tout rôtis. Ainsi, au lieu d'un bœuf, on avait un énorme rosbeef broutant des herbes frites dans la prairie, et les pommiers, au lieu de fruits, devaient produire des compotes. Mon opinion diffère peut-être de celle des géologues ; mais...

— Un moment, Cornélius, je mets dans mon marché qu'il me sera permis de bâiller ; si tu me refusais cette distraction, je te préviens que je serais obligé de te prendre plus cher.

— Tu peux bâiller à discrétion, pourvu que tu m'écoutes.

— Tu comprends que les animaux qui existent aujourd'hui n'ont pu...

— C'est compris d'avance ; passe les animaux qui existent aujourd'hui ; fais cela pour moi, mon bon frère.

— Eh bien ! je les passe. On me dira peut-être...

— Si tu veux répondre à tout ce qu'on peut te dire, il n'y a pas de raison pour que ça finisse.

— Soit, je saute encore par dessus les objections, et j'entre au cœur de la discussion. Je sais bien qu'un lièvre mâle et un lièvre femelle produisent des levrauts ; je vois bien le haricot que j'ai planté sortir de terre, fleurir et procréer une gousse de jeunes haricots ; mais enfin qui peut affirmer qu'il ne naît pas spontanément des lièvres dans les sillons, et qu'il n'y ait pas des haricots qui n'ont ni père ni mère ?

— Ah ça ! Cornélius, quelle bêtise me dérites-tu donc là ?

— Eh ! mon cher, c'est un paradoxe ; si tu lisais Jean-Jacques Rousseau tu en verrais bien d'autres. — Mais je passe à des arguments plus positifs.

Soit, au sommet de la montagne A, un trou B que les pluies du ciel ont rempli d'eau. Au bout d'une quinzaine de jours une multitude de petits crapauds que je désignerai par les lettres A prime B prime, tous de la même grosseur, comme s'ils étaient nés en même temps, barbottent dans ces fanges. Qui donc s'est amusé à aller porter du frai de crapaud sur cette montagne ?

— Miséricorde ! dit Belle-Plante poussant un bâillement de la

plus grande dimension , j'aime mieux te rendre un sou, et que tu finisses.

— Lâche ! s'écria Cornélius. Et que serait-ce donc si tu assistais à une oraison funèbre ? Le marché est conclu , il faut qu'il s'exécute. Soit encore un prince qui vient de naître. Tous ceux qui l'approchent sont nets et purs de toute vilenie ; cependant, aussitôt qu'il lui pousse des cheveux, cette tête qui doit porter un diadème... tu m'entends, Belle-Plante ?

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre  
N'en défend pas nos Rois.

Qui donc a répandu sur ce chef sacré cette immonde poussière ? Voici encore un homme jeune, sain et fort, tué d'un coup d'épée. On enferme son cadavre dans un cercueil de plomb bien et dûment soudé ; cependant.....

Ici Cornélius s'aperçut que son auditoire avait pris la fuite.

— Ohé ! Belle-Plante ! reviens ; je n'ai plus que deux ou trois phrases à dire, et je finis. Pour si peu de chose, tu ne voudrais pas manquer à tes engagements. Mais Belle-Plante était déjà loin. Le brigand ! s'écria Cornélius , il me vole ma conclusion ; mais je le retrouverai ce soir.

Le soir, en effet, les deux frères revenaient ensemble au domicile paternel.

— Ah ça ! dit Cornélius, tu m'as joué un vilain tour ce matin : je t'avais payé d'avance pour m'écrire jusqu'au bout, et tu t'es enlui comme un polisson, comme un homme qui met la clef sous la porte.

— Tiens !... répondit Belle-Plante d'un air goguenard, tu t'es aperçu que je m'étais esquivé ? C'est qu'aussi tu étais trop ennuyeux, mon cher. J'aimerais mieux battre en grange une heure que de t'écouter cinq minutes.

— En ce cas, tu vas me rendre mon argent.

— Oui, compte là-dessus ; pourquoi m'as-tu payé d'avance ? Cela t'apprendra à ne point lâcher ta vache avant que le vacher n'ait soufflé dans sa corne.

— Eh bien ! tu es un voleur.

— Qu'est-ce que cela me fait à moi que tu m'appelles voleur, à présent que j'ai tes six sous.

Qu'on volât Cornélius, cela lui était bien égal ; mais qu'après l'avoir volé on le persiflât, c'était plus d'insolence qu'il n'en pouvait supporter. Il s'élança sur Belle-Plante, le saisit au collet et le secoua à lui faire tomber les oreilles.

— Lâche-moi, Cornélius, je t'en prie, dit Belle-Plante, tu vas me déchirer. Tu vois bien que je ne me défends pas ; ce serait une lâcheté dont ton biographe parlerait, si tu battais une personne qui refuse de se défendre. Et comme Cornélius continuait à le secouer ainsi qu'un arbre dont on fait tomber les fruits. Caïn ! s'écria-t-il, tu veux donc tuer ton frère ? Au secours ! à l'assassin ! il me disloque ! il m'assassine ! j'en ferai une grosse maladie !

— Rends-moi mon argent ! criait Cornélius d'une voix tonnante.

— Eh bien ! je vais écouter ta conclusion ; es-tu content cette fois ?

— Mon argent ! mon argent ! quand je serais entré en matière tu t'esquiverais encore.

— Je te donne ma parole d'honneur, et la plus sacrée encore, que je t'écouterai consciencieusement tant qu'il te conviendra de parler.

— Ta parole d'honneur, Belle-Plante, ta parole d'honneur et le tictac de ce moulin c'est pour moi la même chose.

Une idée lumineuse vint à Cornélius : il s'empara du chapeau de Belle-Plante.

— Je vais continuer, lui dit-il, notre discussion sur la génération spontanée ; mais je te donne à mon tour ma parole d'honneur qui si tu fais mine de vouloir t'esquiver, si tu ne te tiens pas toujours à dix-huit pouces de distance de ma personne, si tu bâilles, si tu hausses les épaules, si tu tousses, si tu éternues, si tu manifestes en un mot le moindre signe d'impatience, je précipite ton chapeau dans l'Yonne, et que je mets une pierre au fond pour qu'il se noie au plus vite.

— Bientôt, dit Belle-Plante, tu arrêteras les gens sur la grande route et tu leur mettras le pistolet sous la gorge pour qu'ils t'écoutent.

— Pas tant de raisons, dit Cornélius ; attention, je vais parler.

Heureusement pour Belle Plante, ils furent rejoints par la petite Desalleagnes qui venait de la foire avec Jeanne sa servante, et montée sur Madelon sa bourrique. Aussitôt qu'elle fut près de Cornélius :

— Jeanne, dit-elle, arrête Madelon que je descende : je veux m'en aller avec M. Cornélius.



— Fi donc ! dit la bonne Jeanne, une demoiselle de douze ans, s'en aller de compagnie avec un jeune homme.

— Et quel mal y a-t-il à cela, ma bonne Jeanne ? Je connais des demoiselles qui ont toute la tête de plus que moi et qui passent la nuit à danser avec des jeunes gens ; encore ces jeunes gens ne sont pas leurs voisins comme M. Cornélius est le nôtre.

Cornélius était galant quand il le voulait. Il arrêta Madelon, prit Louise entre ses bras, et la posa le plus doucement qu'il put à terre.

— Eh bien ! dit la petite fille lissant ses bandeaux que l'allure un peu vive de Madelon avait défaits et réparant le désordre de sa toilette comme une coquette de vingt ans, avez-vous fait une bonne foire, monsieur Cornélius ?

— Très-bonne foire, Louise ; tenez, voilà ce que j'ai acheté pour vous.

— Quoi ! dit Louise défaisant à la hâte de sa petite main qui tremblait l'enveloppe d'un rouleau de rubans, vous avez pensé à moi ; que vous êtes aimable, monsieur Cornélius !

— Et vous, Louise, avez-vous pensé à votre ami Cornélius ?

— Oh ! oui, presque toute la journée, et si je ne vous ai rien acheté, c'est que mon père n'a pas voulu me donner d'argent.

— On a trompé M. Cornélius, dit Jeanne après avoir examiné le ruban : c'est fané et c'est passé de mode.

— Eh bien ! dit Cornélius, que Louise, si ce ruban ne lui plaît pas, en fasse des jarrettières, et je serai assez content,

— Comment donc ! dit Louise , mais ce ruban est charmant ! vous avez un excellent goût, monsieur Cornélius ! je veux me parer dimanche de votre ruban pour aller à la grand'messe.

— En ce cas, dit Cornélius, j'irai aussi à la grand'messe.

— Oui, venez-y, dit Louise, il n'y aura pas de prône, et je vous garderai une place dans notre banc.

— Petite peste ! dit Jeanne en elle-même, il n'y a plus d'enfants. Il faut que j'en prévienne M. Desallemagnes.

— Et toi, dit Belle-Plante que cette conversation tourmentait, qu'as-tu acheté pour toi, savant ?

— Tiens, dit Cornélius, devine ce que c'est.

— Dieu me pardonne , je crois que c'est un morceau de ferraille.

— Pauvre niais ! c'est une verge de fer aimanté, Je parie qu'à ton âge tu ne sais pas quelle est la propriété de l'aimant.

— J'aime bien mieux savoir ce qu'il faut donner à un bœuf quand il a des tranchées.

— Moi je le sais, monsieur Cornélius, fit Louise avec un accent de joie : l'aimant attire le fer, et c'est avec cela que l'on fait les boussoles. Allez, je n'oublie pas ce que vous m'apprenez.

— Merci, Louise, fit Cornélius.

— Vous feriez bien mieux , mademoiselle , de prier Jeanne qu'elle vous apprenne à faire les fromages à la crème.

— Vous êtes bien galant, monsieur Belle-Plante, dit Louise faisant sa jolie moue.

— Vous observerez, Louise, que Belle-Plante n'a pas la prétention de faire des axiômes.

— J'en fais de meilleurs que toi, des axiômes. Quand tu seras aussi savant que M. Guillerand lui-même, cela te fera une belle jambe.

— Dis donc aussi savant que l'abbé Nollet, imbécille ! Mais alors on dirait, en parlant de moi, le savant, l'illustre, le profond Cornélius ; les rois m'enverraient des tabatières ; on me dresserait une statue sur la place d'Armes, et le maire en écharpe, et escorté de pompiers, lui ferait un discours. Tu crois que cela ne vaut pas bien la peine qu'on étudie ?

— La gloire, dit le sentencieux Belle-Plante, ne se mange pas à l'huile et au vinaigre. Ce n'est pas par les oreilles qu'on s'engraisse. Un savant percé au coude, fût-il aussi profond que le puits de la Varvucille, et un bouquin moisi c'est la même chose. Va dire au boulanger qu'il te donne une livre de pain à crédit, attendu que c'est toi qui as inventé la poudre, tu verras ce qu'il te répondra. Tu seras bien avancé quand tu auras sur la place d'Armes une statue en pierre de Chevroché !

— En marbre, s'il te plaît, Belle-Plante.

— En marbre soit, savant ; cela n'empêchera pas que les mouches fassent leurs immondices sur ton auguste nez et que les chiens lèvent la patte le long de ton piédestal.

— Je vous reconnais bien là, monsieur Belle-Plante, dit Louise,

vous qui vendez les pommes et les noix de votre déjeuner aux enfants du village.

— Et croyez-vous que j'aie tort, mademoiselle? C'est ainsi qu'on fait ses affaires. J'aime mieux qu'on dise de moi le riche Belle-Plante que le profond Belle-Plante. Si on ne parle pas de moi dans les livres de mécanique, on en parlera dans les foires, dans les marchés, aux adjudications; si les savants ôtent leur chapeau à Cornélius, les banquiers s'inclineront devant la signature de Belle-Plante, et cela vaut beaucoup mieux. Voilà quelque chose de beau qu'une statue qu'on vous dresse quand vous êtes mort! La différence qu'il y aura entre nos deux gloires, c'est que votre Cornélius ne pourra jouir de la sienne que quand il sera au cercueil, et que moi je jouirai de la mienne de mon vivant. Vous seriez bien avancée, vous, mademoiselle Desallemagnes, qu'on attachât, pendant votre sommeil, un bouquet de roses à votre bonnet de nuit, et qu'on vous l'ôtât avant que vous fussiez éveillée.

— C'est égal, dit Louise, j'aimerais toujours mieux être la femme d'un savant que celle d'un laboureur.

— Et moi, dit Belle-Plante, j'aimerais bien mieux épouser une bonne tricoteuse qu'une femme savante.

— Toi, fit Cornélius, tu épouserais l'abbé Nollet en personne, s'il t'apportait 50 mille francs de dot.

— Et encore, reprit Louise, il stipulerait que le savant abbé serait tenu d'apprendre à tricoter.

En ce moment, on arrivait à l'entrée du village. Jeanne, qui tenait beaucoup au décorum, obligea Louise de remonter sur sa bourrique.



QUELQUES jeudis de là , M. Guillerand , sous prétexte de s'informer de la santé de maître Belle-Plante à laquelle il portait l'intérêt le plus vif et le plus désintéressé , vint s'inviter à déjeuner à la ferme.

Si j'étais entrepreneur de feuilletons au mètre carré , je ferais comme un peintre d'enseignes de mes amis qui , étant payé à tant la lettre , écrivit le mot épicier de la façon suivante : *haipissier* ; je vous décrirais M. Guillerand depuis l'extrémité supérieure de son tricorne jusqu'à l'extrémité inférieure de ses bas de laine à côtes , m'arrêtant un temps raisonnable sur les objets intermédiaires ; mais , hélas ! il n'en est pas ainsi : l'encre et le papier renchérissent tous les jours , et c'est moi qui ai l'avantage de m'en fournir. Vous vous représenterez donc M. Guillerand comme vous l'entendrez : je vous donne plein pouvoir à cet égard ; seulement,

je vous préviens qu'il avait une énorme trogne rouge au milieu du visage.

M. Guillerand déjeûnait de très bon appétit, comme il faisait toujours quand il déjeûnait chez les autres ; mais le diable qui lui en voulait parce qu'il était l'honneur de notre lutrin, suggéra à maître Belle-Plante de lui demander s'il était content de François.

— Très content, on ne peut plus content, M. Belle-Plante ! Vous devez vous rappeler que l'année dernière il a eu sept premiers prix, sans compter les seconds qui ne donnent droit qu'à une simple couronne.

— Je me le rappelle, monsieur Guillerand, et je vous en remercie beaucoup ; mais...

— Comment, monsieur Belle-Plante, vous m'en remerciez !... Et de quoi me remerciez-vous, s'il vous plaît ? Si c'est du zèle que j'ai mis à instruire votre fils dans les belles-lettres, à lui former l'esprit, c'est-à-dire à lui orner l'esprit — Diable de phrase ! je ne puis jamais la débiter exactement, — et à lui former le cœur, je reçois vos remerciements avec plaisir, et je dirai même avec orgueil, car ils sont mérités ; mais si c'est d'une prétendue faveur que j'aurais accordée à votre fils, je les répudie comme une insulte ; oui, monsieur, comme une insulte. Dire qu'il s'octroie des faveurs dans mon école !... Vous ne savez pas, monsieur Belle-Plante, la peine que vous me causez ! allez, vous ne me connaissez pas. Loin de moi ces conpables complaisances que la plupart de mes confrères, et je dirai même tous mes confrères, ont pour leurs élèves. J'aimerais mieux mourir que de me prêter à de pareilles bassesses.

— J'en suis bien convaincu, monsieur Guillerand ; mais comment se fait-il que tous vos élèves aient des prix ?

— Comment cela se fait, monsieur ? Ma réponse est simple autant que naturelle : parce qu'ils en ont tous mérité. Et voilà ce qui a fait à mon établissement la réputation dont il jouit par tout le royaume et au-delà. Chez nous, point de sujets faibles, point de premiers ni de derniers, point de traîneurs : tous mes élèves vont ensemble et d'un même pas ; et s'il y en avait un qui, pour une cause quelconque, ne pût suivre les autres, je le renverrais, fût-il un prince du sang. Oui, monsieur Belle-Plante, je m'en débarrasserais, comme à Sparte on se débarrassait, en les jetant dans l'Eurotas, des enfants contrefaits et rachitiques. Etes-vous content, monsieur Belle-Plante ?

— Je le serai davantage quand vous m'aurez dit comment va François.

La sueur prit le digne barbacole au front et à la trogne ; mais les quelques gouttes d'eau éparses sur sa figure furent le seul signe qui trahit son anxiété. Vous pouviez, certes, le mettre, comme le vulgaire des hommes, dans une situation pleine d'embarras ; mais le déconcerter, jamais.

— Je vous répète, monsieur Belle-Plante, que je suis très content de M. François : c'est un enfant très avancé pour son âge.

Or, on se rappelle que François avait seize ans.

— Il est d'une force supérieure sur le catéchisme.

— Voyons cela, dit le fermier. Allons, François, pourquoi Dieu t'a-t-il créé et mis au monde, mon garçon ?

— Pour acheter bon marché et revendre bien cher, mon papa.

— Bien ! très bien ! bravo , François ! s'écria M. Guillerand. Voyez , monsieur Belle-Plante , avec quelle assurance il répond ; c'est un vrai lévite. Il faut que je lui fasse avoir ses entrées au chœur de la cathédrale, comme je les ai moi-même. A la santé de votre fils, monsieur Belle-Plante. Vous avez là un petit vin blanc qui n'est pas indifférent ; est-il de votre cru , monsieur Belle-Plante ?

Le fermier avait mis dans sa tête qu'il interrogerait son fils, et il n'y avait pas moyen de l'y faire renoncer.

— A la vérité, dit-il, François n'a pas mal répondu : pour acheter bon marché et revendre bien cher... Fichtre ! si cela n'est pas dans le catéchisme, on devrait l'y mettre. Mais il me semble que cela n'y est pas.

— Pardon, monsieur Belle-Plante, cela y est ; on a prévenu vos désirs : on l'y a mis. C'est que, voyez-vous, le catéchisme est bien changé depuis que vous avez fait vos études. « Pour l'aimer, le servir et, par ce moyen, obtenir la vie éternelle... » oh bien oui, ce n'est plus cela ! la vie éternelle est passée de mode ; elle n'est plus dans nos mœurs. Ce sont les écrits d'Arouet Voltaire et de J.-J. Rousseau qui ont amené cette réforme. Avez-vous lu Voltaire et Jean-Jacques, monsieur Belle-Plante ? Voltaire, à la bonne heure, voilà un philosophe ! mais lui, Jean Jacques, c'est un logicien qui n'a pas de bon sens, un moraliste qui s'emporte pour un rien, un écrivain qui est toujours en sueur.

— C'est possible, monsieur Guillerand ; mais, où en est François pour le calcul ?



— Oh très avancé, M. Belle-Plante, on ne peut plus avancé pour son âge ; les parties aliquotes n'ont rien de caché pour lui : c'est un de mes meilleurs mathématiciens.

— Voyons, François, dit maître Belle-Plante, fais moi ce petit calcul : un homme a deux yeux, on lui en creve un, combien lui en reste-t-il ?

— Il est borgne, fit François.

— Bien ! très bien ! s'écria M. Guillerand qui étouffait dans sa houpelande ; eh bien ! êtes-vous content cette fois , M. Belle-Plante ? Un total exprimé par un adjectif, comme cela est élégant ! comme c'est joli ! il n'y a que vos enfants, monsieur Belle-Plante, qui puissent trouver de ces choses-là. M. d'Alembert de l'Encyclopédie n'eût pas dit mieux.

— A vrai dire, M. Guillerand, j'aimerais mieux que François m'eût calculé cela avec des chiffres.

— Allons, François, mon ami, calcule avec des chiffres, puisque ton père pousse l'exigence jusqu'à ce point. Un homme a deux yeux, on lui en creve un : de deux ôtez un ; tu m'entends !

François prit un charbon, et après avoir griffonné quelques chiffres sur le carreau, il ouvrit la bouche bien grande et dit : Trois.

M. Guillerand éclata d'un violent accès de toux ; mais il ne put faire que ce malencontreux total n'arrivât aux oreilles de maître Belle-Plante.

— C'est très bien, François, dit-il ; et vous, M. Guillerand, je vous félicite de la manière dont vous apprenez l'arithmétique à vos élèves.

— Permettez, monsieur Belle-Plante, j'enseigne à mes élèves à calculer par livres, sous et deniers ; mais, vous, vous posez à votre fils une question de physique, d'histoire naturelle, de physiologie, que sais-je ? Comment voulez-vous que le calcul morde sur de pareilles incongruités ? Un homme a deux yeux, on lui en crève un : Quel rapport, je vous prie, cela a-t-il avec l'arithmétique ? Croyez-vous que ce soit pour résoudre de pareilles questions que les arabes ont inventé les chiffres. Il est borgne, vous répondez votre fils ! voilà une réponse claire, nette, précise et qui dénote chez François un grand talent d'observation. A son âge, vous, M. Belle-Plante, vous eussiez peut être répondu : Il est aveugle. Et encore c'est sur moi que vous faites retomber vos reproches. « Je vous félicite, monsieur Guillerand, de la manière dont vous enseignez l'arithmétique à vos élèves ! » Cette phrase est un crime, monsieur Belle-Plante. La profession d'instituteur n'est-elle pas assez pénible par elle-même, sans...

— Allons, ne nous fâchons pas, monsieur Guillerand ; si François ne sait pas calculer, eh bien ! on lui achètera un barème.

— C'est cela, ne nous fâchons pas, monsieur Belle-Plante ; buvons, mangeons, déjeûnons, comme dit Horace, et ne parlons plus d'instruction. Quand la vie nous présente par-ci par-là une rose à flairer, ne l'effeuillons pas brutalement de nos propres mains. Voilà un jambon qui est parfait, monsieur Belle-Plante !

— Un peu de patience, monsieur Guillerand ; je voudrais savoir comment lit François.

— Très bien, on ne peut mieux, monsieur Belle-Plante ! Il lit tout couramment dans le latin. Avez-vous ici des auteurs latins ?

— J'ai céans les Psaumes de David.

— Mauvaise latinité, cela, monsieur Belle-Plante ! cela gênerait la prononciation de votre fils.

— Eh bien ! je viens précisément de recevoir une lettre de Clamecy : je serais bien aise que François me la lise.

— *Me la lût*, monsieur Belle-Plante ; parlons français, s'il vous plaît. Ce n'est pas qu'on ne puisse être fort honnête homme et commettre des erreurs de grammaire ; mais , voyez-vous , en ma qualité d'instituteur , je suis forcé de faire respecter la langue. Faire un solécisme devant un maître d'école , c'est comme si l'on blasphémait devant un prêtre ; et monsieur le curé, qui m'estime, me disait dernièrement à ce sujet....

— Allons, François, lis-moi cette lettre, et dépêche-toi.

François prit la lettre en grommelant, et s'étant approché de la fenêtre :

— Mon..., mons..., monsi..., monsieur...

— Très bien, dit M. Guillerand ; courage, François !

— Monsieur Bette..., Botte..., Butte..., Bitte...

— Monsieur Belle-Plante, imbécile ! s'écria le fermier. Aue de nature, tu ne sais pas seulement lire ton nom ! Je vous réitère mes compliments, monsieur Guillerand.

L'infortuné maître d'école saisit la lettre , et l'ayant parcourue du regard :

— Parbleu ! s'écria-t-il, je ne m'étonne plus que François ne puisse déchiffrer cela : c'est une lettre de mon ami Page ; il n'y a que moi dans tout le bailliage qui puisse lire son écriture. Imaginez vous, monsieur Belle-Plante, que le bailli m'a envoyé cherché

dernièrement pour lire un billet de deux lignes que cet avocat lui avait adressé. Et vous alliez encore vous emporter contre moi ! Pauvre humanité ! voilà pourtant comme nous sommes tous : nous jugeons d'abord, et nous comparons après.

— Mais je la lis bien, moi, cette lettre, dit le fermier.

— Alors, je vous félicite, monsieur Belle-Plante. J'irai exprès demain chez mon ami l'informer que vous lisez son griffonnage. Il sera enchanté d'apprendre qu'il y a dans le pays deux hommes capables de déchiffrer ses pattes de mouche.

— Toujours est-il, dit le fermier, que Belle-Plante ne sait lire que le latin. Il faudra qu'il prévienne ceux qui auront des affaires avec lui qu'ils ne lui écrivent que dans cette langue. Mais, au moins, comment écrit-il ? Jamais il ne m'apporte ses cahiers.

— Quoi ! François, dit M. Guillerand soulagé d'un poids énorme par ce renseignement, vous refusez à votre brave homme de père la satisfaction de juger par lui-même des progrès que vous faites dans la calligraphie ! Cela n'est pas bien, mon ami. Je vous affirme, monsieur Belle-Plante, que François a une des plus jolies mains de mon établissement : le fils du maire, le jeune Christophe, n'écrit pas comme lui, à beaucoup près. Je donnerais six francs de ma poche pour que vous ayez vu sa coulée : votre cœur paternel en tressaillirait de joie. Aussi, François, pourquoi ne montrez-vous pas vos cahiers à monsieur votre père ?

— Parce que je les vends à la marchande de beurre, dit François.

— Très bien ! fort bien ! s'écria M. Guillerand. Que vous êtes heureux, monsieur Belle-Plante, d'avoir un fils qui vende ses

cahiers à la marchande de beurre ! Dans un âge si tendre, avoir un tel esprit d'ordre et d'économie ! savez-vous que cela n'est pas commun, mon cher monsieur ? Allez ! on a beau dire , l'ordre et l'économie seront toujours les meilleures de toutes les sciences. Une brillante fortune qu'on croyait bien assise finit par une banqueroute, et le vulgaire se demande comment cela s'est fait. La chose est toute simple, cependant. C'est que le maître de cette fortune manquait d'ordre et d'économie ; elle s'est tarie sans qu'on sache comment, ainsi qu'un vase dont l'eau suinte par une fissure inaperçue.

— Ce que vous dites-là est vrai, fit le fermier ; mais, si François n'est pas un grand clerc , j'espère que vous êtes plus content de Cornélius.

— Je suis aussi content de M. Cornélius que de M. François , sauf que celui-là n'a pas le même esprit d'ordre et d'économie que son frère ; en revanche, il excelle à démonter une horloge : un apprenti qui aurait trois ans de boutique ne ferait pas mieux.

— J'entends , dit le fermier : vous voulez me rappeler que je vous dois dix-huit francs pour le coucou que le drôle vous a détraqué.

— Point, monsieur Belle-Plante, je ne veux rien vous rappeler du tout ; je serais au désespoir que vous me prêtassiez une pareille intention. Vous me rembourserez quand il vous conviendra, et je ne consentirais à recevoir votre argent que dans le cas où vous tiendriez à vous acquitter de suite de cette bagatelle.

— Puisque cela vous arrange, dit le fermier, je vais vous compter vos dix-huit francs. Et, ayant tiré de sa poche un grand sac de cuir, il mit un louis sur la table.

— C'est six francs à vous rendre, dit M. Guillerand ; si vous voulez, monsieur Belle-Plante, cela restera pour la première roue que me perdra M. Cornélius.

— Point du tout, dit le fermier ; si Cornélius maltraite encore votre concou , c'est avec lui que vous vous arrangerez. Ce qu'il trouve il le démonte ; il faut le corriger de cette manie, monsieur Guillerand.

— C'est très mal cela , monsieur Cornélius , dit M. Guillerand, de démonter ce que vous ne pouvez remonter. Savez-vous pourquoi la machine de ce monde va mal , qu'elle avance quelquefois de telle sorte que nous avons de la violette au mois de janvier, et que d'autres fois elle retarde si bien que nous avons de la neige à Pâques ? c'est que le diable , en voulant la démonter, l'a détraquée.

— En ce moment, une servante apporta un rable de lièvre d'un fumet exquis ; à cette vue le front de M. Guillerand s'épanouit comme un champ de sainfoin après une averse, car il n'aimait rien tant que le rable, si ce n'est le civet. Mais Cornélius et Belle-Plante, qui grignottaient leur pain au coin du feu , bien qu'ils aimassent aussi beaucoup le lièvre, ne partagèrent point sa joie.

— Voilà, dit Cornélius à Belle-Plante, un plat qui nous causera malheur ; si tu veux, nous allons tirer au doigt mouillé à qui paiera pour les deux.

— Donne-moi cinq sous, dit Belle-Plante , et je prends sur moi la responsabilité de toute l'affaire.

Cornélius leva trois doigts et ferma les autres.

— J'entends : tu n'as que trois sous, mauvais ménager ; eh bien ! donne-les-moi toujours, c'est deux sous que tu me redevras.

Cornélius fit un signe d'assentiment , et c'était comme si le notaire y eût passé.

— Ah ça ! dit Belle-Plante, entendons-nous ; il est bien compris qu'il y a prescription pour les six sous de la génération spontanée.

Cornélius donna , par un second signe de tête , son assentiment à cette proposition.

— Comment trouvez-vous ce morceau de lièvre ? dit le fermier à son convive.

— Excellent , monsieur Belle-Plante , irréprochable , sublime ; mon ami Arthus lui-même le savourerait. C'est dommage de manger cela en carême : c'est un vrai morceau de carnaval.

— Et le lièvre que je vous ai envoyé dernièrement, en avez-vous été content ?

— Comment ! quoi ! s'écria M. Guillerand palpitant d'émotion, de quel lièvre me parlez-vous ?

— Eh ! mais d'un lièvre que je vous ai envoyé par François. Est-ce que vous ne l'auriez pas reçu, par exemple ?

— Hélas ! non , dit M. Guillerand profondément consterné , je ne l'ai pas reçu.

— C'est que cela vous sera sorti de l'idée : je suis bien sûr de vous l'avoir envoyé.

— Comment, monsieur Belle-Plante, cela me sera sorti de l'idée !

est-ce que ces choses là vous sortent de l'idée , par exemple ? Un bon civet, comme les sait faire M<sup>me</sup> Guillerand , un bon rable piqué de lard, comme elle les pique, mais cela fait époque dans l'année ! on dit, en parlant d'un évènement, c'est la veille, c'est le lendemain du jour que nous avons mangé ce bon lièvre. Allez ! monsieur Belle-Plante, si vous m'aviez envoyé un lièvre, je vous en eusse gardé une reconnaissance éternelle.

— Cà, François , ça , Cornélius , approchez , drôles ! Qu'avez-vous fait de mon lièvre que je vous avais chargé de remettre à M. Guillerand ?

— On me l'a pris, dit François.

— Comment ! petit malheureux , fit M. Guillerand , on vous a pris mon lièvre ! Prenez garde à ce que vous allez dire : j'ai un petit doigt qui sait tout.

— Eh bien ! oui, on me l'a pris, répliqua François avec un sang-froid imperturbable ; demandez à Cornélius : il en est plus sûr, lui, que votre petit doigt.

Mais Cornélius ne sonna mot ; car il avait payé pour n'être point obligé de mentir.

— Et comment vous l'a-t-on pris, monsieur le drôle ? fit M. Guillerand.

— Eh parbleu ! comme on prend un lièvre : en mettant la main dessus.

— Mais encore.

— Eh bien ! dit François qui avait trouvé son roman, je m'étais arrêté dans un fossé, et j'avais placé mon lièvre devant moi sur le



bord du chemin ; un homme qui passait a mis la main dessus et s'est enfui avec.

— Grand imbécile ! se laisser prendre un lièvre qui m'était destiné ! mais il fallait donc crier au voleur, malheureux !

— C'est ce que nous avons fait tous deux Cornélius , et j'en suis encore tout enrôlé ; mais le voleur courait comme si c'eût été lui qui eût été emporté par le lièvre.

— Vous mériteriez, monsieur François , que je vous fasse payer le lièvre.

— Que je vous *fisse*, dit Cornélius. Cette fois, c'est le prêtre lui-même qui basphême.

— C'est juste, c'est très juste, monsieur Cornélius. Voyez-vous, monsieur Belle-Plante, c'est ce que nous appelons, nous autres latinistes , un *lapsus linguæ* , c'est-à-dire une erreur de langue. Comme ce petit Cornélius est fort sur la syntaxe ! C'est qu'il faut s'observer devant lui à présent !

*Maxima debetur puero reverentia.*

Si vous jugez à propos, monsieur Belle-Plante, de m'envoyer une paire de poulets comme compensation du lièvre qui m'a été volé , je vous prie de charger M. Cornélius de la commission. Si c'était une horloge, par exemple, je n'en dirais pas autant.

Le fermier écoutait ces débats d'un air fort paterne et avec une muette attention. De temps en temps, pour éclairer sa conscience, il se versait une rasade dont il administrait religieusement la pareille à M. Guillerand.

— L'affaire est suffisamment entendue, s'écria-t-il en se levant ; je condamne François...

— Permettez, monsieur Belle-Plante, fit M. Guillerand ; je condamne, je condamne ! cela est bientôt dit. Mais vous qui condamnez François pour s'être laissé voler un lièvre, ne vous êtes-vous jamais rien laissé voler de votre vie ? Voilà comme sont tous les parents : ils fustigent dans leurs enfants des torts qu'ils se donnent eux-mêmes. Le père rosse son fils parce qu'il fume, et lui prise ; la mère met la cornette à sa fille parce qu'elle a cassé une tasse de porcelaine, et elle, la veille, a cassé un cabaret. Les hommes sont ainsi faits : ils veulent la liberté pour eux, et la dépendance la plus absolue pour leurs subalternes. Les Romains ne parlaient que de liberté, et ils jetaient leurs esclaves aux murènes. Nulle part le droit du plus fort ne s'exerce d'une manière aussi despotique que dans la maison paternelle : les goûts, les instincts, les passions les plus légitimes des enfants y sont toujours sacrifiés au caprice des parents. A huit ans ils voudraient que leurs marmots fussent de grandes personnes. Je ne dis pas cela pour vous, au moins, monsieur Belle-Plante ; mais enfin, à qui François a-t-il fait tort ? à vous ? non, puisque vous aviez consenti à vous priver pour moi de votre lièvre ; à moi ? encore moins : je serais bien avancé aujourd'hui d'avoir mangé un civet il y a quinze jours. Allez ! François n'est nullement disposé à se laisser duper, je le connais ; si on l'a volé, vous pouvez être sûr que ce n'est pas sa faute. Si c'était M. Cornélius, je ne dis pas.

— Tout cela est bel et bon, dit le fermier ; mais on ne peut avoir raison quand on s'est laissé voler un lièvre : voilà mes principes à moi ; il faut que François soit fustigé.

— Homme barbare ! Brutus ! s'écria M. Guillerand, il faut que ce soit moi, un maître d'école, qui vous implore pour votre fils ! ..

Permettez-moi de vous adresser les vers qu'Abner adresse à Mathan dans la tragédie d'*Athalie* :

Eh quoi! Mathan, d'un prêtre est-ce là le langage ?  
 Moi, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,  
 Des vengeances des rois maître rigoureux  
 C'est moi qui prête ici ma voix aux malheureux !

— Qu'est-ce que veut dire ce latin, monsieur Guillerand? dit le fermier.

— Du latin ! vous plaisantez, monsieur Belle-Plante. Quoi ! vous êtes dans votre maison et vous ne vous reconnaissez point ! Ce n'est pas l'embarras, ce n'est pas votre faute : il y a de fait deux langues en France, l'une pour nous autres hommes lettrés et l'autre pour la tourbe des indigènes. Mais la vérité est que ce sont des vers français, et de magnifiques, encore. Je donnerais ma vigne des Chaumes pour en avoir fait un hémistiche. Qu'en pensez-vous, monsieur Cornélius ?

— Moi, dit Cornélius, j'aimerais mieux avoir inventé la brouette.

— La brouette ! êtes-vous fou, monsieur Cornélius ? Voilà un joli bijou que la brouette, pour qu'on la compare aux vers de Racine !

— Oui, la brouette, monsieur Guillerand, la brouette !

— Comme il est original ce petit Cornélius ! S'il voyait la foule passer sur un pont, il traverserait la rivière à la nage pour ne pas faire comme les autres. Mais, que trouvez-vous donc à redire à ces vers ?

— Il y a trop de paroles pour une idée, monsieur Guillerand, et ces paroles sont trop magnifiques pour une idée assez commune. Cela ressemble au Mançanarès qui a une trentaine d'arches et qui n'a à enjamber qu'un filet d'eau.

— Le Mançanarès, petite rivière qui coule à Madrid ; vous voyez , monsieur Belle-Plante , comme Cornélius est fort sur la géographie.

— Quand on n'a, dit Cornélius , qu'un billet de deux lignes à écrire , on ne le met pas sur une feuille de papier grand-raisin. Vous-même, monsieur Guillerand, prendriez-vous trente aunes de tresse noire pour vous faire un ruban de queue ?

— Ceci , monsieur Belle-Plante , c'est ce que nous appelons , nous autres dialecticiens , un argument *ad hominem*. Allez voir demander à Depouilly s'il a, dans son école , des élèves qui font des arguments *ad hominem*. Continuez, monsieur Cornélius, bien que l'opinion que vous émettez soit contraire à celle de notre siècle, qui admire Racine, et même à la mienne : je suis sûr que votre père a le plus grand plaisir à nous entendre.

— *Nourri dans la guerre*, poursuit Cornélius : image désagréable, parce qu'elle est tirée de la vie animale, et qui manque en outre d'exactitude. On dirait bien d'un athlète : nourri à la lutte, au pugilat, parce que les athlètes sont soumis à un régime particulier conforme à leur profession ; mais un soldat, que lui donne-t-on à manger pour l'habituer aux horreurs du carnage ? Cet hémistiche a, du reste, le tort de signifier la même chose que le premier. Pourquoi Abner, au lieu de nous faire une pétarade de quatre vers, n'a-t-il pas dit tout simplement : *Moi qui suis un soldat* ? L'antithèse eût été plus frappante. Si vous séparez par une périphrase ou deux les objets que vous comparez entr'eux, ils sont trop loin l'un de l'autre , le contraste ne s'aperçoit plus , ou du moins il devient beaucoup moins saisissant. Tout le monde sait bien qu'un soldat est un homme qui fait la guerre, et que la guerre c'est le carnage.

Pourquoi alors tout cet attirail ridicule de paroles ? Ecrire trois

fois *je suis un soldat*, ou le dire trois fois avec des expressions différentes, ne serait-ce pas la même chose ? Racine ressemble ici à un maladroit garçon de café auquel je demande un verre de rhum et qui me le verse dans une carafe d'eau. La périphrase, chez nos poètes, c'est, la plupart du temps, un valet qui passe par le grenier pour aller à la cave. Pour que la périphrase soit de bon aloi, il faut qu'elle montre l'objet sous une image nouvelle et pittoresque, qu'elle le fasse saillir d'entre les mots qui l'encadrent, qu'elle l'illumine comme un éclair ; autrement ce n'est qu'une vaine excroissance du discours, une inutile queue de mots qui empêche la phrase et l'empêche de marcher. En général, je trouve que nos poètes sont trop chiches d'idées et trop prodigues de paroles. Presque tous les vers sont faits avec des mots sonores et n'ont d'autre mérite que l'harmonie. Ils sont extrêmement contents d'eux quand ils ont mis *coursier* au lieu de *cheval*, *salpêtre* au lieu de *poudre à canon* ; ils croient avoir fait merveille quand ils ont enveloppé une idée triviale et commune dans une pompeuse période. Mais alors cette pauvre idée ressemble à ces personnages vulgaires de toutes façons qu'on rencontre partout dans les sociétés, habillés en hommes comme il faut. Si vous n'avez qu'un harang salé à m'offrir, ne me le présentez pas sur un plat d'argent.

La poésie, c'est des images, c'est du sentiment ; mais ce n'est pas de la musique. Je suis tenté de prier ces pauvres martyrs de la rime et de la césure qui courent après les mots harmonieux, de me jouer leurs pièces sur la flûte douce. Le style de ces gens-là est trop guindé, trop gentilhomme ; ils ne savent pas éviter le trivial sans tomber dans l'enflure. Il est des choses dont il ne faut pas gâter la simplicité par une noblesse d'expression déplacée. La rose serait-elle plus belle si vous en doriez les feuilles ? et ce saule tout caduc, qui est là penché sur le gour du moulin, serait-il plus poétique si vous en ratissiez la mousse et si vous arrachiez ces touffes de longues herbes qui pendent autour de son vieux tronc ?

— Diable ! dit M. Guillerand, je ne voudrais pas que mon ami Fleury, le professeur de rhétorique, entendit M. Cornélius : il en aurait la fièvre quarte ; il se brouillerait sans espoir de réconciliation avec moi. Il a chassé dernièrement un pauvre élève de sa classe, parce qu'il a eu la faiblesse de bâiller au trentième vers de la première scène d'Athalie. Savez-vous qu'il y a du vrai dans ce que vient de dire M. Cornélius ? J'aime, moi, cette logique aventureuse qui s'attaque aux choses accréditées, cette indépendance quelque peu révolutionnaire de pensée qui n'admet point l'infaillibilité des maîtres. *Le maître l'a dit* est la plus sottise parole qui puisse sortir de la bouche d'un homme. Allez ! celui qui ne sait que ce qu'on lui a appris est un pauvre hère. Chez M. le maire, chez M. le bailli, où je vais souvent, je rencontre une foule de gens qui me débitent, si j'entame une discussion littéraire avec eux, tout leur cahier de rhétorique. On leur a dit : Cela est bien, et ils le répètent. Ces gens-là viennent de l'Université en droite ligne ; mais cet enseignement absolu n'est pas le mien, monsieur Belle-Plante. Je laisse à mes élèves toute liberté de pensée ; je leur dis : Regardez avec vos yeux, écoutez avec vos oreilles, jugez avec votre esprit ; et c'est ainsi, monsieur Belle-Plante, qu'on fait des hommes. Je suis enchanté que vous ayez entendu M. Cornélius : cela vous donnera une idée de l'instruction qu'on reçoit dans mon école. Quand le duc de Nivernais, qui est un littérateur très estimable et qui m'envoie toujours ses fables pour que je lui en donne mon avis, viendra à Clamecy, je veux lui présenter M. Cornélius.

Mais maître Belle-Plante, pour charmer les ennuis d'une discussion à laquelle il n'entendait rien, s'était mis à roupiller. Les deux frères, profitant de son sommeil, prirent leur volée comme deux oiseaux qui s'échappent du filet de l'oiseleur. Pour M. Guillerand, voyant qu'il n'avait plus d'interlocuteur, il ordonna à la servante d'aller à la cave, et se mit tranquillement à achever le

civet, en attendant que maître Belle-Plante se réveillât. Une heure après, François et Cornélius le rencontrèrent sur la route de Clamecy, portant une paire de poulets au bout de sa canne, et allant deçà et delà, en avant et en arrière, comme un vaisseau battu par la tempête. Ses poulets, comprenant le danger qui les menaçait avec un tel homme, remplissaient l'air des kirikikis les plus lamentables.

— Il va tomber dans l'Yonne, dit Cornélius à Belle-Plante; il faut le conduire jusqu'à la Maladrerie.

— Pourquoi se grise-t-il ! dit Belle-Plante, comme disent, en pareille occasion, les gens qui, pour ne pas vous secourir, sont bien aises de vous trouver un tort, et il retourna à la maison; mais il fut puni de sa dureté de cœur : lorsqu'il arriva, son père était d'une humeur terrible parce qu'il avait perdu un bœuf; il se rappela l'affaire du lièvre, et fustigea le drôle comme il le méritait.







**U**NE année après, Belle-Plante et Cornélius quittèrent l'école. Selon M. Guillerand, comme on l'a déjà vu, Belle-Plante était un grand clerc. Il nous est certes bien pénible de mettre en état de prévention l'autorité de ce grand maître d'école qui fut l'ami de mon oncle Benjamin ; mais, la vérité avant tout, avant M. Guillerand, et même avant mon oncle. Le fait est que Belle-Plante, en fait de lecture, était un vrai gentilhomme ; comme calligraphe, il n'avait pas non plus l'estime de ses concitoyens : le seul mot français qu'il sût écrire correctement c'était *Belle-Plante*, et encore son B ressemblait-il toujours à une cornue. Du reste, loin que son ignorance lui semblât une imperfection, il s'en applaudissait : il prétendait qu'il y avait une économie de plus de cent francs par an à ne savoir ni lire ni écrire.

Quand on sait lire, disait-il, on lit ; or, pour lire il faut acheter des livres ; ensuite, on est obligé, pour mille raisons, de s'abonner

au journal d'agriculture rédigé par des avocats, par un tas de gens qui n'ont pas large de terre comme un mouchoir de poche et qui font leurs expériences dans des pots de fleurs. Ce n'est pas tout : il faut souscrire à la brochure de celui-ci , publiée au profit des pauvres ; aux livraisons de celui-là , sur l'histoire de la localité ; aux essais poétiques de cet autre dont il faut encourager le début. On débourse un sac d'argent , et en échange on reçoit un tas de feuillets qui ne sont bons qu'à servir d'enveloppe à des côtelettes en papillottes ou de doublure à une galette. Cela a encore l'inconvénient de vous induire à manger des côtelettes en papillotte qui coûtent douze sous la livre , et de la galette qui est la mort au beurre. En quatrième lieu, quand vous savez lire et écrire , vous recevez un tas de lettres que, par honnêteté, on se garde bien d'affranchir. Tantôt c'est un ami auquel vous avez à peine souhaité le bonjour, qui vous consulte sur la hausse ou sur la baisse probable des avoines ; tantôt c'est un autre ami qui n'a jamais ce qu'il lui faut qui vous demande un sac de semence à emprunter ; une autre fois c'est un chimiste charlatan qui vient vous offrir un engrais merveilleux sans insalubrité, sans odeur, et qui doit tripler le produit de vos terres — il le confectionnera à la fleur d'orange pour les dames qui cultivent elles-mêmes leurs terres , si elles daignent l'honorer de leur confiance. — Il faut perdre son temps et user sa chandelle à répondre à toutes ces billevesées, sous peine d'être noté par ses voisins pour un sauvage, pour un loup, ou tout autre bête dépourvue de savoir vivre. Puis, quand on a lu les autres, on veut se faire lire à son tour : on est bien aise de démontrer au petit public de la localité qu'on a fait des expériences intéressantes sur les sainfoins, qu'on est un habile irrigateur, un engraisseur de bestiaux sans pareil et un homme d'esprit par dessus le marché. On va se commander chez l'imprimeur une jolie petite gloire en cicéro, à tant la feuille, et, pour son argent, on fait rire de soi un tas de gens qui n'ont rien à faire qu'à se moquer des autres. Pour moi, si cette manie me prend jamais, je m'adresserai au préconi-

seur, et j'en serai quitte à meilleur marché. Allez ! vous disait-il, en fait de connaissances il ne faut pas de superflu : celles qui ne vous sont pas nécessaires vous sont toujours à charge. Ainsi, voilà la femme d'un épicier qui sait la musique ; elle achète un piano, elle va à l'opéra, elle étourdit son mari du matin au soir, et pendant ce temps-là sa marmite s'en va ou son rôti brûle.

Mais, si Belle-Plante était peu lettré, par compensation il possédait un joli assortiment de connaissances bucoliques : il maniait l'aiguillon d'une façon tout artistique ; il était très compétent pour faire la litière aux bœufs et les soigner dans leurs indispositions. Il connaissait d'ailleurs son bœuf depuis le sabot jusqu'aux cornes : un maquignon n'aurait pu le tromper, et lui était de force à tromper les maquignons eux-mêmes, deux qualités également précieuses pour celui qui est dans le commerce.

Il savait aussi bien que l'almanach de Liège quand il fallait biner ou sarcler, dans quel mois il faut faire les orges et par quel temps il convient de semer le froment. Du reste, l'économie culinaire n'avait point de secrets pour lui : il eût concouru avec éclat pour être administrateur d'un hospice ou directeur d'une prison ; en huit jours il vous eût fait maigrir un chanoine ; il vous eût dit, à une once près, ce qu'il fallait de beurre pour assaisonner un boisseau de pommes de terre.

D'abord il seconda son père dans l'exploitation de ses fermes, et il fit des merveilles d'activité et d'avarice. Il avait vingt-deux ans lorsque son père mourut. Le vieillard avait été frappé d'un coup de sang un matin qu'il se disposait à mener deux bœufs à la foire de Clamecy. Il y avait dans Belle Plante de l'étoffe pour faire deux procureurs, et des rognures on eût fait un bon huissier. Il ne s'amusa point à jeter les hauts cris : il avait toujours le temps de pleurer son père. Il s'empara de tous les billets à ordre qu'il avait

en portefeuille, puis, pour remplir ses dernières intentions, il mena à Clamecy les deux bœufs destinés au marché, et, avec eux, tous ceux qui étaient dans l'écurie. Il se dépêcha de faire escompter les billets et de vendre les bœufs; puis, en bon fils, il revint bien vite à Armes mettre l'auteur de ses jours dans sa bière. Le lendemain l'autorité judiciaire vint mettre les scellés, comme c'était son devoir; mais jamais opération ne fut plus inutile. Aussi depuis ce moment Belle-Plante conçut-il un souverain mépris pour les scellés: il disait que c'était une serrure à un coffre vide. Il profita habilement de l'intérêt qu'inspirait sa position d'orphelin pour se faire renouveler les cinq à six baux dont son père était en possession et obtenir des remises; puis le pauvre orphelin se mit à exploiter la succession paternelle. Comme on l'a vu, pour simplifier un peu les choses, il s'était emparé de toutes les valeurs mobilières qu'il avait trouvées sous sa main. Quant aux terres, il en fit deux lots; dans l'un il mit les bonnes, dans l'autre les mauvaises, et, profitant d'une procuration en blanc que lui avait envoyée Cornélius, il lui adjugea les mauvaises.

On conçoit qu'avec un homme du caractère et de la probité de Belle-Plante les recettes devaient outrepasser les dépenses. Or, quand il avait mis quelque argent de côté, il achetait un morceau de terre à sa portée et à sa convenance; il était à la piste des petits propriétaires obérés qui sont obligés de vendre comptant pour se tirer d'embarras, et il avait leurs immeubles pour une pièce de pain, comme on dit à Clamecy. Il se fit ainsi, sillon par sillon, comme on fait une pièce de toile fil par fil, une fort belle propriété. Mais, selon lui, les terres étaient un mauvais bien quand le propriétaire ne pouvait les faire valoir par lui-même. Lors donc qu'il eut une étendue de champs assez considérable pour absorber toute son activité, il se fit le banquier de son village, et comme il ne prêtait jamais à plus de vingt pour cent, il se disait la ressource du pays. Du reste, il ne soupçonnait pas qu'il fût répréhensible en

agissant ainsi, et si vous l'eussiez appelé mauvais riche, il eût été aussi étonné que, de nos jours, Murat s'entendant appeler lâche.

Pour Cornélius, poussé par le démon de la science, après avoir quitté M. Guillerand, il était allé à Paris. Son amour pour Louise ne l'arrêta point, et Louise elle-même, pleine de confiance en son génie, l'engagea à poursuivre le cours de ses hautes destinées.

Le père Desallemandes était fort riche. Ce n'était pas précisément un avare; mais il estimait beaucoup l'argent. Cornélius, avec sa passion pour la science qu'il prenait pour un amour déguisé de l'oisiveté, ne lui paraissait pas un parti très convenable. Toutefois, il promit à sa fille qu'aussitôt que Cornélius aurait pris rang, par quelque découverte importante, parmi les savants du pays, il l'accepterait pour son gendre. Cette promesse avait doublé l'ardeur de Cornélius; il se dépêcha d'apprendre la géométrie et l'algèbre, et il les appliqua toutes chaudes à la mécanique. D'abord il fut frappé de la cherté des courses en fiacre; il crut qu'il rendrait un grand service à son pays en mettant la locomotion par voiture à la portée de toutes les bourses.

Pour remplacer ces milliers de chevaux qui, dans leur orgueilleux galop, jettent aux piétons les boues de la rue, il avait imaginé un petit char qui devait fonctionner sans le secours d'aucun quadrupède. J'ai dans mes archives un plan de cette ingénieuse locomotive, et je puis en donner le mécanisme à nos lecteurs. A l'essieu était fixée une espèce d'escalier circulaire en forme de tambour. Cornélius prétendait qu'un homme pesant de son poids sur les degrés de ce tambour devait donner aux roues une impulsion assez rapide pour emporter un voyageur et son bagage, pourvu que ce bagage ne fût qu'un petit paquet. Notre savant ami ne doutait nullement du succès. S'il lui fût resté, le mémoire des ouvriers payé, assez d'argent pour payer son habit de noce, il l'eût acheté. Il

n'avait qu'une crainte, c'était que les cochers de fiacre, gent que-relleuse et turbulente, s'ameutant contre sa découverte, ne le mis-sent en pièces, lui et son petit char. Malheureusement cette crainte n'avait pas le moindre fondement : Cornélius fut obligé lui-même de reconnaître, lorsqu'il eut essayé la voiture, que le cocher avan-cerait bien plus et dépenserait beaucoup moins de sueur à porter son voyageur sur ses épaules qu'à le trainer.

Cet échec ne le rebuta pas. Il fit carboniser des côtelettes avec les débris de son petit char et se mit à chercher autre chose. Il se souvint que les verges de métal auxquelles le disque du pendule est fixé s'allongeaient par la chaleur et se rétrécissaient par une froide température. L'inégalité des oscillations produite par cette variation de longueur lui parut intolérable. Les horlogers français n'avaient point de cœur d'avoir laissé si longtemps subsister cet abus ; il fallait que lui, Cornélius Belle-Plante, vint au monde pour que l'univers sût au juste l'heure qu'il était. Il parvint à fa-briquer une horloge qui, pour fonctionner, se passait de pendule. C'était une horloge magnifique, gracieuse, élégante, et qui devait être d'un effet superbe sur la cheminée d'un salon. Malheureuse-ment les brillantes qualités de cette horloge étaient compensées par un petit défaut : jamais Cornélius ne put la faire marcher plus de trois minutes. Ce qui le consola, c'est qu'il avait du moins remé-dié pendant trois minutes à l'inconvénient qu'il voulait faire dis-paraitre : c'était toujours un résultat. Cornélius déporta la malen-contreuse horloge au grenier, de peur que sa vue ne lui inspirât des pensées de découragement, et il se replongea dans ses méditations. Il songea à l'embaras où se trouveraient les dames françaises si une guerre venait à surgir avec l'Angleterre et que le sucre des colonies, fait prisonnier en route, n'arrivât plus dans nos ports. Quoi ! elles, ces grosses mistriss charnuës, ces jeunes miss bouffies, ces longues ladys d'outre-mer, sèches et raides comme un manche de gigot, elles auraient du sucre à discrétion, et nos aimables fran-

çaises en seraient réduites aux fades douceurs de la pâte de réglisse ! Cette pensée indignait d'autant plus Cornélius, que Louise déjeûnait tous les matins avec du café au lait. Il alla s'établir à Belleville, et se mit à faire du sucre avec des épinards. Cette fois il réussit parfaitement : son sucre, qu'il appela sucre Belle-Plante en l'honneur de son père, avait l'éclat et la douceur du sucre de canne. Il en envoya un échantillon à Louise qui le trouva excellent, et qui s'attendait à chaque instant à voir Cornélius, coiffé de sa grande auréole de savant, entrer chez elle et la demander en mariage. Malheureusement il y avait une petite difficulté pour que l'idée de Cornélius fût mise à exécution : c'est que, pour sucrer une tasse de café, il fallait le produit de trois planches d'épinards.

Vous croyez peut-être que ces tentatives malheureuses rebutèrent Cornélius ; détrompez-vous : il avait une de ces volontés rectilignes qui ne dévient jamais. Si on me chargeait de faire une médaille en l'honneur de notre savant, je vous le représenterais sous l'emblème d'un bateau à vapeur qui remonte un fleuve, jetant en poussière autour de lui les flots qui veulent arrêter sa marche, et agitant fièrement dans les airs son panache de fumée.

Cornélius s'était donné à lui-même sa parole d'honneur qu'il ferait une grande découverte, et il aurait fallu qu'il n'y eût en France ni bois, ni fer pour qu'il y manquât. Il avait, du reste, deux excellentes raisons pour cela : la première, c'est qu'il ne pouvait épouser Louise qu'à cette condition ; la seconde, c'est que, quoi qu'en ait dit François Belle-Plante, la gloire n'est pas une vilénie.

Ce doit être une bien belle chose que ces applaudissements qu'on entend dans la postérité, que ce lendemain tout resplendissant de soleil qu'on voit briller après le jour sombre et pluvieux de la vie ! comme il doit être doux de songer qu'on a un de ces noms que les

génération se transmettent l'une à l'autre pendant une longue suite de siècles, comme la sentinelle qui s'en va transmet le mot d'ordre à la sentinelle qui vient; que le temps qui passe et qui fauche en passant les vieilles tours, qui jette à terre les châteaux, qui fait des cités des champs d'herbe, ne touche point à votre nom, qu'il ne peut en retrancher un accent, qu'il ne saurait en effacer un point sur un *i*! Les insectes, de leur brin d'herbe, ont sans doute pitié de cette chenille qui trace péniblement sa raie dans la poussière; mais, s'ils savaient qu'elle doit devenir papillon, ne lui porteraient-ils point envie? Ceux qui vous disent que la gloire est une fumée, ne les croyez point: ils ne parlent ainsi que pour se consoler d'être obscurs. Tous les hommes ont horreur du néant; ils ne veulent point s'éteindre comme une bougie sur laquelle on souffle; ceux qui ne peuvent être admirés, ils veulent du moins qu'on les pleure: depuis cet enfant qui charbonne son nom sur la muraille jusqu'à ce vieillard qui ordonne de mettre une statue sur sa tombe, tous aiment la gloire et veulent avoir leur part de renommée.

Pour moi, si le diable me disait, pour me tenter: Tombe à genoux et adore-moi, tu auras de l'or plein tes caves, des diamants plein tes coffres, des billets de banque à faire ployer un mulet; tu auras des châteaux partout, des bois sur toutes les montagnes, des vignes sur tous les coteaux, des champs dans toutes les plaines; tu auras des chevaux de toutes les couleurs, de toutes les qualités, de toutes les races; tu auras des femmes de toute façon; tu en auras des brunes, des blondes, des rouges, des blanches, des roses, des noires, des cuivrées; tu en auras qui dansent comme une fée; tu en auras qui chantent comme une lyre; tu en auras qui parlent comme une tribune; tu en auras qui font des actes, des élégies, des mémoires à consulter, des préfaces, et tu en auras qui brodent des pantoufles; tu en auras à longues queues, qui s'enveloppent d'un voile comme une viande qu'on veut préserver des mouches,



qui vont majestueusement dans le velours et dans la soie , et tu en auras qui s'en vont tout épanouies au soleil et qui se trémoussent gaiement et gentiment dans le stoff et la mousseline-laine. Si donc le diable me disait cela , je ferais comme, en pareille occasion, a fait Jésus : je l'enverrais se.... promener. Si, d'autre part, M. Dupin, qui n'est pas le diable, me disait, un jour d'élections : Donne-moi ta voix, et tu auras des écharpes de maire, des banderolles de garde, des robes de juge de paix, des toques de président, des bérets de ministère public, des collets brodés de sous-préfet, des ponts, des routes départementales, des jubés d'église, des croix d'honneur plus que tu n'en voudras, des statues de saints, des cloches, des bouquins bien reliés et même un exemplaire de mes œuvres, je lui répondrais comme au diable : Roi de Clamecy, je vous remercie. Mais s'il me disait, lui qui a si ingénieusement découvert Jean Rouvet l'inventeur du flottage : Donne-moi ta voix, et je dirai au ministre que tu as inventé l'Yonne, puis je te ferai fondre en bronze, par souscription, un buste de grand homme que nous placerons face à face avec celui de Jean Rouvet, je lui répondrais : Majesté, la voilà ma voix, et si j'en avais trente, elles seraient à votre service ! seulement je vous prie de ne pas me faire ressembler à Napoléon, et de ne pas me mettre votre nom en lettres d'or sur le côté.

Mais, revenons à Cornélius. On parlait alors d'une guerre avec les puissances voisines. Ces rumeurs belliqueuses stimulèrent le génie de notre savant ami. Il se mit à méditer sur les moyens d'assurer la victoire à la France, et il fit son char exterminateur. Or, ce char exterminateur était armé de piques, d'épées, d'espadons et de demi-espadons, de couteaux catalans et de rasoirs anglais. Allez, c'était une terrible machine ! et je frémis rien qu'en la décrivant. Avec le char exterminateur de Cornélius on pouvait, en cinq minutes, couper tout un régiment par rouelles. Ce char fut présenté au ministre qui le trouva de son goût et en fit complimen-

à l'auteur. Cornélius était déjà au comble de ses espérances ; mais un mauvais farceur du corps d'artillerie s'avisa de dire qu'on n'avait oublié qu'une chose, c'était d'écrire au front de cette voiture à hacher : « De par le roi, il est défendu à l'ennemi de tirer à boulet sur cette machine. » Cette plaisanterie changea les dispositions du ministre, et le char exterminateur fut sifflé. Cornélius, comme on doit le penser, ne fut pas médiocrement indigné de cette plaisanterie ; mais, comme il avait du bon sens, il finit par en reconnaître la justesse, et, d'ailleurs, les nuages de guerre qui avaient quelque temps obscurci notre horizon politique s'étaient dissipés. Il désarma donc son char, en vendit à la livre les lames au couteilier, et de la carcasse il fit des tisons. Ainsi périt d'une mort misérable, écrasée par un mauvais quolibet, cette redoutable machine qui devait donner à la France l'empire du monde.

Jusqu'alors Cornélius avait eu une magnifique existence, existence accidentelle où la misère du lendemain faisait antithèse avec la misère de la veille, et que je ne saurais mieux comparer qu'à ces jours de mars tout pleins de brillant soleil et de sombres giboulées. Il se montrait, comme un grand roi, le protecteur des sciences et des arts. Il habitait, dans la rue Saint-Jacques, un noir et vieil hôtel qui était le rendez-vous des poètes à la recherche d'un éditeur, des physiciens en travail d'une grande découverte, des géomètres qui couraient après une chaire. Le maître de ce respectable établissement eût pu très bien prendre pour enseigne un savant en guenilles. Les quatre côtés de cet édifice enveloppaient une petite cour large comme une caisse à savon, et qui, du dernier étage, ressemblait à peu près à un tuyau de cheminée. Cornélius avait deux chambres tout au haut de cette mesure ; ses fenêtres s'ouvraient sur un toit dont les gouttières lui servaient de terrasse, et quelquefois, armé de son fusil à vent, il s'y donnait le plaisir de la chasse au préjudice des chats qui venaient y dormir au soleil et des oiseaux qui venaient y faire leur provision d'insectes. Il avait

toujours à son pain et à son sel deux ou trois des doctes personnages dont nous avons parlé plus haut. Quand il avait vendu à Belle-Plante une pièce de terre, ce qui se renouvelait régulièrement à chaque découverte qu'il faisait, il les menait magnifiquement dîner au restaurant voisin, et alors il prodiguait les amples beefsteacks et les longues bouteilles de bordeaux.

Un dîner comme cela, assaisonné d'une discussion bien nourrie, était pour Cornélius le bonheur des bonheurs. Mais cette rosée d'or s'était bientôt évaporée ; car Cornélius n'avait rien à lui : il était comme l'arbre qui abandonne ses fruits à qui veut les prendre. Alors il revenait mettre la nappe à son domicile. Il avait, chez les marchands de comestibles du voisinage, crédit jusqu'à la concurrence d'une certaine somme, et comme il payait avec exactitude et sans contester quand il lui rentrait des fonds, jamais cette ressource ne lui manquait. Alors il députait ses rapins à ses fournisseurs ; le poète apportait de chez la fruitière un chou frisé, le physicien obtenait du boucher une poitrine de mouton, le géomètre revenait de chez le boulanger avec une longue flûte dont il se servait quelquefois, dans ses distractions, en guise de canne ; l'épicier fournissait du sucre et de l'eau-de-vie pour faire un punch. Notre ami, qui faisait une application très habile et très heureuse de la chimie à l'art culinaire, commençait le dîner ; puis, quand son ragoût était en bon train, il mettait en faction, auprès de la marmite, le physicien qui veillait dessus comme sur une cornue ; il envoyait le poète se promener au Jardin des Plantes et s'enfoncer jusqu'à l'heure du dîner dans les plus sombres profondeurs de la géométrie. Mais, quand le crédit dont il jouissait avait atteint son maximum, alors il renvoyait jusqu'à nouvel ordre ses rapins ; il écrivait à Belle-Plante pour lui proposer une nouvelle pièce de terre, et, en attendant que ses fonds fussent arrivés, il embrassait le genre de vie économique de la marmotte : il passait dix-huit heures au lit tant à rêver qu'à dormir, et il ne se levait, dans l'après-midi, que

pour dîner avec un pain de deux livres ; car Dieu , qui fait des compensations à toutes les misères comme à toutes les joies , qui fait naître des fleurs au milieu des épines, comme il met des épines aux fleurs, lui envoyait un appétit d'autant meilleur que sa table était plus indigente et plus ruinée.

Cornélius avait gardé un profond mépris pour le charlatanisme de la toilette : il n'avait jamais qu'un seul habit noir, et cet habit était sur ses épaules ; quand il s'apercevait qu'il était percé au coude, il en commandait un autre , et il fallait qu'il fût prêt du jour au lendemain. Si cette catastrophe lui arrivait pendant les jours de sa mauvaise fortune, alors il s'abstenait de sortir ; car son habit noir e'était ses insignes, et, par respect pour la science, il ne voulait pas que le savant fût montré au doigt. Quant à ses bottes, lorsqu'elles étaient percées, mais jamais avant, il les jetait dans un coin de grenier dont il était en possession, et il y avait, certes, dans cette espèce de cimetière, de quoi assortir magnifiquement un save-tier. Mais comme, dans les grandes crises, on remet en activité des fonctionnaires précédemment condamnés à la réforme, il était forcé, dans ses pressants besoins, de revenir à ce tas de décrépitudes ; il choisissait, parmi ses chaussures retraitées, celles qui avaient la plaie la moins grande, et les obligeait d'affronter encore les boues de la rue et les morsures du pavé.

Du reste, Cornélius passait avec beaucoup d'aisance des joies surabondantes de la richesse aux privations de la pauvreté ; s'il accueillait la richesse comme un ami auquel on presse la main quand il vient, il tolérait la pauvreté comme un visiteur désagréable auquel on n'ose pas dire qu'il vous ennuie ; il comparait la vie à toute année qui a quatre saisons par lesquelles il faut bien passer, ou à une équation qui a deux termes dans l'un desquels se trouve le signe *moins*, et dont l'autre renferme le signe *plus*. Son char exterminateur avait presque achevé sa ruine. Il ne lui restait

plus qu'une assez chétive métairie que sa première invention allait dévorer ; mais cela lui était bien égal. Tout ce qui le contrariait, c'est qu'il désirait ardemment revoir Louise, et qu'il ne voulait pas revenir à Armes sans avoir commencé sa fortune et sa gloire. Il se remit donc à travailler sur nouveaux frais, et bientôt il fut sur la piste d'une magnifique découverte ; mais il fallait dépenser beaucoup d'argent pour arriver à un résultat. Il écrivit donc à Louise de vendre sa métairie à Belle-Plante, qui payait toujours comptant, et de lui envoyer de suite ses fonds ; mais il ne lui dit pas à quel usage il les destinait, car il n'était pas sûr de sa discrétion, et il avait une peur terrible qu'on lui volât son idée.





## VI



QUELQUES matins de là, un facteur des messageries se présenta chez le portier de l'hôtel des savants avec un sac d'argent et un jambon, le tout à l'adresse de Cornélius. Le poète Versidor, tourmenté, comme jadis Assuérus, d'une insomnie, se trouvait par hasard dans la loge. Il grimpa, malgré l'heure indue qu'il était, les cinq étages qui le séparaient de son ami Cornélius pour lui annoncer cette bonne nouvelle.

C'était la huitième heure d'un jour de décembre, l'aurore s'était levée de mauvaise humeur et le front voilé d'un crêpe, un épais brouillard s'était abattu sur Paris et pleurait silencieusement sur les toits. Il faisait à peine jour chez Cornélius, bien qu'il fût un des habitants de la vallée de la Seine les plus rapprochés du ciel et qu'il n'y eût pas le moindre rideau à ses fenêtres, si ce n'est peut-être quelques toiles d'araignée. Cornélius, au bruit que le poète fit en entrant, se réveilla en sursaut.

— Tu fais autant de fracas , dit-il à Versidor , qu'une volée d'alexandrins. Qu'est-ce qui l'amène ici si matin ?

Il vint à l'idée de Versidor qui était facétieux par caractère et par état — il faisait des opéras comiques — de faire à l'ami Cornélius ce que nous appellerions , nous autres Français de l'an de grâce 1843, une bonne farce.

— Comment , si matin ! Vous plaisantez , mon généreux Mécène. Avez-vous pris hier de l'opium ?

— Pourquoi cela ? dit Cornélius.

— Parce que ce que tu prends pour le jour qui vient, ce n'est autre chose que la nuit qui tombe.

— La nuit qui tombe ! s'écria Cornélius consterné ; et moi qui suis invité pour quatre heures chez l'abbé Nollet à un dîner de savants.

— Alors , si tu ne veux pas arriver au dessert , il faut que tu fasses une diligence surhumaine.

— Pourvu , dit Cornélius , que j'arrive au dessert , il sera encore temps : ce n'est guères qu'au dessert que la discussion commence à devenir sérieuse.

— Diable ! pour un homme qui est depuis huit jours à la portion congrue , tu as l'estomac bien désintéressé. Ce n'est pas l'embaras , un beau dessert et une discussion , pourvu que ce soit une discussion littéraire , on peut encore déjeuner avec cela ; mais dépêche-toi , car il est quatre heures et demie.

Cornélius se jeta hors de son lit et se mit à s'habiller ; mais lorsqu'il voulut endosser son habit , il s'aperçut avec douleur qu'il était percé au coude.



— Versidor, dit-il au poète, prête-moi ton habit.

— Mon habit ? répondit Versidor, mais c'est une dérision de ta part, une sanglante ironie ! il y a deux mois au moins que j'en ai fait un spencer.

— Pauvre Versidor !

— Pourquoi pauvre Versidor ? à quoi servent les pans d'un habit quand on n'a rien à mettre dans les poches ?

— C'est assez logique pour un poète, dit Cornélius ; mais alors va-moi chercher l'habit de notre physicien.

— Il y a longtemps, Cornélius, que l'habit du physicien a trouvé un port contre les orages de la vie : il est au Mont-de-Piété. Nous en avons déjeûné aux Vendanges de Bourgogne un jour qu'il faisait beau soleil.

— Et moi, étais-je du déjeûner ?

— Sans doute, tu en étais, et même tu en étais la principale cause : c'est un déjeûner que nous avons organisé pour te distraire de la mort de ton char exterminateur ; tu sais bien, ce char qui....

— Oui, oui, je sais, dit Cornélius. Alors je retirerai l'habit de Césariès quand j'aurai reçu mes fonds de Clamecy. Mais, l'habit du géomètre ?

— L'habit du géomètre, moins heureux que celui de Césariès, est tombé dans un état de dégradation déplorable : il remplit maintenant les fonctions de chiffon : Pantagoras s'en sert pour essuyer sa planche noire ; mais il a une robe de chambre ; si elle pouvait te convenir...

— Alors, vas-moi chercher sa robe de chambre ; je dirai à l'abbé Nollet que c'est une redingotte.

— C'est cela, et s'il en doute, tu le lui prouveras.

Versidor alla chercher la robe de chambre de Pantagoras, et Cornélius l'endossa. Comme il allait sortir :

— Mais, lui dit Versidor, est-ce que tu veux aller dîner chez l'abbé Nollet en pantoufles ?

— Pourquoi pas ? est-ce qu'on ne discute pas aussi bien en pantoufles qu'en bottes ?

— Je ne sais pas. Du reste, tu feras croire à l'abbé Nollet que ce sont des bottes. Mais, est-ce que tu n'a pas des bottes, par hasard ?

— J'en ai et je n'en ai point ; c'est-à-dire j'en ai beaucoup qui ne valent rien, mais je n'en ai pas un paire de bonne.

— C'est fâcheux : en fait de bottes la quantité ne supplée pas à la qualité ; mais voyons, cherchons dans tes archives, nous y trouverons bien une paire de bottes qui puisse aller dîner en ville.

Cornélius monta avec le poète dans son grenier. Il avisa une paire de bottes qui lui parut sortable, bien qu'elle fût percée comme toutes les autres ; il enfonça dedans ses tibias, sans défiance, sans arrière-pensée, comme quelqu'un qui entre chez soi. Un petit cri se fit entendre.

— Tiens ! dit Versidor, est-ce qu'il y a une voix dans tes bottes ?

— Ce n'est pas une voix : c'est une pauvre souris que je crains d'avoir étouffée.

Le bon Cornéllus enfonça sa main dans la botte qui avait crié et en tira un gros rat attiré probablement dans ce lieu par l'appât d'une vieille chaussette oubliée. Versidor, à cette vue, se prit à éclater de rire.

— Tu rts de cela, toi, poète d'opéra-comique ; va, tu n'as pas de sensibilité ; jamais tu ne sauras traiter la passion.

— Ah ça ! est-ce que tu crois à la métempsyose ?

— Y a-t-il besoin de croire à la métempsyose pour avoir pitié d'un être qui souffre ?

— D'un rat ?

— Eh oul ! d'un rat. Gardes-tu donc ta pitié pour un alexandrin qui botte ?

— Comme j'en ai peu à dépenser, je la garde pour mes semblables.

— Tes semblables ! qu'est-ce que cela signifie ? Ainsi, si tu étais boiteux, tu aurais plus de pitié d'un boiteux qui se casserait la jambe que d'un autre.

— Sans doute, parce que le boiteux aurait plus qu'un autre besoin de sa jambe.

— Tu esquives la question ; mais si tu étais bossu, et que ce fût un bossu qui se cassât la jambe ?

— Toujours est-il que j'aurais plus de pitié de lui que si c'était un chien.

— Et tu donnerais plutôt un morceau de pain à un homme à jeun qu'à un chien qui n'aurait pas déjeûné ?

— Sans aucun doute.

— Pourquoi cela ?

— Je n'en sais rien ; va le demander au physicien qui dissèque des chiens tous les jours.

— Eh bien ! je vais te le dire, moi : tu donnes ton pain à l'homme parce qu'un jour il peut te le rendre, tandis que tu es bien sûr que le chien ne te le rendra pas. Ainsi, tu le vois, nos sentiments les plus généreux ne sont encore que de l'égoïsme.

Cornélius mit ses bottes et redescendit avec Versidor. Il allait prendre son chapeau ; mais la veille, préoccupé de sa grande découverte, croyant le poser sur la commode, il l'avait mis au beau milieu de la cuvette.

— Diable ! dit Cornélius, voilà qui est contrariant.

— Il fallait que ton feutre fût diablement altéré : il ne reste pas une seule goutte d'eau dans la cuvette.

— Il faut, Versidor, toi qui, dans tes opéras-comiques, est si fécond en expédients, que tu me trouves un autre chapeau.

— A l'hôtel des savants il n'est pas facile d'en trouver un sortable ; mais il y a en bas un théologien que je connais ; il est sans doute à travailler à ses commentaires sur saint Augustin : je vais t'apporter son tricorne.

— Mais, voudra-t-il bien le prêter ?

— Tiens ! la charité chrétienne ne lui en fait-elle pas un devoir ? Cette coiffure austère ira très bien avec ton costume.

— Et qu'importe comment un homme soit coiffé ?

— C'est vrai ; au fait , on discute aussi bien en tricorne qu'en chapeau rond. Veux-tu, si tu crains le froid à la tête, que je t'apporte la calotte du révérend ?

Versidor alla chercher le tricorne qui fort heureusement se trouvait libre , et Cornélius s'en alla chez l'abbé Nollet. Il traversa les rues sans regarder ni à droite , ni à gauche , cherchant en son esprit des questions à poser à ses doctes convives , et des arguments pour les résoudre. Lorsqu'il sonna à la porte de l'illustre abbé, le concierge n'était pas encore levé.

— L'abbé Nollet ! fit Cornélius aussitôt que la porte fut entrebâillée.

— Couché, répondit le concierge dont les yeux n'étaient pas encore bien ouverts.

— Est-il malade, par hasard !

— Non, il se porte très-bien.

— Alors, comment se fait-il qu'il se soit mis au lit de si bonne heure ? est-ce qu'il aurait voulu se moquer de moi en m'invitant à dîner ?

— A déjeuner, vous voulez dire ?

— A diner, concierge, à diner ! je sais ce que je dis, je crois.

— Alors vous êtes fou, repartit le concierge en lui fermant la porte au visage, j'aurais dû m'en douter à votre costume.

En ce moment huit heures sonnèrent à toutes les horloges, et Cornélius reconnut que le poète comique lui avait fait jouer un rôle de père noble. Il revint à grands pas à l'hôtel des savants, et cette fois par le chemin le plus court et sans s'égarer, avec l'intention bien arrêtée de corriger Versidor de son penchant à la plaisanterie. Celui-ci l'attendait chez le portier.

— Eh bien ! je t'avais bien dit, Cornélius, s'écria-t-il en riant de toutes ses forces, que tu arriverais trop tard.

— Oui, mais je reviens toujours assez tôt pour te châtier, mauvais plaisant, et...

— Tiens, dit Versidor en lui remettant son sac, compte d'abord cet argent : si nous allons sur le pré et que l'affaire s'y arrange, au moins nous aurons de quoi déjeuner.

La vue de ce sac, qui était plus gros qu'il ne l'attendait, dissipa la mauvaise humeur de Cornélius. Il monta à sa chambre avec Versidor et vida son sac sur une table. Une lettre était au fond ; il s'en empara et, l'ayant dépliée, il tressaillit de joie en reconnaissant qu'elle était remplie, depuis le bord de la première page jusqu'à l'extrémité de la dernière, de l'écriture serrée et menue de Louise.

— Compte cela, toi, dit-il à Versidor ; tu iras payer où nous devons, et tu diras à nos savants de ne pas déjeuner — recommandation fort inutile pour la moitié d'entr'eux, — parce que nous déjeunerons ensemble.

Ayant donné ses ordres, il s'enfuit plutôt qu'il ne s'en alla. Il

entra dans un restaurant, demanda une bouteille de bordeaux et un cabinet particulier, et quand il fut servi il ferma la porte à double tour : c'était toujours ainsi qu'il lisait les lettres de Louise. Cette lettre était ainsi conçue :

« Mon cher Cornélius,

« Je t'envoie l'argent de ta métairie, avec un jambon le plus gros que j'aie pu voler à mon père.

— Bonne Louise ! dit Cornélius avalant une gorgée de bordeaux, elle pense à tout ; c'est dommage que son jambon ne soit pas arrivé huit jours plus tôt.

« Tu m'avais bien recommandé, oh ! bien recommandé, j'en conviens, de vendre ta métairie à Belle-Plante, afin, disais-tu, qu'elle ne sortit pas de famille. Cette raison ne m'a pas paru péremptoire, et elle n'était pas digne de toi, mon savant. Qu'importe à ton père, dans le paradis des fermiers où il est, que sa terre de Vaux-Rouges soit à Pierre ou à Paul, et qu'on y fasse du sainfoin ou des pommes-de-terre ? Crois-tu, d'ailleurs, qu'il garde un souvenir bien affectueux à Belle-Plante qui ne lui a donné qu'un petit cortège et qui n'a pas voulu faire la dépense d'une croix noire pour sa fosse ?

— Belle-Plante est en effet un drôle, dit Cornélius buvant une seconde gorgée de bordeaux ; si j'étais aussi riche que lui, notre père aurait une pyramide sur sa tombe.

« Vendre à Belle-Plante, c'est vouloir être dupe ; et moi, dans ton intérêt et aussi par amour-propre de négociateur, je ne voulais pas être sa dupe ; il ne me donnait de ton domaine que douze cents francs, et encore c'était parce que tu étais son frère.

— Si je n'avais été que son cousin , pensa Cornélius , il aurait sans doute fallu que je lui rendisse de l'argent.

« Mais le père Tardieu m'en offrait trois mille cinq cents : à ce marché tu gagnais deux mille trois cents francs ; cette raison m'a paru beaucoup meilleure que la tienne , et je me suis moquée de ta volonté , comme si j'avais été déjà ta femme. Tu auras beau argumenter à ce sujet , tu ne m'en feras pas repentir. Va , mon pauvre savant , avec ta barbe en pointe et ton nom en *us* , tu ne me fais pas peur. Tu as trop de philosophie pour avoir un peu de raison , et il faut que j'en aie pour toi. Je te prévien d'une chose , c'est que , quand nous serons mariés , c'est moi qui dirigerai notre nacelle. Toi tu seras couché à la proue , tu regarderas le ciel , tu écouteras chanter les oiseaux , tu attraperas des demoiselles sur les roseaux en fleurs , ou tu pêcheras des petits poissons rouges si cela te convient.

— Où va t-elle chercher ses métaphores ? fit Cornélius. Je ne savais pas qu'il y eût des poissons rouges dans le fleuve de la vie.

« Belle-Plante est exaspéré contre moi : il va partout se plaignant que je lui ai fait manquer un bon marché. Cet homme a la conscience idiote ; il ne comprend pas la probité la plus simple : il m'offrait une paire de boucles d'oreilles si je voulais lui abandonner la terre pour douze cents francs. Il a été tout ébahi , et peut-être l'est-il encore , de ce que j'ai refusé un si magnifique pot-de-vin.

« A propos , Cornélius , il faut que je t'apprenne une nouvelle. Belle-Plante , oui Belle-Plante me fait la cour !... Tu vas dire que je suis une coquette qui croit que tout le monde est épris d'elle. D'abord , Cornélius , remarque que je ne dis pas que Belle-Plante est épris de moi. Puis , quand Belle-Plante serait épris de moi ,



qu'est-ce que cela prouverait en faveur de ma beauté ? Belle-Plante ne comprend pas la beauté chez les femmes ; il a dit quelquefois : Voici une belle vache, voici une belle jument ; mais il ne lui est jamais arrivé de dire : Voici une belle femme. Il y a plus, la beauté est pour lui un vice rédhibitoire plutôt qu'un motif de préférence. Je suis sûr que s'il pouvait me donner la petite-vérole, il me la donnerait : je lui ai entendu dire que la toilette d'une belle femme est une cause permanente de dépense pour le mari. Selon lui, c'est un beau portrait qu'il faut mettre dans un cadre d'or.

— Et qui s'y met bien lui-même, dit Cornélius. Quant à cela , Belle-Plante n'a pas tort.

« Tu vas me demander ce qui prouve que Belle-Plante me fait la cour. Tu sais qu'il n'est rien de plus difficile à prouver que ce qui est vrai : on prouve bien que Dieu n'existe pas ; mais nul ne peut prouver qu'il existe. Voici, du reste, mes présomptions : Belle-Plante vient chez nous plus souvent qu'il n'y a besoin ; ensuite, tandis que chez les autres il se fait pauvre , chez nous il ne parle que de ses arpents de terre, de ses bœufs, des billets qu'il a en portefeuille, et cela durant des heures entières. Or, l'autre jour, pendant cette intéressante conversation, je chantais :

« — Tu es bien honnête, toi, de chanter, dit mon père, tandis que M. Belle-Plante parle.

« — Aimez-vous mieux, cher père, répondis-je, que je m'endorsme ?

« — Voilà comme tu es, dit mon père, les conversations sérieuses te déplaisent.

« — Ma foi, répondis-je c'est que tout cela c'est fort ennuyeux.

M. François devrait apporter ici tous les soirs son coffre-fort et le faire sonner à nos oreilles, cela revlendrait au même.

« Belle-Plante s'en alla sur-le champ, et je m'en crus débarrassée; mais le lendemain il revint encore.

— Je t'en débarrasserai, Louise, dit Cornélius, sois tranquille.

« Une présomption plus grave que les autres, — car tu m'as appris, mon savant, à garder mes meilleurs arguments pour les derniers, — c'est que Belle-Plante voulait tenir avec moi un enfant sur les fonts de baptême. Or, conçois-tu Belle-Plante jetant, sans motif, son argent dans le bénitier d'une église? Il est inutile de te dire que je refusai cette ridicule proposition; mais mon père était présent :

« — Pourquoi, dit-il, ne veux-tu pas être marraine avec M. Belle-Plante ?

« Depuis quelque temps, il donne à Belle-Plante le titre de *monsieur*.

« Je n'étais pas en velne d'impertinence ce jour-là : je répondis que je n'avais pas de robe convenable pour la cérémonie.

« — Eh bien ! répondit mon père; vas en choisir une chez Bon-teint, tant belle que tu voudras, je la paierai.

« — Mais, répondis-je, je sais combien M. Belle-Plante tient à l'argent, et je ne voudrais pas l'induire en dépense.

« — Comment, mademoiselle, je tiens à l'argent ! fit Belle-Plante. Qui vous a dit cela ? Je ne tiens pas à l'argent quand il n'y faut

pas tenir ; seulement je sais le dépenser à propos : vous verrez comme nous serons sonnés. S'il faut dépenser deux écus de six francs on les dépensera.

« — Deux écus de six francs, monsieur Belle-Plante ! On voit bien que vous n'avez jamais été parrain, vous, ou alors vous n'avez pas été un parrain magnifique. D'abord, il me faut douze paires de gants à trente sous la paire ; cela fait dix-huit francs.

« — Eh bien ! dit Belle-Plante d'un air assez rechigné, on dépensera dix-huit francs : on a de quoi.

« — Ensuite, il est convenable que vous m'offriez une ceinture de satin de six francs ; cela fait déjà vingt-quatre. Vous ne pouvez vous dispenser de m'acheter un bouquet de roses blanches ; mais cela ne coûte presque rien : si vous vous adressez à mademoiselle Blanzly, vous en serez quitte pour quinze francs. De plus, il faut un mouchoir de douze francs à la nourrice.

« — De trois francs, dit mon père. Tu es aussi trop exigeante : de mon temps, on était parrain pour six francs.

« — Les choses se font plus noblement aujourd'hui, cher père. Vous comprenez que je ne puis souffrir que M. Belle-Plante lésine, car le parrain et la marraine sont moralement solidaires l'un pour l'autre.

« — Eh bien ! dit mon père, M. Belle-Plante dépensera tout ce qu'il faudra, comme il te l'a fort bien dit : il a de quoi ; mais je veux que tu sois marraine avec lui.

« — Mon cher monsieur Desallemagnes, fit Belle-Plante, je vois que cela contrarie votre fille, et je n'insiste plus.

« — Moi j'insiste , répondit mon père : j'ai mis dans ma tête qu'elle serait marraine avec vous, et elle le sera.

« — Alors je me retire : je serais au désespoir de faire le moindre chagrin à mademoiselle Louise.

« — Votre proposition, dis-je, lorsque je vis que Belle-Plante reculait, loin de me faire du chagrin, m'honore. Seulement je craignais que vous eussiez de la répugnance à dépenser tant d'argent ; mais, puisque vous êtes décidé à faire convenablement les choses...

« — Non , mademoiselle , je vois que ce serait un sacrifice que vous me feriez, et je ne suis pas assez égoïste pour l'accepter. Je vais, de ce pas, dire à Bouchard que je ne puis être le parrain de son enfant.

« — Alors, vous aurez la loyauté de ne pas lui dire que j'ai refusé d'être votre commère.

« Le lendemain, au déjeuner, mon père revint sur l'affaire du baptême : j'avais eu tort de ne pas accepter l'invitation de Belle-Plante ; toutes les filles du village auraient été fières de l'honneur qu'il me faisait ; c'était le meilleur parti des environs. J'eus la malice de ne sonner mot. Mon père se fâcha de mon silence.

« — Ah ça ! me dit-il, combien faut-il donc de temps pour devenir un grand homme ?

« Je ne répondis rien.

« — Il me semble, poursuivit-il, que ton Cornélius ne se presse guère de se faire remarquer. Vois un peu la différence qu'il y a entre un savant et un bon fermier : Cornélius vend ses terres, et Belle-Plante les achète.

« Mon silence m'étouffait.

« — La différence qu'il y a , répondis-je, entre Belle-Plante et Cornélius, c'est que Belle-Plante récolte et que Cornélius sème encore ; une autre différence entre eux , c'est que si Cornélius est pauvre, c'est qu'il a un grand esprit et un noble cœur, c'est que sa main est ouverte à tous les malheureux ; tandis que si Belle-Plante est riche, lui, c'est qu'il a volé son frère, c'est qu'il a volé tous les pauvres gens qui ont été obligés d'avoir recours à lui. Et quel est l'homme qui voudrait être riche ainsi ? quelle est la femme qui voudrait partager cette honteuse richesse et la transmettre en héritage à ses enfants ? Mais Dieu s'est servi de l'avarice même de Belle-Plante pour le châtier de ses extorsions : Belle-Plante sera toujours le plus ignoble et le plus misérable des paysans de ce village. Allez ! votre Belle-Plante, c'est un pourceau qui a des soies d'or.

« Mon père se mordit les lèvres et s'éloigna.

« Ainsi, tu le vois, Cornélius, la parole que nous a donnée mon père ne tient plus qu'à un fil ; je m'attends à chaque instant à être sommée d'épouser Belle-Plante ; mais je sais bien ce que je répondrai. Je suis la fille de mon père ; mais je ne suis pas son esclave ; Il ne m'a pas achetée à la foire comme un de ses bœufs ; je n'ai pas crû dans ses sillons comme un de ses épis. Qu'il prenne la fortune qui me vient de ma mère ; qu'il la prenne toute s'il la veut ; mais me faire renoncer à toi, Cornélius !... oh ! non, M. Desallermagnes, cela ne sera pas ; tout marguillier que vous êtes, cela ne sera pas. Si tu deviens riche, Cornélius, si ton front encore ignoré s'illumine de gloire, viens me chercher ; si tu restes pauvre et obscur, attends moi , je suis à toi , à toi , entends-tu ? Je ne puis vivresans toi plus que la feuille ne peut vivresans la branche, plus que la rose ne peut vivre loin de sa tige. La vie, vois-tu, c'est une civière, il faut que nous la portions à nous deux.

— Bravo, Louise, bravo ! s'écria Cornélius.

— Monsieur, fit le garçon frappant un léger coup à la porte, vous avez appelé ? que désirez-vous ?

— Que tu t'en ailles, et tout de suite ! reprit Cornélius.

« Toutefois, hâte-toi de devenir un grand homme. Tu devrais déjà, paresseux que tu es, avoir autour de ta tête une auréole grande comme un arc-en-ciel. Ne te fie pas trop à ce que je viens de te dire ; crains que je ne me laisse tenter par la vie pleine de liesses que me promet Belle-Plante : Jeanne, qui a été servante chez lui et qu'il a renvoyée, la pauvre fille, parce qu'elle avait trop bon appétit, en raconte des choses merveilleuses. D'abord, ses domestiques mangent avec lui, ou, pour parler plus exactement, c'est lui qui mange avec ses domestiques. Les légumes du pauvre sont seuls admis à sa table ; il estime surtout le haricot, parce que ce sobre et frugal légume porte son assaisonnement avec lui. Il ne met le pot-au-feu que le jour de la fête patronale du pays. Aussi chez lui point de gastrites, point de crampes d'estomac, point d'indigestions ; puis ces repas, déjà si agréables par eux-mêmes, sont assaisonnés par la plus gracieuse des conversations : Belle-Plante ne parle que de la misère du temps, de la difficulté de mettre les deux bouts l'un vers l'autre ; s'il pleut, il crie que les récoltes vont être noyées ; s'il fait un jour de soleil chaud, il dit qu'elles vont rôtir. Une de ses thèses favorites, c'est que l'ail et l'échalotte, étant des légumes que la nature a pris soin d'épicer elle-même, ils doivent se manger sans sel, ou bien que la salade est d'autant meilleure qu'on y met moins d'huile ; il va même jusqu'à dire que l'huile est un poison lent.

« En troisième lieu, nos asperges poussent grêles et maigres comme des aiguilles à tricoter ; j'ai beau les dorloter, les arroser,

les nourrir de terreau , rien n'y fait. Lui , au contraire , a des asperges de toute beauté. Il est vrai qu'il n'en entre pas une dans sa cuisine ; mais au moins j'aurai l'avantage d'aller en compagnie d'un âne les vendre au marché , ainsi que les raisins de ses treilles et les fruits de son verger ; cela me procurera , tu en conviendras , une agréable distraction. Jusqu'à présent , c'est Belle-Plante qui s'est chargé de ce soin ; aussi , pourquoi le bon Dieu , pour lui épargner cet embarras , ne fait-il pas pousser des pièces de vingt-quatre sous aux branches de ses arbres !

« En quatrième lieu , Belle-Plante mange chez lui le moins souvent possible ; lorsqu'on lui offre quelque part un verre de vin , il demande le chateau sous prétexte de casser une croûte , et il dine ainsi chez son amphytrion qui croyait ne l'avoir invité qu'à se rafraîchir : tu conçois comme cela simplifiera mes fonctions de cuisinière.

« Mais il est une autre raison pour que tu te dépêches de réussir : tu as un second rival ; et ce rival , ce n'est rien moins que Panuche , le brillant sacristain Panuche , qui se présente flanqué de M. le curé. Le saint homme a , pour désirer que j'épouse Panuche , des raisons que je ne veux pas deviner ; depuis long-temps il obsède mon père de ses recommandations en faveur de Panuche. Comme M. Desallemandes est marguillier , il n'ose dire non ; mais , comme Panuche lui convient très peu , il ne dit pas oui. En attendant , M. le curé ne se décourage pas , il me fait la cour pour Panuche , tandis que celui-ci bêche son jardin : ne faut-il pas qu'on s'entr'aide ! Sous prétexte de parler à M. le marguillier des affaires de la fabrique , il vient toujours à la maison aux heures où il est bien sûr de ne point le trouver , et alors il me fait l'honneur de causer avec moi ; mais devine ce qu'il me dit , Cornélius ? Il me dit , et dans l'intérêt de Panuche sans doute , que j'ai des yeux de gazelle , un cou d'ivoire , une main de déesse ; enfin c'est un abbé

Bernis en prose. L'autre jour, il s'est émancipé jusqu'à baiser ma main de déesse, et je l'ai très respectueusement prié de ne plus recommencer ; mais il paraît qu'il faut un ordre de l'évêque pour l'obliger d'être sage : hier, tandis que j'étais penchée sur mon ouvrage, il me surprit, il m'escroqua, car je ne puis donner un autre nom à sa vilaine action, un gros baiser sur la bouche. J'ai été si ébahie que je n'ai pas eu la présence d'esprit de lui donner un soufflet ; mais, qu'il y revienne, M. Bernis, tout curé qu'il est et tout marguillier qu'est mon père, le soufflet est tout prêt et tout chaud. S'il croit qu'il en sera toujours quitte pour me dire qu'il a pris ma bouche pour une rose et qu'il n'a pu résister au désir d'en savourer le parfum, il se trompe ; qu'il persiste à prendre ma bouche pour une rose, et je lui ferai sentir que le rosier a des épines.

« Comprends-tu, savant, toi qui comprends tout, qu'il y ait des femmes qui s'abandonnent à un prêtre ? Un prêtre, Cornélius ! mais rien n'est lugubre comme un prêtre ! Leur noire soutane projète un reflet de deuil sur tout ce qui les entoure ; ils sentent la poussière moisie de l'église ; il rayonne d'eux je ne sais quoi de glacial semblable à ces émanations qui s'échappent des caveaux. Il me semble que leur présence doit suffire pour faner un bouquet sur le sein. Il y a des prêtres qui sont beaux ; il y en a qui sont aimables. Et pourquoi n'y en aurait-il pas ? Mais ceux qui sont beaux ne le sont que comme la morne statue qui est sur un cercueil, et le sourire de ceux qui sont aimables ressemble à une touffe d'herbes fleuries qui pousse au creux d'une tête de mort. Vrai, Cornélius, quand cet homme noir me dit des douceurs, il me fait l'effet d'un serpent que j'entendrais tout-à-coup chanter comme un rossignol, ou d'une noire rainette qui prendrait sous mes yeux les ailes d'un papillon et, s'envolant d'entre ses roseaux, irait s'abattre sur les fleurs. Vois-tu, Cornélius, si j'avais le malheur d'aimer un prêtre, quand je serais avec lui dans un lieu écar-



té, j'aurais peur que le diable ne vint le saisir à mon bras ou que le feu de l'enfer ne prit à sa soutane ; je craindrais toujours que ses baisers ne laissassent sur ma joue une tache de roussi.

« Et cependant, pourquoi les prêtres n'aimeraient-ils pas comme les autres ? Un ange, pendant leur sommeil, a-t-il extrait leur cœur de leur poitrine, et a-t-il mis une pierre à la place ? Dire à un prêtre : tu n'aimeras pas, est-ce plus raisonnable que de le dire à un tailleur ou à un cordonnier ? Non, je ne croirai jamais que Dieu, qui est l'auteur de tout bon sens, ait fait un précepte aussi insensé. Au fait, la chasteté est-elle bien une vertu ? Qu'est-ce qu'une vertu qui n'est utile à personne, qui livre ceux qui la pratiquent à des luttes sans fin et aux tortures du martyr, et qui, si tout le monde la pratiquait, amènerait la fin du monde ?

« S'il est agréable à Dieu que les prêtres ne se marient pas, il doit lui être désagréable que les autres hommes se marient ; or, si ce n'est qu'en l'offensant que l'interminable guirlande des générations peut se continuer, que ne fait-il pousser les hommes aux rameaux des chênes et épanouir les femmes aux branches des rosiers ? Tout le bonheur d'ici-bas, Cornélius, de quoi est-il fait ? de désirs apaisés ; mais un désir inassouvi, j'aimerais autant avoir un charbon ardent au milieu du cœur. Ces vieux abbés des conciles, ces vieux évêques à mitre et à barbe pointue se seraient cru damnés à tout jamais s'ils avaient mis seulement pendant cinq minutes un homme dans une marmite ; et les prêtres, ils les renferment toute leur vie dans le célibat comme dans une marmite ardente ! ils leur font un gril de leur jeunesse !

« Toi tu hais les prêtres, Cornélius ; moi je les plains. Ils sont bien insensés ceux qui les jalouent, et bien cruels ceux qui leur jettent de gratuites insultes ! Ce toit couvert de tuiles, qui fume glorieusement entre des toits de chaume, à quel prix ne l'ont-ils

pas gagné ! Comme ils doivent souffrir, les malheureux, quand ils voient une femme jenne et belle appuyée au bras de son époux, ou un enfant tout rose, tendre, de son berceau, ses petits bras blancs à son père ! Leur divin maître n'a souffert qu'un jour ; mais eux, leur passion est de toutes les heures, et elle dure toute leur vie. Cependant, pour qui souffrent-ils ? à quoi bon cette couronne d'épines ardentes qu'on leur met sur la tête ? à quoi bon tout ce fiel et ce vinaigre qu'on leur fait boire ? Quand leur printemps est en sève, quand le flux orageux des passions monte et bouillonne dans leur sein, on les réduit à l'état de vieillards ; ce vide qu'on fait sur leur tête, il faut qu'ils le fassent, eux, dans leur cœur !...

« N'est-il pas pénible, Cornélius, de songer que ces cheveux si noirs ou si bruns que le ciseau a fait tomber, ce sont toutes les fleurs de leur vie qu'on a fauchées, et qu'on ne leur a laissé que le chaume aride du vieil âge ! Ce mois d'amour, ce mois si doux, mais si court, qui est toute l'existence, ce beau mois si plein, pour les autres, de roses, de parfums, de soleil, de quel droit l'a-t-on changé, pour eux seuls, en un mois sombre et noir, plein de glaces et de frimas ? Et c'est vous, ô mon Dieu, qui leur auriez fait cette existence ! Mais pourquoi les avez-vous donc faits papillons si vous ne voulez pas qu'ils aillent aux roses ? pourquoi leur avoir donné soif, si vous avez interdit à leurs lèvres l'eau claire des fontaines ? Faut-il donc absolument qu'ils soient ou malheureux, ou coupables ? Et cependant ce sont eux qui sont vos ministres ; ce sont eux que vous avez choisis pour ouvrir et fermer les portes de votre ciel. Par quel caprice avez-vous donc fait à vos fidèles serviteurs un bagage de misères plus lourd qu'à nous qui sommes dans un état incessant de rébellion contre vos préceptes ?

« Et encore, comme si leur supplice n'était pas déjà assez cruel, il faut qu'ils soient les confidants de ces folles jeunes filles qui n'ont que des péchés d'amour à leur raconter ! Mais vous ne con-


prenez donc pas que, lui, le prêtre, il sent sur ses lèvres le frôlement de tous ces baisers qu'elles ont donnés ? Ces paroles d'amour qu'elles ont murmurées, et qui lui révèlent un paradis où il lui est interdit de mettre le pied, elles voltigent comme des ailes brûlantes autour de lui ; elles troublent, comme un écho de l'enfer, les prières qu'il adresse à Dieu, et, la nuit, elles se changent en blanches jeunes filles qui viennent tourmenter ses rêves ; ces délicieux péchés contre lesquels vous voulez qu'il s'indigne, mais il donnerait tout au monde pour en avoir été le complice ! La position que vous leur faites, c'est celle d'un homme à jeun que vous forcez à servir un bon repas ; ils ressemblent — pardonne-moi, Cornélius, mes trivialités comme je te pardonne les tiennes — à un chien auquel son maître aurait attaché au cou un gigot rôti.

« Et pourtant, ces hommes qu'on soumet à de si difficiles et de si rudes épreuves, s'ils résistent, on ne leur promet pas un paradis meilleur qu'aux autres, ou un enfer moins ardent s'ils succombent. Ainsi, voilà un point sur lequel la foule passe commodément et sans danger ; on oblige au contraire les prêtres à passer le fleuve sur une corde tendue avec une fragile chenevotte pour balancier. Sur vingt, dix-neuf se noient, et celui qui arrive sain et sauf à l'autre bord n'a toujours que le même rivage, le même ciel, la même verdure que la foule ; cela est-il juste, Cornélius ?

« J'espère que tu ne me garderas pas rancune de cette discussion : tu sais bien que je ne peux toujours jeter des graines à mes blanches colombes, comme disent les poètes, ou faire des fromages à la crème, comme dit Belle-Plante ; ne pouvant bavarder avec ma langue qui n'a point ici de sœurs, je bavarde avec le bec de ma plume ; qui pourrait m'en faire un crime ?

« Adieu, Cornélius, c'est-à-dire *vale* ; car que ferais-je du latin que tu m'as appris, si je ne le dépensais avec toi ? *Vale* donc, Cornélius, *vale et me ama*, comme disait Cicéron. »




**C**EPENDANT Belle-Plante poursuivait ses projets de mariage avec la tenacité que les avarés mettent à toute chose. Il était galant avec Louise ; il lui disait : « J'ai acheté, à la foire de Dornecy une paire de bœufs sur laquelle je gagnerai bien trente pistoles ; » ou bien : « Mes avoines me produiront cette année au moins mille francs ; » ou bien encore : « Rien ne se perd dans ma maison à moi ; le prodigue marche sur un grain de blé : l'homme qui a de l'ordre le ramasse ; il en met tous les jours d'autres à côté, et au bout de l'année il en a un boisseau. » Et il s'étonnait que Louise résistât à un aussi puissant moyen de séduction. Il ne lui faisait pas ouvertement la cour, mais il la faisait au père Desallemagnes.

Il résolut de s'adresser à lui.

Belle-Plante devait, avant tout, se faire habiller ; car il ne peut y avoir de mariage sans habit neuf ; et je doute fort que l'omission

de cette formalité, si elle était défendue par un bon avocat, n'entraînât point la nullité du contrat matrimonial. Belle-Plante se soumit donc à cette nécessité, mais non sans calculer longuement et compendieusement les moyens de la rendre le moins onéreuse possible.

Un matin il se rendit chez Couture, le tailleur de l'endroit.

— Couture, lui dit-il, il faut que tu me fasses un habit.

A ce mot d'habit dans la bouche de Belle-Plante, Couture fut frappé d'une impression si vive d'étonnement, que ses jambes s'en décroisèrent, et qu'il se trouva assis, comme une personne naturelle, sur son établi, sans savoir comment cela lui était arrivé.

— Oui, dit Belle-Plante qui s'aperçut de son étonnement, un habit ! n'entendez-vous, monsieur le drôle ?

— Très volontiers, monsieur Belle-Plante, dit le tailleur ; mais est-ce que les vieilles hardes de M. votre père sont enfin usées ?

— Et quelle raison as-tu, Couture, pour trouver mauvais que je porte les hardes de mon père ? Est-ce que je ne suis pas l'héritier de mon père, monsieur Couture ?

— Sans doute, vous êtes dans votre droit. Les vieux habits vestes de monsieur votre père vous allaient à merveille. Ce sont de précieuses reliques dont un fils doit se séparer le plus tard qu'il peut.

— Il faut, dit Belle-Plante, si tu veux conserver ma pratique que ce soit solide entre tout ce qu'il y a de plus solide, et que tu n'y épargnes pas le fil.

— Monsieur Belle-Plante, je vous le ferai solide comme un

monument. Ce sera un habit à user trois Belle-Plante, et je le coudrai, si vous le voulez, avec du fil de carrelet. Enfin, de quelle couleur sera cet habit ?

Comme Belle-Plante réfléchissait :

— Voulez-vous, ajouta le tailleur, que ce soit un habit noir comme celui de M. le maire, ou un habit couleur de firmament comme celui qu'a commandé M. le bailli ?

— Toi, Couture, tu travailles pour M. le bailli ? tu voudrais me faire croire cela ?

— Comment donc, monsieur Belle-Plante, si vous en doutez, voilà sa mesure. Vous voyez bien, sur cette bande de papier : *M. Órgenneau, bailli de Clamecy.*

— Cela peut-être, dit Belle-Plante ; mais puisque tu travailles pour M. le bailli, je m'en vais ; le tailleur du bailli doit prendre trop cher.

— Histoire de rire ! dit Couture se sentant pris à ses propres ruses. Le fait est que je ne travaille que pour les naturels du pays. Mais enfin, de quelle couleur sera votre habit ?

— Couleur de terre, dit Belle-Plante, ainsi que la culotte et le gilet.

— Comment ! vous vous faites faire aussi un pantalon et un gilet, monsieur Belle-Plante ? vous êtes bel homme, très bel homme, un des plus beaux hommes de Clamecy ; mais avec votre habit vous serez cent fois mieux encore. Croyez-moi, il n'y a que le passe-carreau pour façonner un jeune homme. Alors je vais envoyer ma femme de suite à Clamecy pour chercher l'étoffe.

— Pas si vite, monsieur Conture, s'il vous plaît ; je ne suis pas paresseux, moi, et j'irai acheter mon drap moi-même.

— Comme vous voudrez, monsieur Belle-Plante ; mais alors, si vous êtes trompé, tant pis pour vous : ce ne sera pas ma faute, et je m'en lave les mains.

— C'est cela, dit Belle-Plante ; et combien te faut-il d'aunes d'étoffe pour m'habiller complètement ?

— Quatre aunes, monsieur Belle-Plante, pas un pouce de moins, et il y aura à peine de quoi envelopper les boutons de la culotte.

— Quatre aunes ! mais tu veux donc te faire une robe de chambre à mes dépens. Noyon de Clamecy ne me demanderait, moi, que deux aunes. Voilà ce que c'est que de s'adresser aux gens de son pays !

— Vous faites erreur, monsieur Belle-Plante, vous ne connaissez pas Noyon ; il n'y a pas de confrère dans l'arrondissement dont les ciseaux soient plus voraces et plus anticipateurs. Il vous demanderait six aunes pour vous habiller, et moi encore je vous rendrai les lisières.

— Deux aunes, dit Belle-Plante ; sinon prenons que je n'ai rien dit.

— Deux aunes soit ; mais alors votre habit n'aura point de pans.

— Et à quoi cela sert-il des pans à un habit ? que signifie l'aune de drap qui flotte au bas des rêms d'un monsieur et qui ramassé



avec un soin minutieux la crotte des rues ? quand il passe dans les épines, ne court-il pas risque de perdre sa queue. Dieu est un bien meilleur tailleur que l'homme ; voyez comme il a habillé les animaux ; est-ce qu'ils ont sur le corps un pouce de peau qui ne serve pas ? que les tailleurs prennent modèle sur lui !

— Sans doute, Monsieur Belle-Plante, vous avez raison ; votre critique est excellente et fort ingénieuse, et je voudrais avoir dit , moi, ce que vous venez de dire ; mais, enfin, la mode c'est l'usage, et l'usage, comme vous le savez, règne despotiquement sur la société.

— Hé bien ! trois aunes, monsieur Couture !

— Quatre aunes , ou votre habit n'aura qu'un pan.

— Va donc pour quatre aunes, vilain mangeur de drap ! mais , ajouta-t-il en lui même , une fois n'est pas coutume , et s'y l'on m'y rattrape !...

— Et les boutons , monsieur Belle-Plante ?

— Autre absurdité des tailleurs. Ils mettent des boutons et font des boutonnières à leurs habits , et on ne les boutonne jamais. N'est-ce pas comme si un aveugle portait des lunettes ? Quels hommes pervers et corrompus que ces tailleurs !

— J'espère , dit le tailleur , qu'il n'y a rien de personnel dans ce que vous venez de dire , et je vous ferai observer, d'ailleurs , que ce n'est pas moi qui ai inventé les boutons.

— C'est juste , dit Belle-Plante ; je vous rends cette justice : vous n'avez jamais rien inventé. Mais, au résumé, il y a des boutons de métal à un vieil habit de mon père, et je m'en servirai.

— Y pensez-vous, monsieur Belle-Plante ? Je professe sans

doute un très grand respect pour l'habit de noces de M. votre père, ainsi que pour sa garniture de boutons ; mais mon impartialité m'oblige de vous dire qu'ils ressemblent plutôt à des couvercles de pot qu'à des boutons. Vous ne pouvez attacher cette ferraille à une habit neuf ; vous auriez l'air d'un marchand de cymbales, et votre considération en souffrirait. Je ne sais même si la police ne pourrait vous interdire de pareils boutons, pour motif de sécurité publique. Supposez que vous soyez à votre fenêtre et qu'un de vos boutons vienne à se détacher, et....

— Et moi je te dis qu'il faut les faire servir !

— Alors vous les attacherez vous même ; il vous faudra pour cela des boulons et des écrous. Du reste, je m'en lave les mains ; mais je ne veux pas qu'en vous voyant passer les enfants disent : C'est Couture qui a posé ces boutons à l'habit de M. Belle-Plante ! vous comprenez mes scrupules, monsieur Belle-Plante ?

— Fais donc comme tu l'entends, maudit bossu ! mais je t'attends à ton mémoire.

Le dimanche matin, Belle-Plante se rendit chez Couture. Son habit était prêt et suspendu à un crochet de la boutique. Belle-Plante se mit en devoir de l'essayer ; mais, pour avoir le prétexte de rabattre, il trouva que l'habit allait très mal. Le tailleur de son côté, pour être payé plus volontiers et plus cher, soutenait que l'habit allait divinement. C'est ainsi qu'en toute question chacun affirme ou nie selon son intérêt. Le fait est que l'habit n'allait ni bien ni mal.

— Eh ! dit Belle-Plante, combien demandez-vous pour votre façon ?

— Pour ma façon et mes fournitures, s'il vous plaît.

— Comment ! quelles fournitures ? Est-ce que je ne vous ai point fourni le drap, moi ?

— Est-ce qu'il n'y a que du drap dans un habit ? Tenez, voilà votre note ; vous verrez ce que je vous ai fourni.

— Je l'examinerai , dit Belle-Plante en la mettant dans sa poche.

— Vous l'examinerez après tant que vous le voudrez ; mais le pour acquit est dessus, et j'ai besoin d'argent, moi !

— Comment, drôle ! vous défieriez-vous de moi, par exemple ?

Et le tailleur, qui n'avait plus rien à ménager avec Belle-Plante, parce qu'il savait que c'était l'unique habit qu'il lui ferait :

— Monsieur Belle-Plante, dit-il , M. votre père m'appelait M. Couture.

— Monsieur Couture ! en voilà un joli monsieur ! un gueux qui n'a pas le sou, Monsieur ! C'est pour toi, ma foi que le mot a été inventé.

— Si vous continuez, dit le tailleur, je vais mettre vos injures sur la note.

— Eh bien ! lis-la moi donc, ta note, animal ! Est-ce que tu crois que je vais prendre la peine de déchiffrer ton griffonnage ?

— Façon d'un habit jaune, d'un pantalon *idem* et d'un gilet *idem*, 6 f. 12 sous.

— C'est de moitié trop cher, dit Belle-Plante.

— Savez-vous, répondit le tailleur, ce que j'ai passé de temps

à cette besogne, ce que j'y ai employé de fil et de cire, ce que j'ai cassé d'aiguilles ?

— En aucune façon, dit Belle-Plante.

— Alors, pourquoi dites-vous donc que c'est trop cher ?

— Parce que c'est trop cher.

— Voilà comme ils sont tous, dit Couture ; le médecin qui prend 1 franc par visite, l'avocat qui se fait payer 6 francs trois douzaines de paroles, le fonctionnaire qui reçoit mille francs par mois pour une centaine de signatures disent à l'ouvrier qui leur demande 2 francs pour une journée de travail, que c'est trop cher ! Vous n'êtes pas, par votre instruction et votre capacité, de ces gens là, vous, monsieur Belle-Plante, mais vous dites comme eux !

— Eh bien, voilà tes 6 fr. 50 centimes, dit Belle-Plante, et donne-moi quittance.

— Attendez donc, ce n'est pas encore fini ! Pour doublure, 2 francs.....

— Doublure, doublure ! Eh ! qui t'a dit de doubler mon habit ? Je ne paie pas cette doublure là.

— C'est ce que nous verrons, dit Couture ; et il continua : Pour garniture de boutons, 3 francs.

— Comment pour des boutons, 3 francs ? Vous plaisantez, monsieur Couture ! Reprenez vos boutons tout de suite ; je m'en ferai mettre d'aussi beaux pour 1 franc.

— Je suis, répond Couture, tailleur pour coudre et non pour découdre. Pour acquit de la somme de 12 livres, 4 sous, signé Couture.

— Raye de cela 4 francs, et je vais te payer.

— Je ne rabattrai pas un sou.

— Veux-tu 10 francs ? dit Belle-Plante ; réponds oui ou non.

— Non, dit le tailleur.

— Eh ! bien, alors, tu m'assigneras.

— C'est vous qui m'assignerez pour avoir votre habit, car je le garde en nantissement de ce que vous me devez.

— Couture, dit Belle-Plante, tu m'as joué là un vilain tour, et tu perds ma pratique !

— Belle pratique ! dit Couture ; il passera de l'eau sous le pont avant que vous fassiez faire un autre habit !

Belle-Plante savait trop bien vivre pour payer un total sans en rien retrancher ; mais cette fois il fallut payer jusqu'au dernier sou, le tailleur s'obstinant à garder l'habit s'il n'était pas payé. Il tira en soupirant deux écus de 6 francs de sa poche, et les présenta à Couture.

-- C'est encore douze sous, dit Couture.

— Je n'ai que douze francs ; tu ne me forceras peut-être pas à changer un petit écu pour douze sous !

Mais Couture était inflexible, et à son grand regret Belle-Plante se vit forcé de s'exécuter.

Une heure après, Belle-Plante était revêtu de l'épiderme complet que lui avaient taillé les ciseaux de Couture. Il s'était fait plisser une chemise dont le col empesé lui montait autour des

joues comme une brique sur champ ; et pour mettre le comble aux séductions de sa toilette, il avait emprunté à sa servante, bien qu'on fût alors dans la canicule, une paire de gauts d'angora. Belle-Plante n'était vraiment pas trop mal dans son nouvel habit ; mais il était raide, gêné, empêtré dans ce costume insolite, comme le serait un loup dans la peau d'un chevreuil.

Il se rendit dans ce magnifique costume chez M. Desallemagnes. Le père et la fille étaient alors dans la cuisine.

— Mon Dieu, monsieur Belle-Plante, dit le père Desallemagnes, comme vous voilà brave !

— Du drap à 15 francs l'aune, Monsieur Dessallemagnes, rien que cela !

Louise avait compris de suite tout ce que signifiait l'habit complet de Belle-Plante. Son humeur devint tout à coup acide. Elle ne lit pas la moue, parce que la moue lui allait mal. Elle tira doucement du velours de sa jolie patte cinq petites griffes dures et acérées comme des aiguilles, et se disposa à balafrer le museau du hideux boule-dogue qui osait la demander en mariage.

— On ne saurait trop complimenter monsieur Belle-Plante de la couleur qu'il a choisie, dit Louise ; il ressemble à un lièvre qui aurait un col de chemise.

— Toujours facétieuse, mademoiselle Louise ! dit tranquillement Belle-Plante.

— Et vos gants, dit Louise, ils font un effet magnifique au bout de vos grands bras jaunes. Est-ce que vous avez peur d'attraper des engelures ?

Belle-Plante commençait à se fâcher, d'autant plus que l'argent qu'il avait dépensé à sa toilette avait manqué son effet.

— Et pourquoi, dit-il, ne porterais-je pas des gants ? Est-ce

que je n'ai pas le moyen d'en porter ? Il y en a dans votre commune qui en portent et qui n'ont pas le sou.

— Au moins ils ne les empruntent pas à leur servante.

— Toute la différence qu'il y a, mademoiselle, c'est qu'ils les empruntent à leur marchand.

Louise, blessée dans la personne de Cornélius, tressaillit comme une lionne qui va se jeter sur l'imprudent qui attaque ses petits.

— Cela vient peut-être, dit-elle, de ce que les personnes dont vous parlez ont quelque parent, quelque bon frère peut-être, qui les a dépouillées d'une partie de leur patrimoine.

— Ah ça ! dit le père Desallemagnes qui ne comprenait rien à cette conversation, tu vas peut-être nous dire à quel propos tu t'es mis en frais d'un habit ?

— Cela vous regarde en effet, dit Belle-Plante, et si vous voulez envoyer tirer une bouteille de vin, je vous communiquerai cela en cassant une croûte.

— Puisque vous parlez de casser une croûte, j'alme autant vous inviter à déjeuner.

— C'est comme vous voudrez ; mais j'ai déjà mangé à la maison, et je le ferai seulement pour ne pas vous désobliger.

— J'étais loin de m'attendre à cette galanterie.

— C'est sans doute votre habit jaune qui vous inspire de déjeuner deux fois ? dit Louise.

— Pour plaire à une demoiselle, j'en connais beaucoup qui n'en feraient pas autant.

— Louise, dit M. Desalleinagnes, je ne sais ce que tu as aujourd'hui ; apprête-nous à manger, puisque M. Belle-Plante veut bien accepter notre déjeuner. Prépare du jambon, tue un poulet, fais une omelette ; il faut bien faire honneur à l'habit complet de M. Belle-Plante.

— Oh ! monsieur Desalleinagnes, dit Belle-Plante, ne faites pas tant de cérémonie pour mon habit, je vous en prie !

Mais le fait est qu'il votait intérieurement pour le meurtre du poulet. Il calculait qu'il pourrait se dispenser de manger chez lui pendant le reste de la journée, et cette économie venait en quelque sorte en déduction sur le mémoire de Couture.







ANDIS que Louise préparait le déjeuner, Belle-Plante se promenait de long en large dans la cuisine avec le fermier, parlant de diverses choses fort instructives, telles que les avoines, les foins, le prix des vaches à la dernière foire de Clamecy. Le rédacteur d'un journal d'agriculture eût pu faire de leur conversation un excellent article. Tout à coup Belle-Plante quitta son compagnon de promenade et s'approcha de Louise.

— Mademoiselle, lui dit-il, voulez-vous me permettre une observation ?

— Deux, si vous le jugez à propos, lui répondit Louise.

— Eh bien ! il me semble que vous mettez beaucoup trop de beurre dans cette omelette.

— Vraiment ! dit Louise, vous allez bientôt me prouver que le beurre est aussi un poison lent.

En ce moment, un mendiant se présenta à la porte.

— Monsieur Belle-Plante, dit Louise enchantée de faire une espièglerie en même temps qu'un acte de charité, vous voyez que je suis embarrassée ; voulez-vous donner pour moi un sou à ce pauvre homme ?

— Comment donc ! mais avec beaucoup de plaisir, mademoiselle. Le malheur a toujours été respectable à mes yeux. Un verre d'eau donné à un pauvre est l'action la plus agréable à Dieu qu'on puisse faire ; et si vous croyiez qu'un verre d'eau pût suppléer une pièce de monnaie, je lui en donnerais volontiers une pleine cruche.....

— Vous voulez donc me forcer à me déranger, monsieur Belle-Plante ? alors vous tiendrez la queue de la poêle.

— J'aimerais presque autant cela, dit Belle-Plante, et si vous tenez à faire votre aumône vous-même.....

— Non pas, dit Louise, vous tacheriez votre habit neuf. Du drap à 15 francs, M. Belle-Plante !

Belle-Plante voyant qu'il fallait s'exécuter, arracha de sa poche un grand sac de toile, prit au fond quatre mauvais liards, et les laissa tomber avec le plus de retentissement possible dans le chapeau du malheureux. Le mendiant, en l'honneur d'une aumône si magnifique, se mit à marmotter une de ses plus belles prières. Belle-Plante jeta un regard oblique dans la cuisine, et remarquant que Louise avait le dos tourné, — Vieille canaille ! dit-il au mendiant, voilà un sou que tu m'escroques ! mais si jamais tu te présentes à ma porte, je te fais dévorer par mes chiens !

Le déjeuner fut bientôt prêt. Belle-Plante mangeait comme un soldat qui sort de l'hôpital et buvait à proportion ; mais il ne sou-

nait mot de l'affaire qui l'avait amené. M. Desallemagnes crut qu'il y aurait conscience à le laisser faire. Il faut une fin à tout, cependant, quand le dernier morceau de l'omelette fut sur son assiette :

— Ah ça ! mon garçon, lui dit-il, auras tu-assez déjeûné ?

— C'est, répondit Pelle-Plante en tournant les yeux du côté de Louise, que j'attendais que nous fussions seuls.

— Mon Dieu ne vous gênez pas, dit Louise ; je sais d'avance ce que vous allez dire : vous voulez me demander en mariage, n'est ce pas ? Allez ! ma réponse sera bientôt faite. La voici : Je ne veux pas de vous !

— Est-ce cela que vous êtes venu demander ? dit le père Desallemagnes.

— Vous savez comme mademoiselle Louise est facétieuse, monsieur Desallemagnes ; mais , quand bien même elle parlerait sérieusement, est-ce que ce n'est pas à vous à la diriger ? Est-ce à la vache à guider le berger ? Vous êtes père ou vous ne l'êtes pas ; si vous ne l'êtes pas, pourquoi permettez-vous qu'on vous appelle le père Desallemagnes.

— Depuis que je suis fabricant, on m'appelle M. Desallemagnes.

— Eh bien ! soit , vous êtes et vous serez toujours pour moi M. Desallemagnes ; mais vous savez bien que les femmes n'entendent rien aux affaires. Tout ce qui se fait chez le notaire n'est pas de leur compétence. Parlez-leur des traités les plus importants, et si un violon se fait entendre, elles courront à la fenêtre. Chercher à faire entrer une idée sérieuse dans la tête d'une femme , c'est comme si vous cherchiez à planter un chêne dans une coquille d'œuf.

— J'entends bien tes raisons ; mais si Louise ne l'aime pas ?...

— Est-ce que vous seriez de ceux qui croient que l'amour est nécessaire pour faire un mariage bien uni ? Qu'est-ce qu'un homme et une femme qui se marient ? deux êtres de différent sexe qui s'associent pour travailler ensemble et propager leur race. Quand la femme fait de bonne soupe à son mari et lui raccommode bien ses chemises ; quand le mari apporte à sa femme le prix de sa journée et ne va que tous les dimanches au cabaret, ces deux êtres ne s'aiment-ils pas suffisamment ? Ils ont obligés de vivre sous les mêmes solives, devant les mêmes tisons, dans la même alcôve ; en somme , est-il indispensable , pour vivre ensemble, de s'aimer ? Le soldat aime-t-il son camarade de lit ? Pour faire une paire de poulets, est-il nécessaire de prendre deux poulets qui s'aiment ? Les haricots s'aiment-ils entre eux ? Cependant cela les empêche-t-il de végéter dans une union parfaite sous la même cosse ? Et vous-même qui avez fait mettre sur la tombe de madame Desallemagnes qu'elle était le modèle des épouses, est-ce que vous l'aimiez quand vous l'avez épousée ? C'est moi qui vous le dis , père Desallemagnes , dans notre société , ce ne sont pas les personnes , ce sont les fortunes qui s'épousent. Un champ femelle épouse un champ mâle, quand il n'y a pas entre eux trop de disproportion de fertilité et de contenance ; mais si un louis d'or épousait un gros sou, je dirais que c'est une immoralité, une perturbation sociale , un inceste ! Et d'ailleurs , père Desallemagnes , combien l'amour dure-t-il chez ceux qui s'épousent , en supposant qu'il préexiste au mariage ? L'amour, voyez-vous, père Desallemagnes, je ne puis mieux le comparer qu'à la soif. Tant que vous ne buvez pas, vous avez soif ; aussitôt que vous avez bu, la soif disparaît , et certes alors vous vous trouvez bien plus à votre aise. Les nouveaux mariés, père Desallemagnes, font de leur amour ce que font les prodigues de leur argent : ils en dépensent tant tous les jours , qu'au bout d'un mois il est épuisé. Voyez autour de vous comment

tourne tous les mariages d'amour ! Le premier jour le mari embrasse sa femme , le second il lui tourne le dos , et le troisième il la bat. En vérité , les jeunes gens se font de singulières illusions sur le mariage. Le sot épouse une rose , et le lendemain il ne trouve que quelques débris de feuilles sur son oreiller ; mais le sage, savez-vous ce qu'il épouse, père Desallemagnes, il épouse un chêne. Allez, on ne devrait permettre aux filles de se marier qu'à soixante ans.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis là ; mais non seulement ma fille ne t'aime pas , elle en aime un autre, à ce qu'il paraît. Il y a de par le monde un certain Cornélius.....

— Qui , lui , Cornélius ? un mange-tout , un savant , un philosophe, un mathématicien, un chimiste, un faiseur de découvertes ! Allez, père Desallemagnes , vous seriez le plus absurde des pères si vous donniez votre fille à Cornélius ! Mais vous ne le ferez pas, je le sais ; vous affronteriez plutôt trente sommations respectueuses.

— Je ferai bien tout ce que je pourrai pour faire entendre raison à Louise ; car, après tout , tu es un garçon qui as de bonnes terres ; mais enfin, si ma fille se trouvait malheureuse avec toi ?..

— Que dites-vous là , monsieur Desallemagnes ? une femme malheureuse avec cinq à six mille livres de rentes ! Votre fille serait avec moi la plus heureuse de toutes les épouses du bailliage. Je me départirais pour elle de mes principes sur l'économie ; je ne l'enverrais pas aux champs ; je lui permettrais de faire de la galette, et je la laisserais travailler toute la journée, si elle le voulait, à de petits ouvrages d'agrément , tels par exemple que des fromages à la crème. Mais , lui , Cornélius , que lui ferait-il faire , le misérable savant ! il la forcerait à copier ses mémoires.

— Tu as beau dire, je ne puis te rendre réponse sans avoir parlé à Louise.

— Eh bien ! demain serez-vous à Clamecy , aux adjudications de bois ?

— J'y serai. Et toi, y seras-tu ?

— J'irai y faire un tour ; mais les bois sont trop cher de moitié, je ne ferai pas de surenchère.

— Hé bien ! je te donnerai ma réponse.



## IX

**D**ENDANT ce temps , Louise se disposait à aller à la messe. Elle lisait, moitié habillée, ou moitié déshabillée, si cela vous paraît plus gracieux , une lettre que Jeanue, sa fidèle domestique, venait de lui apporter de Clamecy. Cette lettre était de notre ami Cornélius , et elle était conçue en ces termes :

« *Non semper hispidos manent!*... Pardon, Louise, de ma distraction ; cela veut dire que la fortune va enfin cesser de nous être contraire. J'ai là dans mon portefeuille une magnifique découverte, une découverte qui nous promet gloire et richesse ; gloire pour tous deux et richesse pour toi seule, ma Louise ! Je dis gloire pour nous deux, parce que la gloire d'un homme célèbre est une auréole qui resplendit sur la femme qui porte son nom ; et je dis richesse pour toi seule, parce que, moi, que me faut-il ? des beefsteacks, du bordeaux, du café, du punch, de temps en temps trois

à quatre pauvres savants autour de ma table. Après cela, je me soucie de l'argent comme un chien rassasié se soucie d'une carcasse. Va, Louise ! tu auras tous les jours des robes de satin qui feront un harmonieux *froufrou*, et je veux t'envelopper dans un réseau de dentelles.

J'aime à croire que tu sais ce que c'est qu'un ballon ; cependant, dans l'hypothèse où tu ne le saurais pas, je vais t'expliquer ce que c'est que cette ingénieuse machine. Le ballon, appelé d'abord *montgolfière*, du nom de son inventeur, est une grande poche de taffetas ou tout simplement de toile gommée, dans laquelle on enferme de l'hydrogène, gaz qui étant environ quatorze fois plus léger que l'air atmosphérique, emporte avec lui son enveloppe. Jusqu'à présent cette admirable découverte avait été sans résultat, ou, du moins, elle n'en avait point produit d'autre que d'amasser les badauds sur les places publiques et de faire périr un grand nombre de chats, ainsi que quelques hommes célèbres ; jusqu'à présent, l'aéronaute, c'est-à-dire le navigateur aérien, était obligé de s'abandonner aux courants atmosphériques, et d'aller, comme la plume tombée de l'aile de l'aigle, où il plaisait au vent de l'emporter. J'ai trouvé, moi, Cornélius Belle-Plante, le moyen de diriger le ballon. Il sera aussi docile sous ma main que l'est la barquesous l'aviron du pêcheur, et je le conduirai à travers les vastes champs de l'air comme un cheval dont on tient la bride. Si Belle-Plante osait encore dire devant toi que je ne suis bon à rien, tu lui répondrais : La nature n'a fait à l'homme que quatre membres frêles et nus ; le premier qui a mis une barque à flot lui a donné des nageoires : votre frère lui a donné des ailes !

« Tu dois comprendre, Louise, toute la portée de ma découverte. Désormais, tout transport, tout voyage se fera en ballon ; le roulage accéléré et les diligences sont supprimées ; on aura son ballon comme on a sa voiture, et au lieu de grandes routes il ne faudra



plus que de petits sentiers pour les piétons. Les prés qui servaient à la nourriture des chevaux seront rendus à la culture des céréales, et, pour tirer parti des chevaux eux-mêmes, on les menera à la boucherie et on en fera des beefsteacks ! Cela sera peut-être préjudiciable à Belle-Plante dont les propriétés sont presque toutes en prés et qui a beaucoup de chevaux ; mais nous trouverons bien moyen de le dédommager avec le produit de ma découverte.

« D'un autre côté, plus entre les peuples de ces fossés profonds qu'on appelle fleuves ; plus de ces hautes et longues murailles que le bon Dieu a hérissées de neiges et de glaçons comme le maçon hérisse de tessons de verre un mur de clôture. Toutes les contrées seront explorées. On pénétrera dans l'intérieur de l'Afrique plus facilement que chez un membre de l'Académie des sciences ; on fera le tour de la terre comme tu fais le tour de ton guéridon, et on pourra en mesurer à une ligne près la circonférence ! Et c'est à moi Cornélius, que le monde sera redevable de cette découverte ! O Louise, si je pouvais m'embrasser, avec quels transports je m'embrasserais !...

« Vois-tu, Louise, quand mon ballon sera confectionné, nous irons faire ensemble un petit voyage aux îles de l'océan pacifique ; nous traverserons les airs comme deux oiseaux qui emportent leur nid ; nous sentirons les anges qui veillent autour de la terre nous effleurer de leurs ailes. Le ciel sera devenu noir comme un drap de mort ; tu respireras avec peine ; tu grelotteras sous ton manteau ouaté, et le feu de la chaufferette s'éteindra ; le sang suintera à travers les pores de ta peau ; je te parlerai, et tu verras seulement remuer mes lèvres. Je conçois que cela n'est pas amusant ; mais quand tu seras de retour, quel plaisir tu auras à raconter tout cela à tes compagnes !

Nous aborderons vers des rivages inconnus ; nous répandrons

parmi les peuples nouveaux les bienfaits de la civilisation européenne ; nous les comblerons de clous, de petits morceaux de verre, d'images de saints, et je leur apprendrai la géométrie. Ils nous adoreront comme des messagers des Dieux, et peut-être ils nous sacrifieront des hommes engraisés exprès pour nous, ces bons sauvages !

« Pour en revenir à mon ballon, tu m'objecteras peut-être que mes navigateurs aériens seront arrêtés par les tempêtes et les violents courants d'air, et qu'alors il faudrait établir dans les airs des auberges bâties sur des ames d'hydrogène et tenues au piquet par des ficelles, où les voyageurs pourraient attendre le retour d'un temps calme. Je ne me dissimule pas la gravité de ton objection, et elle témoigne de ton bon sens, ma chère Louise ; mais je dois trouver au dessus des régions de l'atmosphère un air parfaitement calme et où je naviguerai comme sur un lac. Je t'enverrais bien le plan de mon ballon, et tu verrais que mon appareil est assez puissant pour vaincre les courants atmosphériques ordinaires ; mais j'aime mieux te l'apporter moi-même.

« Je serai lundi prochain à Clamecy ; c'est à Armes que je veux confectionner mon ballon. Belle-Plante a une vaste cour qui me sera très utile pour enduire mes toiles. Il a beau être avare, j'espère qu'il se fera un plaisir de me recevoir et de m'héberger pendant quelques mois. D'ailleurs, c'est pour moi une nécessité de m'établir chez lui ; j'ai acheté, avec l'argent que tu m'as envoyé, quatre cents aunes de toile et deux tonneaux d'huile siccative : ma place à la diligence payée, il ne me restera pas un sou.

« Je ne te réponds point relativement à ce que tu me dis de Belle-Plante et du curé ; il me faudrait donner à ma lettre une dimension inusitée. Nous causerons à loisir de cela lorsque je serai à Armes.

« Ton ami ,

CORNÉLIUS.

« P. S. S'il y a dans ma lettre quelque terme que tu ne comprends point, tu prieras M. Guillerand de te l'expliquer. »

Le plus souvent ! dit Louise , et elle serra la lettre de Cornélius dans son sein ; charmante cachette où elle conservait chaque missive de Cornélius jusqu'à ce qu'il lui en arrivât une autre, et elle se rendit à l'église.

La messe était terminée, et Louise venait de rentrer, lorsque la servante du curé vint lui dire que son maître désirait lui parler.

— Et que me veut votre maître, Jeanneton ? il sait bien que je ne vais jamais au presbytère.

— Je crois, dit Jeanneton, qu'il veut vous remettre un papier que vous avez perdu à l'église.

Louise porta rapidement la main à son fichu, et s'apercevant que la lettre de Cornélius lui manquait, elle suivit Jeanneton sans mot dire.

— Voici, lui dit le Curé, une lettre à votre adresse que le sacristain a trouvée sur votre banc à l'église.

— Ah ! dit Louise rougissant jusqu'au tempes : je vous remercie, Monsieur le Curé, et j'enverrai une paire de poulets à M. Panuche pour le remercier de sa discrétion.

Comme elle voulait sortir, le curé la retint.

— Il paraît, lui dit-il, mademoiselle, que vous aimez un certain Cornélius ?

— Un *certain*, dit Louise le regardant de toute sa hauteur ; que signifie ce mot *certain* ? On vous appelle, vous, monsieur le Curé , croyez-vous donc que Cornélius ne vous vaille pas ? Et qui vous a

dit que j'aimasse Cornélius ? Il me paraît à mon tour, à moi, que vous vous êtes permis de prendre connaissance de ma lettre. Lire une lettre qui n'est pas pour soi, c'est fort mal pour tout le monde ; c'est un vol qu'on fait des secrets d'autrui ; mais pour un prêtre, c'est beaucoup plus mal encore.

Le prêtre resta impassible à ce reproche.

— Mademoiselle, répondit-il, si vous étiez capable de réflexion, vous vous apercevriez sans peine que ce que vous trouvez si mal chez un prêtre est pour lui un devoir. Le prêtre fait la police des âmes dans sa paroisse, comme le commissaire fait celle des personnes dans la cité. Ne faut-il pas qu'il sache ce qui se passe parmi ceux dont le salut est confié à sa garde ? Comment pourrait-il appliquer le remède, s'il ne savait où est la plaie ? Mais j'ai moi-même un reproche à vous faire : c'est que vous m'avez fait un mystère, dans votre dernière confession, de votre amour pour *ce* Cornélius.

— Est-ce que ce serait, par hasard, un péché que d'aimer *ce* Cornélius ? Eh bien ! si c'est un péché, je m'en confesse. Oui, j'aime Cornélius ! Cornélius mon savant, mon fou, mon radoteur ! C'est qu'il est beau, tout de même, mon Cornélius, avec ses grands yeux distraits qui semblent voir des anges au ciel, et son large front sous lequel on entend comme bruire des machines ! Mais il est si bon, il a un cœur si noble et si généreux, que, fût-il borgne, boiteux et manchot, je l'aimerais toujours !...

— Et pourtant vous n'ignorez pas que Cornélius est un impie ; et vous-même vous avez peut-être provoqué par d'indiscrètes confidences les paroles anti-religieuses qu'il a écrites.

— Je vous avouerai, monsieur le Curé, que je n'ai rien de caché pour Cornélius ; il m'envoie les plans de ses machines : il y aurait de l'ingratitude de ma part, si je lui faisais un mystère des petits incidents de ma vie de jeune fille.

— Mais ce Cornélius, — c'est-à-dire M. Cornélius — est sur le chemin de l'enfer. L'amour de cet homme vous perdra. S'attache-t-on par le cou à celui qui va tomber dans l'abîme ?

— Et l'amour de Panuche me mènerait droit en paradis, n'est-ce pas ?

— Je ne vous dis point d'aimer Panuche ; mais assurément vous feriez très bien de l'épouser ! Panuche est un homme de mœurs exemplaires, d'une dévotion solide, et qui ne vous donnerait que de bons exemples.

— Oui, mais il me ferait lever à cinq heures du matin pour sonner l'Angelus !

— Vous vous faites illusion sur le caractère de Panuche. Panuche sera le plus débonnaire des maris, comme il est le plus régulier des sacristains. Bien loin qu'il vous tyrannisât, il se soumettrait au contraire sans objection à vos moindres volontés. Vous seriez reine et maîtresse dans votre ménage.

— J'entends ! Panuche est bon homme ; il est laid, il est sot ; de plus, c'est votre sacristain : vous ne seriez pas fâché qu'il épousât une jolie femme, n'est-ce pas ?

— Que voulez-vous dire, malheureuse ! s'écria le curé furieux d'avoir été deviné par une jeune fille.

— Moi, répondit Louise, je veux dire seulement que je ne veux pas de M. Panuche.

— Et moi je vous dis que vous n'épouserez point votre Cornélius !

— Qui m'en empêchera ? dit Louise mesurant le prêtre de son œil noir.

— Moi !

— Vous ?

— Oui, moi ! Je vous refuserai le sacrement de mariage comme à deux impies.

— Qu'à cela ne tienne ! Cornélius n'attache pas beaucoup d'importance au sacrement de mariage ; je le présume du moins. Nous nous marierons comme l'ont fait Adam et Eve.

— Et vous oseriez commettre un tel sacrilège !...

— Pourquoi non ? qui est sacrilège, de l'église qui refuse sa bénédiction à un jeune couple, ou du jeune couple qui, ne pouvant l'obtenir, s'en passe. Allez, monsieur le Curé, on mange bien des perdrix sans oranges !

— Louise, dit le Curé dont les yeux flamboyaient comme deux charbons ardents, si vous vouliez ?....

— Si je voulais, quoi ?....

— Rien, dit le Curé ; mais vous n'ignorez pas l'influence que j'ai sur votre père qui est marguillier de la paroisse. J'obtiendrai de lui qu'il vous refuse son consentement, si vous persistez à épouser Cornélius.

— Et moi je lui ferai part de certains propos que vous m'avez tenus à confesse.

— Louise, Louise ! fit le Curé, ne me comprenez-vous donc pas ?

Et il la prit par la taille.

— Tenez, dit Louise, voilà la preuve que je vous comprends....

Et elle lui appliqua un soufflet qui fit choir ses lunettes.

Le prêtre eut un moment d'éblouissement ; mais il se jeta sur la clé qui était à la porte, et l'ayant mise dans sa poche,

— Mademoiselle, dit-il, il faut que vous me rendiez raison de l'insulte que vous m'avez faite !

Louise avait aperçu Panuche dans le jardin. Elle ouvrit la fenêtre.

— Monsieur Panuche ! s'écria-t-elle, M. le Curé a besoin de vous !

Le Curé entendant les pas de Panuche dans le corridor, ouvrit la porte, et se penchant vers l'oreille de Louise :

— Guerre sans trêve, lui dit-il, si vous révélez un mot de ce qui vient de se passer !

— Nous verrons, dit Louise, si vous méritez mon indulgence.

Et elle s'éloigna rapide comme une chatte qui vient d'égratigner.







**L**endemain, Belle-Plante et le père Desallemagnes se trouvaient aux adjudications. Grâce aux bruits dépréciateurs que Belle-Plante avait répandus, les enchères furent timides et modérées ; la surenchère de Belle-Plante se trouva dépasser celle des autres de quelques francs, et il fut proclamé adjudicataire, au grand étonnement du père Desallemagnes, mais sans indignation aucune de sa part ; car, entre négociants, il est admis qu'on peut se tromper mutuellement ; le vol, alors, prend toutes sortes de petits noms mignards, de sorte qu'en passant près de lui, les gendarmes le saluent, et quelquefois le factionnaire lui porte les armes. En sortant de la salle, le père Desallemagnes frappa sur l'épaule de Belle-Plante.

— Eh bien ! mon garçon, lui dit-il, tu as fait une bonne journée ! \*

— Pas mauvaise, père Desallemagnes ; M. Martin m'offre dix mille francs de bénéfice de la main à la main.

— Tu me disais hier que tu ne ferais pas de surenchère ?

— Je n'étais pas forcé de vous dire que j'en ferais une !

— C'est vrai, pour un conscrit, tu n'as pas mal conduit ton affaire. Tu iras loin, Belle-Plante, c'est moi qui te le dis.

— N'est-ce pas, monsieur Desallemagnes ? A propos, et votre réponse ?

— Déboulé, mon garçon ! Louise ne veut pas entendre parler de toi.

— Et vous, père Desallemagnes ?

— Moi, je ne sais trop qu'en dire. Tu t'es montré aujourd'hui sous un beau côté ; mais, après tout, comment veux-tu que je force Louise à t'épouser ?

— Tenez, père Desallemagnes, je n'y vais pas par deux chemins, moi ; donnez-moi votre parole que j'épouserai Louise, et je vous mets de moitié dans mon marché.

— Tope ! dit le père Desallemagnes : c'est une affaire conclue.

— A la bonne heure, vous êtes maintenant un véritable père ! Mais si nous passions un petit écrit ? Vous le savez, les écrits sont des mâles et les paroles ne sont que des femelles...

— C'est-cela ! nous passerons tantôt chez M. Arthus pour qu'il mette sa griffe sur notre marché ; mais, pour le moment, il nous faut songer à bien déjeuner.

— C'est que je n'ai pas d'argent sur moi, monsieur Desallemagnes.

— C'est très bien ! Dis toujours comme cela, et tu deviendras riche ; mais, avec moi tu n'as pas d'argent à déboursier.

— A la bonne heure, dit Belle-Plante, car les temps sont si durs et l'argent donne tant de peine à le gagner !....

— Mais il me semble pourtant que tu n'as pas eu grand peine pour gagner ce matin une vingtaine de mille francs ?

— Vous croyez cela, Monsieur Desallemagnes ; allez ! je ne me suis pas tenu les pieds dans mes pantoufles. Vous ne savez pas tout le mal que je me suis donné pour faire circuler, chez les gros bonnets de commerce, de fausses lettres qui annonçaient que les bois avaient baissé d'un tiers à Paris !

Le père Desallemagnes mena son gendre futur à l'hôtel de la Réunion, et commanda un plantureux déjeuner ; car il savait que Belle-Plante avait bon appétit chez les autres. Dans la même salle déjeûnaient des paysans et un espèce de monsieur à chapeau râpé et en redingote retournée.

— Connais-tu cet individu ? dit M. Desallemagnes.

— Si le le connais ! c'est M. Matronazy qui demeure au bas du pont de Bethléem.

— Eh bien ! je parie que ce n'est pas lui qui régale.

— Et moi, que les deux paysans viennent de lui emprunter de l'argent.

— Si cela est, tu ne tarderas pas à voir arriver M<sup>me</sup> Matronazy.

En effet, il en était à peine à l'Y final, que M<sup>me</sup> Matronazy entra.

— Allons donc, Matronazy, fit-elle; il y a une heure que je t'attends pour dîner; tu sais bien que je ne peux pas me décider à dîner sans toi!

— Mais, ma bonne amie, tu vois bien que je ne peux pas quitter ces messieurs.

— Saprejeu! M. Matronazy, dit un des paysans, si votre femme voulait nous faire l'honneur de sa compagnie, elle ne serait pas de trop avec nous.

— Tiens, c'est vrai! fit Matronazy, le père Desanières a raison; pourquoi ne mangerais-tu pas un morceau avec nous?

— Oh! je vous remercie, monsieur Desanières, je n'ai jamais mangé dans une auberge, et je ne voudrais pas commencer aujourd'hui.

— Es-tu drôle, toi! dit Matronazy. N'es-tu pas ici avec des amis? as-tu peur que les braves gens ne te mangent? Ce bon papa Desanières! il croirait que c'est par fierté si tu refusais. Madame Bourbon! un couvert, s'il vous plaît.

M<sup>me</sup> Matronazy, après s'être fait prier pour la forme, se mit à table.

— Et d'un! dit le père Desallemagnes. La procession n'est pas encore finie.

En effet, cinq minutes après arriva un autre Matronazy: c'était M. Matronazy fils qui venait chercher sa mère pour qu'elle lui donnât à dîner, et qui grommelait qu'il avait faim.

— Rien n'est ennuyeux comme cette marmaille ! dit Matronazy ; ça a toujours faim ; il faudrait avoir du pain dans ses poches. Si le dessert était arrivé, nous nous en débarrasserions avec un fruit et un morceau de pain !

Le père Desanières, qui n'avait pas l'oreille dure, fit donc apporter le dessert.

— Voilà, dit le père Desallemagnes, un usurier qui sait son métier !


— Je vous demande bien pardon, monsieur Desallemagnes, répondit Belle-Plante ; il eût beaucoup mieux fait de manger chez lui son petit pot-au-feu et de faire comprendre dans l'intérêt l'argent que ces gens ont dépensé à l'auberge.

En sortant de table, Belle-Plante et le père Desallemagnes passèrent chez M. Arthus ; mais comme celui-ci était à Corvol, où il avait été invité à dîner par mon oncle Benjamin, ils furent obligés de remettre la partie à un autre jour.





## XI

ORNÉLIUS arriva le soir. Huit heures sonnaient au coucou de Belle-Plante, lorsqu'il entra triomphalement dans sa cour, suivi de son ballon de toile et de ses deux tonneaux d'huile siccative. Belle-Plante soupait; mais la vérité est que vous ne l'eussiez pas pris pour un homme qui soupe. Il était assis à un angle de la table de cuisine; devant lui était un paquet d'échalotes, un petit monticule de sel et un chateau de pain en deuil. Cornélius l'apercevant se jeta à son cou, le serra dans ses bras, l'embrassa tendrement, fit en un mot tout ce qui se pratique en pareille circonstance. Lorsqu'il se fut acquitté de cette formalité,

— Tu vas, dit-il, me faire servir à souper, n'est-ce pas? Je n'ai rien mangé depuis Auxerre, et je me meurs littéralement de faim.

— Vraiment! dit Belle-Planté; il fallait donc me faire prévenir

que tu mourrais littéralement de faim. Tiens, voilà des échalotes, à ton service.

— Tu veux plaisanter, dit Cornélius. J'admets les échalotes dans une sauce piquante, pourvu qu'on n'en abuse pas; mais je n'ai jamais oui dire qu'un homme fait à l'image de Dieu pût souper avec des échalotes. Allons, fais-moi préparer un poulet, mon bon Belle-Plante.

— Impossible, mon bon Cornélius, cela dépareillerait la paire!

— Eh bien! fais tuer la paire; je me sens d'un appétit, pour peu que tu m'aides, à manger ce soir deux poulets.

— Tu ne sais donc pas, toi, qui es un savant, qu'une paire de poulets se vend trente sous à Clamecy?

— J'entends, dit Cornélius, tu trouves que c'est un souper trop cher; mais alors, fais-moi fricasser des œufs.

— C'est que, mon cher, les œufs ont leur place comme les poulets. Demain la servante doit les porter à Clamecy.

— Diable! mais tout ce qu'il y a ici va donc à Clamecy! Si j'avais prévu cela, j'aurais soupé à Clamecy avec ce monsieur rouge qui nous a tant fait rire en route et qui me persécutait pour que j'acceptasse son invitation.

— Tu n'aurais jamais si bien fait. Mais que diable viens-tu faire ici; tu n'as plus d'affaires qui t'y attirent, à présent que tu as mangé ton patrimoine.

— Ce que je viens faire ici? D'abord je viens te voir, t'embrasser; ensuite je viens rêver sur les bords de ma chère Yonne; je viens boire de l'eau de ma fontaine; je viens grimper sur les



cimes du plateau de la Chèvre où j'ai tant de fois gardé notre vache !

— Diable ! dit Belle-Plante , je vois que tu as beaucoup d'affaires ici !

— Ce n'est pas là tout : j'y viens exécuter un ballon. J'espère que tu voudras bien m'héberger pendant quelques mois, moi, ma toile et mon huile siccative.

— Ta toile et ton huile siccative , à la bonne heure ! mais pour toi c'est autre chose.

— Comment ! tu n'aurais pas ici une place pour moi ! Une petite chambre avec une fenêtre donnant sur la campagne me suffira.

— Tu n'es vraiment pas exigeant ; mais crois-tu que je loue des petites chambres donnant sur la campagne, exprès pour recevoir le premier venu qui voudra s'y établir ?

— Mais enfin, tu me trouveras bien un petit coin dans ta ferme.

— Et moi je te dis qu'il n'y a pas de petit coin dans ma ferme. A te parler franchement , je ne suis pas d'humeur à m'éreinter pour nourrir un fainéant qui n'a jamais su faire œuvre de ses dix doigts.

— C'est un préjugé chez vous autres paysans , que celui qui ne travaille pas avec ses bras ne fait rien. Tu te lèves de bon matin , toi, Belle-Plante ; mais , moi , quelquefois je ne me couche pas. Sais-tu que j'ai découvert le moyen de diriger les ballons !

— Tu aurais mieux fait dit Belle-Plante , de trouver le moyen de faire venir des pommes de terre grosses comme des citrouilles.

En ce moment, le voiturier qui avait transporté de Clamecy à Armes le bagage scientifique de Cornélius, ennuyé d'attendre dans la cour, vint lui réclamer le prix de son voyage. Le bon Cornélius n'avait que fort peu exagéré lorsqu'il écrivait à Louise qu'il arriverait à Armes sans le sou : il n'avait plus dans sa poche qu'une pièce de douze sous, et encore elle n'était pas bien marquée.

— Belle-Plante, dit-il à son frère, prête-moi trois francs pour que je paie cet homme, car je n'ai pas de monnaie.

— Ni moi non plus, dit Belle-Plante.

— Eh bien ! donne lui un écu de six francs : il gardera le reste pour son pour-boire.

— Que ne lui donnes-tu toi-même une aune de ta toile ?

— Ah ça ! est-ce que tu es fou ? dit Cornélius dont l'ame élevée mais simple et naïve n'avait pas encore bien compris tout l'égoïsme de son frère.

— C'est toi qui es fou de croire que je vais te garder trois mois à te chauffer les jambes à mon feu, et que je vais encore te payer les frais de ton voyage.

— Misérable ! s'écria Cornélius, indigné, je vois qui tu es. Va ! nous ne sommes plus frères !...

En ce moment la porte de la chambre s'entrebâilla.

— Monsieur Cornélius ! fit une douce voix.

Et des petits pas légers, des pas de petits souliers qui s'enfuyaient se firent entendre dans la cour.

Cornélius sortit, et certes vous sortiriez à moins ; car c'était

Louise qui l'avait appelé et qui l'attendait dans la rue. Cornélius la prit sans façon entre ses bras et la couvrit de baisers.

— Finissez donc, monsieur Cornélius, dit Louise lorsqu'elle fut surabondamment embrassée ; je ne suis pas venue ici pour qu'on m'embrasse !

En ce moment, un des chiens de Belle-Plante s'avisa d'aboyer. Le savant lui donna un coup de pied dans les côtes :

— Tiens ! lui dit-il, va porter cela à ton maître ; cela t'apprendra à être plus galant envers les dames.

— Vous êtes en colère, monsieur Cornélius, dit Louise.

— Je ne le suis plus, c'est passé. Au fait ce n'est pas de sa faute s'il est organisé ainsi. J'aurais dû réfléchir qu'il est aussi impossible à un avaro de faire un acte de générosité qu'à un boiteux de marcher droit.

— De qui parlez-vous donc ainsi ? dit Louise souriant en elle-même.

— Pardon, Louise, je parle de Belle-Plante. Imagine-toi qu'il ne veut pas me recevoir chez lui.

— Je le savais d'avance, Cornélius, et je me suis arrangée de façon que vous ne couchiez pas à la belle étoile.

— Chère Louise, dit Cornélius en lui prenant les mains ; je démontrerai à qui voudra m'entendre que vous êtes la meilleure des femmes.

— C'est un axiome, cela, mon ami ; la femme que l'on aime est toujours la meilleure de toutes.

— Je crois que tu te trompes, Louise.

Cornélius allait peut-être commencer une conversation sur l'amour, lorsqu'il fut interrompu par le bruit d'une charrette. C'était celle du voiturier qui avait transporté ses ballots. Le pauvre homme avait deviné la misère de Cornélius ; il en avait eu compassion, et il était bien décidé à ne lui rien réclamer pour son voyage.

— A propos, Louise, dit Cornélius, as-tu trois francs ?

— Ah ! le voiturier, dit Louise ; c'est vrai , je n'y songeais plus. Brave homme, voilà six francs.

— Mais, dit le voiturier, c'est que je n'ai pas de quoi vous rendre.

Gardez tout, brave homme ; c'est un pour-boire de trois francs que vous donne monsieur Cornélius. Je sais que telle est son intention.


— Vous êtes de bons jeunes gens, dit le charretier ; je vois bien que vous vous aimez , et je dirai à ma femme de prier Dieu afin qu'il vous marie.

-- Merci, mon ami, fit Cornélius.

— Merci aussi pour moi, dit Louise.



## XII

 ES deux amants prirent un chemin creux entouré de haies élevées qui s'égarait dans la prairie. On était alors à la fin de juin ; le ciel était bleu comme si on eût lavé son azur ; la lune resplendissait dans les cieux ; les feuilles se remuaient au vent comme si elles s'étaient caressées , et des nuages rôdeurs émanés des sainfoins flottaient sur la campagne.

— Jeanne ! êtes-vous ici ? fit Louise.

Une servante sortit alors de derrière un arbre, portant à son bras un panier recouvert d'une serviette blanche.

— Ah ça, dit Louise, vous n'avez pas soupé, M. Cornélius ?

— Je le confesse, répondit le savant.

— Et vous avez un appétit à manger deux poulets ?

— Je ne m'en dédis pas ; mais tu est donc fée, Louise ? tu en sais autant que moi *de ipso*, c'est-à-dire sur moi-même. Dis-moi, n'as-tu pas oublié le peu de latin que je t'ai appris ?

— Je m'en suis bien gardé : c'est un souvenir que je conserve de vous.

— Fais-moi le plaisir de me dire en latin : J'aime Cornélius.

— *Amo Cornelius*, dit Louise qui se prêtait toujours avec une complaisance charmante aux faiblesses du savant.

— Très bien, Louise, je te remercie. Mais, à propos, que porte donc Jeanne dans ce panier blanc ?

— Mais ne m'avez-vous pas dit que vous n'avez pas soupé ?

— Comment tu as deviné.....

— Bien difficile, ma foi, de deviner que Belle-Plante ne vous donnerait pas à souper !

— Ma foi ! je t'aime autant que tu m'aimes, mais je n'aurais pas deviné cela, moi ! Il faut, Louise, que je t'apprenne les mathématiques ; avec la sagacité que tu as, tu ferais des progrès surprenants !

Les deux amants s'arrêtèrent sous un grand orme, à l'endroit où le ruisseau se jetait dans l'Yonne. Jeanne étendit sa serviette sur l'herbe, et y étala ses provisions.

— Comment, Louise, dit Cornélius remarquant que la servante avait apporté deux verres et deux assiettes ; est-ce que tu souperais avec moi, par hasard ?

— Pourquoi non, dit Louise ; croyez-vous que je sois assez mal apprise pour laisser manger seuls ceux que j'invite à ma table ?

— Mon Dieu , Louise, que tu es bonne ? tu devines tout, tu prévois tout, tu pourvois à tout ; tu es une source inépuisable d'intelligence et de bonté. Tu es pour celui que tu aimes son ange gardien sur la terre. Mais qu'a dû penser ton père en voyant que tu ne soupais pas ?

— Rien , dit Louise ; j'ai dit que je n'avais pas faim , que j'étais indisposée et que j'allais me coucher. Il croit maintenant que je dors profondément. Je n'ai peur que pour cette pauvre Jeanne qui a bien voulu se faire ma complice et qu'il appellera peut-être s'il ne trouve pas son bonnet de nuit à sa place.

— Excellente fille ! dit Cornélius. Si tu le veux , Louise , nous l'emmenons avec nous dans notre ballon.

— Oui , mon ami , vers les îles de la mer Pacifique.

— Méchante ! A propos , as-tu demandé à M. Guillerand ce que c'est que les pôles ?

— Oui , mon ami , je le lui ai demandé ; mais il ne sait pas ce qu'on lui veut dire.

— Vieil âne ! Et bien ! je m'en vais te l'expliquer , moi. Passe une aiguille à tricoter au travers de ta pelotte.....

— Cornélius , de grâce , point de discussion scientifique ce soir !

Cornélius arrêté par la prière de Louise comme un cheval au galop saisi par la bride et qui fait encore quelques élans après , garda le silence et se versa un verre de vin. Après en avoir avalé une gorgée , il resta tout ébahi.

— Dieu me pardonne ! s'écria-t-il , c'est du bordeaux !

— Mais ne m'avez-vous pas dit que vous aimez le bordeaux ?

— Et comment t'en es-tu procuré ! Ton père n'en a point dans sa cave

— J'en ai fait acheter à la ville pour célébrer votre bienvenue , mon ami.

Cornélius jeta sa serviette dans le ruisseau , renversa la bouteille , brisa le pâté , écrasa le poulet , et se jeta au cou de Louise.

— Quoi ! en présence de Jeanne ! lui dit tout bas Louise , es-tu fou , Cornélius ?....

— Oui , je suis fou s'écria-t-il , — *amens* , comme disaient les anciens , — et dans ce moment-ci , je t'embrasserais devant tout un concile !

— Songeons plutôt à vos affaires , monsieur Cornélius ; il paraît que , selon votre coutume , vous n'avez point d'argent , mon ami ?

— Pardon , Louise , j'ai une pièce de douze sous dans ma poche.

— Louise et Jeanne ne purent s'empêcher de rire de la naïveté du bon Cornélius.

— Voilà , dit Jeanne , une belle fortune pour vivre trois mois à l'auberge ! Notre serin dépense plus de douze sous dans sa semaine.

— Et moi , dit Louise , qui ai acheté dernièrement un mantelet et un manchon ; si vous m'aviez écrit plus tôt que vous arriviez , je vous aurais gardé cet argent !

— Je croyais , Louise , que moi le sachant , tu devais aussi le savoir.



— A la bonne heure , répondit Louise , voilà encore une de vos adorables naïvetés ! Me prenez-vous pour le bon Dieu ?

— O Louise, le monde serait trop heureux, si tu étais le bon Dieu !

— Point d'impiété , mon ami ! Dans notre position , nous avons besoin de la protection du ciel. Vous logerez chez la mère Simone qui est ma nourrice ; elle vous donnera, non tout ce que vous lui demanderez, car vous n'êtes pas plus capable qu'un enfant de six mois de demander ce qu'il vous faut , mais tout ce qui vous sera nécessaire. Elle a, derrière sa maison, un grand pré où vous pourrez étendre vos toiles ; elle le met à votre disposition. Elle vous donnera une jolie petite chambre dont la fenêtre ouvre non seulement sur la campagne, mais encore sur votre prairie. De votre lit, vous pourrez garder vos toiles, et Dragon, le chien de la mère Simone, vous aidera. Ma nourrice est prévenue que vous arrivez ce soir, et on vous attend.

— Quand mon ballon sera fini, je réglerai compte avec la mère Simone. Je lui donnerai trois mille francs pour marier sa fille.

— La mère Simone vit seule ; elle n'a pour toute société que Blanchette, sa vache.

— Eh bien ! je lui donnerai trois mille francs pour sa vache.

— Maintenant, Cornélius, si vous avez soupé, nous reviendrons au village.

— Ecraser un pâté n'est pas le manger, dit Cornélius. Encore un instant, Louise, je t'en prie !

— Pas plus de cinq minutes, dit Louise, la mère Simone est vieille ; elle se couche de bonne heure, et il ne faut pas la faire attendre.

Cornélius ne fit pas d'objection ; il se leva, prit la main de

Louise, et ils se disposaient à partir, lorsqu'un homme vint à passer près d'eux.

— C'est Panuche, dit Jeanne; je le reconnais à son air sacristain.

— Assurément il ne vient point ici pour prendre le frais, dit Louise élevant la voix avec intention.

— Et que nous importe, Monsieur Panuche?

— Il dira ce qu'il a vu à M. le curé, et celui-ci est homme à déblatérer en chaire contre nous.

— En attendant que je coupe les oreilles à M. le curé, vous permettrez bien, Louise, que j'envoie M. Panuche prendre le frais dans l'Yonne.

— Vous seriez damné, Monsieur Cornélius, dit Jeanne, si vous faisiez enrhummer un sacristain.

— Avec cela, dit Louise, que vous êtes trop généreux pour priver votre pays natal des *Veni creator* de Panuche!

A quelque distance de là, il rencontrèrent Belle-Plante qui était assis sur une pièce de bois.

— En voilà encore un qui nous espionne, dit Jeanne; demain ce sera un beau tapage dans le village.

— Louise, dit Cornélius, cela ne vous contrarierait-il pas si j'époussetais un peu l'habit-veste de M. Belle-Plante?

— A quoi bon, dit Louise! le mal est fait, et je n'y vois qu'un remède: c'est que vous veniez demain même me demander en mariage à mon père; il m'a vendue à Belle-Plante pour je ne sais

combien de cordes de bois ; mais le marché n'est pas encore arrêté. Je sais qu'ils doivent aller demain à Clamecy à l'effet de signer un dédit chez le notaire. Ainsi il faudra que vous soyez à onze heures à la maison.

Et lui ayant désigné la maison de la mère Simone, elle s'éloigna.





**L**A mère Simone conduisit Cornélius dans sa chambre. Le savant jeta un coup-d'œil autour de lui , et reconnut que le regard de Louise avait passé par là. Sa chambre , c'était une proposition de mathématiques ; il n'y avait rien de trop, mais rien n'y manquait. Un bon lit enveloppé de serge verte , une table recouverte d'un châle de Louise , une commode à dessus de marbre , et une planche noire ; que fallait-il de plus à un savant ? Il ouvrit la fenêtre et se mit à regarder devant lui. Les oiseaux étaient couchés , les insectes dormaient dans les herbes. Aux bruits que fait la nature vivante avaient succédé ceux que fait la nature inanimée. Le vent bruissait dans les peupliers ; l'Yonne se berçait gravement entre les aubiers de ses rives ; le bris continu d'eaux qui s'écrasent lui arrivait du pertuis d'Armes , comme le chant lointain d'un orchestre. Les arbres étaient noirs et blancs ; la rivière resplendissait comme une plaque d'acier poli , et la noire surface bouleuse et sombre des bois de Chevroches , éclairée par la lune , semblait une mer couverte d'écume.

C'est dommage, dit Cornélius, que Louise ne soit pas ici, je lui poserais cette question : Lequel est le mieux logé, ou de celui qui habite un hôtel dans une rue de grande ville, ou de celui qui a une chaumière dont la fenêtre donne sur la campagne ? D'abord, le maître de l'hôtel n'en peut habiter à la fois qu'une seule chambre; voyons donc si cette chambre sera aussi agréable que la chaumière.

Soit A la chambre de l'hôtel. Dans la chambre A il y aura d'abord un tapis; mais le maître de la chambre A n'en peut fouler à la fois que la largeur de ses pieds; or, que l'habitant de la chaumière attache un morceau de tapis à la semelle de ses souliers, n'est-ce pas comme s'il avait un tapis? Dans la chambre A il y a des glaces; mais dans la chambre de la chaumière il y a un petit miroir. Or, ne se voit-on pas dans un petit miroir aussi bien que dans une grande glace. Dans la chambre A il y a une pendule avec un chevalier doré ou un cheval couleur de chocolat sur le faite; mais dans la chaumière il y a un coucou, et avec un coucou ne sait-on pas aussi bien l'heure qu'avec une pendule? Dans la chambre A il y a un lustre; mais il y a un jambon et même plusieurs jambons au plafond de la chaumière; qu'on me prouve qu'un lustre est plus beau qu'un jambon, et je donne tort à la chaumière! Dans la chambre A il y a des tapisseries, des tableaux; mais les arbres qui sont dans les cadres ne fleurissent pas au mois de mai, ils n'étaient pas de verdure dans le mois de juin, ils ne jaunissent point en septembre et ne se couvrent point de neige en janvier. Ce sont toujours les mêmes vaches, les mêmes moutons, le même pâtre, la même flûte qui habitent ce paysage. Le fleuve, sage et bien appris, ne déborde jamais dans ses campagnes; le ciel a toujours les mêmes nuages et jamais il ne s'illumine des feux de l'éclair; il n'y a jamais un brin d'herbe de plus sur les rochers. Dans la chaumière, à la vérité, il n'y a jamais d'autres tableaux que ceux de la *Mort de Crédit* ou du *Juif-Errant*,

mais l'habitant de la chaumière ouvre sa fenêtre ou se contente de tirer son rideau, et la véritable campagne est là qui s'étale devant lui. Chaque jour lui donne un aspect nouveau ; aujourd'hui c'est un taureau qui court dans la prairie ; demain, c'est un âne qui s'y vautre. Le matin, c'est une diligence qui monte le blanc chemin qui grimpe entre de sombres forêts le long de la montagne, et le soir c'est une voiture de roulier qui le descend. Chaque saison lui donne des couleurs nouvelles : le bois qui était blanc et rose le mois dernier, est maintenant brillant de verdure, et bientôt il deviendra fauve et roux comme si le feu y avait passé. L'habitant de la chaumière, lui, respire les parfums de sa campagne ; il en écoute les oiseaux ; si c'est une jeune fille, elle en cueille les fleurs ; si c'est un philosophe, il s'y promène la canne à la main ; si c'est un chasseur, il va en tuer les lapins et les lièvres. Mais lui, l'habitant de la chambre A, il n'a que le plaisir d'essayer la sienne et de la mettre à l'abri des outrages des mouches. L'un a un oiseau vivant, et l'autre un oiseau empaillé.

De tout cela, je conclus qu'on est mieux logé dans une chaumière que dans la chambre A.

Après cette conclusion, Cornélius se coucha et s'endormit.

Le lendemain, Cornélius s'éveilla avec un sentiment de bonheur. A la vérité il n'avait dans sa poche qu'une pièce de douze sous peu marquée ; mais il avait une table abondante, une planche noire, la fortune et la gloire en perspective, et une femme qui l'aimait. Il y avait là de quoi rendre deux hommes heureux. Pour moi, si, faisant deux lots de ce bonheur on mettait d'un côté Louise et de l'autre tout le reste, je sais bien ce que je choiserais.

Aussitôt qu'il fut levé, il arpenta le pré de la mère Simone, et il reconnut avec satisfaction que ses toiles y seraient fort à leur

aise. Ce premier devoir rempli , il alla faire une visite à son huile siccative. Belle-Plante l'aperçut du fond de sa grange , où il battait. Il vint à lui et lui prit la main.

— Tu vois , lui dit-il que je ne te garde pas rancune de la scène ridicule que tu m'as faite hier. Tu es cause que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit ; mais je n'en ai pas moins veillé sur ton huile comme si elle m'eût appartenu.

Cornélius jeta par hasard un regard sur les souliers de Belle-Plante , qui étaient gras comme s'il eût voulu les manger en salade , et il sourit en lui-même. Il posa sur l'un d'eux l'extrémité d'une bague que'il avait à sa main , et la porta à ses lèvres.

— Comme si elle l'eût appartenu est bien dit , fit-il , car tu as de mon huile plein ta chaussure.

Comme Belle-Plante jurait le contraire :

— Il est inutile de nier , poursuivit-il ; la chimie est un sorcier qu'on ne trompe point. Je reconnais mon huile à sa saveur alcaline et légèrement empyreumatique.

— Et bien ! puisque tu le sais, je ne le nie plus ; mais c'est dans ton intérêt ce que j'en ai fait , j'ai voulu essayer ton huile ; car voilà comme vous êtes , vous autres savants , vous prenez tout sur parole et sans examen préalable. Vous écrivez à chaque page de vos livres que les hommes sont trompeurs , et vous agissez toujours comme s'ils étaient incapables de tromper.

— Je veux , dit Cornélius , profiter de ton conseil. Je te dirais bien que mon huile est un corrosif nuisible à ta chaussure ; mais tu l'essaierais en salade , tu l'essaierais en friture , tu l'essaierais dans tes lampes , et à force de l'essayer pour voir si on ne m'a pas trompé , tu ne m'en laisserais plus. Je préfère la faire transporter, ainsi que ma toile , chez la mère Simone.



— Quoi ! dit Belle-Plante , tu te défies de ton frère ?

— Oui , dit Cornélius ; à te parler franchement , quand un frère est capable de fermer sa maison à son frère, il est capable de le voler.

— Mais, dit Belle-Plante , tu es cent fois plus intéressé que moi , toi qui , pour une goutte d'huile , me fais cette avanie. Eh bien ! je vais te la payer , ton huile !

— Non , dit Cornélius, ce n'est pas que je te la reproche ; mais, vois-tu , je n'ai que tout juste mon compte , et quand celle-ci sera employée , je n'aurai pas de quoi en acheter d'autre.

Belle-Plante garda quelque temps le silence, puis il dit :

— Cornélius , veux-tu déjeuner avec moi ?

Le mécanicien resta frappé d'étonnement ; puis il parcourut Belle-Plante de son regard investigateur , l'examinant comme s'il eût été une figure de géométrie.

— Belle-Plante, dit-il , tu as besoin de moi !

— J'en conviens , fit Belle-Plante , j'ai besoin de toi ; mais ce n'est pas à cause de cela que je t'invite à déjeuner.

— Eh bien ! parle ; à quoi puis-je t'être bon ?

— Nous causerons de cela en déjeunant.

— Mais, dit Cornélius, c'est que je ne veux pas déjeuner avec toi.

— Au fait , répondit Belle-Plante effrayé des conséquences de son invitation , tu as peut-être raison. Vous autres messieurs de

Paris, vous n'êtes pas habitués à la manière de vivre des paysans, et je ne pourrais peut-être pas t'offrir un déjeuner digne de toi.

— C'est probable ; mais explique-toi.

— Eh bien ! il paraît que tu fais la cour à mademoiselle Louise ?

— Et toi, il paraît que tu es comme un espion sur ses pas ? Ecoute, Belle-Plante, je t'aime autant qu'on doit aimer un frère de ton caractère ; mais fais-y bien attention, si lorsque je serai avec Louise je te rencontre sur mon chemin, je ne m'embarrasserai pas si tu t'appelles Belle-Plante ou Germanicus, et eussé-je à la main une canne de cent écus, je te la casserai sur l'épine dorsale, à moins que ton épine ne casse la première.

— Mais, dit Belle-Plante, tu ignores sans doute que mademoiselle Louise est ma chose ; je suis en marché pour l'épouser, et nous allons aujourd'hui à Clamecy, son père et moi, pour cette affaire.

— Et toi, tu n'ignores pas sans doute que Louise te déteste et qu'elle m'aime.

— Oui, mais je suis aimé, moi, du père Desallemagnes, et toi tu en es détesté.

— Alors, c'est le père Desallemagnes qu'il fallait demander en mariage.

— Ce que tu dis là est très déplacé ; la science t'a gâté, Cornélius. Autrefois tu valais mieux que cela.

— Oui quand, à force de me battre tu me faisais faire tout ce que tu voulais.

— Toujours est-il que je te tiens pour un mauvais frère, si tu persistes à faire la cour à ma fiancée.

— Et toi, tu es sans doute un bon frère, quand tu me fermes comme à un mendiant la porte de ta maison.

— Oh ! cela est bien différent, dit Belle-Plante, et je vais te le faire comprendre, moi. Il m'en eût coûté beaucoup d'argent pour te loger, te chauffer, t'éclairer et te nourrir ; mais toi, pour renoncer à mademoiselle Desallemagnes, que t'en coûtera-t-il ? pas un denier.

— Et si j'en tombais malade de chagrin, il m'en coûterait plus d'un denier, peut-être.

— Oh ! dans ce cas là, je m'engage à payer ton médecin et ton apothicaire, et si tu meurs, à te faire enterrer à mes frais.

— Grand merci ! mais je ne veux pas renoncer à Louise.

— Il faudra toujours bien que tu y renonces de force ou de gré. Le père Desallemagnes sera bientôt lié avec moi pardevant notaire. Pourquoi perdre à cajoler Louise un temps précieux à l'humanité et que tu pourrais si bien employer en découvertes utiles comme celles que tu as déjà faites ?

— Bah ! dit Cornélius, il faut bien des distractions dans la vie ; et mon avis à moi, est que le temps le mieux employé est celui qu'on perd.

— Eh bien ! va-t-en au diable, égoïste, cœur froid, mauvais frère !

— Adieu, Belle-Plante, en te disant ton nom je te dis pis que cela.





## XIV

**C**ORNÉLIUS reprit fort tranquillement le chemin de son auberge ; il mit sa main à son gousset pour savoir à qu'elle distance il était de son rendez-vous ; mais il trouva son gousset vide. Il chercha en lui-même ce qu'il avait fait de sa montre , et il finit par se souvenir qu'il l'avait mise au mont-de-piété. Il résolut , pour se donner du cœur, d'employer le loisir qu'il avait devant lui à bien déjeuner ; car Cornélius n'était pas de ces savants osseux et décharnés à la manière de Pascal, grand homme auquel sa cuisinière fit manger un vendredi une côtelette pour un hareng. Cornélius estimait beaucoup les jouissances du cerveau ; mais l'estomac lui paraissait aussi un organe fort respectable. Il se riait de ces philosophes qui regardent comme chose ignoble les plaisirs du ventre. Dieu , disait-il, a mis au palais de l'homme des houppes nerveuses pour savourer ce grand festin que fait cuire le soleil. Si un maître de maison avait mis tous ses soins à vous préparer des mets délicats, vous blesseriez son amour-propre si

vous n'y touchiez que du bout des lèvres. Or, vous offensez l'amour-propre de Dieu, quand vous dédaignez les excellentes choses qu'il vous a faites. Telle était la philosophie de Cornélius, — philosophie qui valait infiniment mieux, assurément, que ses théories sur les machines.

Cornélius, donc, mangea, tout en ruminant un problème de mathématiques, une omelette de six œufs, trois tranches d'un excellent jambon domestique, et il but une pinte de vin de Dornecy.

La maison de M. Desallemagnes était vis-à-vis l'auberge de la mère Simone. Louise pouvait, de sa fenêtre, voir tout ce qui se passait dans la salle à manger. Il était dix heures et demie, et elle observait Cornélius avec impatience. Enfin, le savant ayant vidé son dernier verre de vin, se leva ; mais tout en songeant à Louise, il avait oublié le père Desallemagnes ; il tira un gros crayon de sa poche, et se mit à balafrer d'équations et des signes cabalistiques de l'algèbre la blanche muraille de la salle. Louise trépignait de colère. Son père lui avait déjà demandé sa chemise blanche, et le crayon du retardataire allait toujours son train. Elle lui envoya un noyau de cerise qui, lancé d'une main sûre, comme le dard d'Hippolyte, alla tomber droit sur le nez du savant.

— Voilà qui est singulier, dit Cornélius en se grattant le nez ; si j'étais dehors, je croirais que c'est une aérolithe qui m'est tombée là !

Et il reprit le cours de ses équations.

Le père Desallemagnes avait déjà mis sa cravate blanche et passé sa culotte courte. Louise, n'y pouvant plus tenir, descendit dans la rue, et passant devant la mère Simone qui filait au fuseau sur sa porte :

— Nourrice, lui dit-elle, faites-moi le plaisir de dire de ma part à M. Cornélius que c'est un imbécile.

— Et pourquoi lui dire cela, à ce bon jeune homme? il m'a donné ce matin douze sous pour être allée lui chercher un crayon chez l'épicier.

— Oui, il en fait un bel usage de votre crayon, ma pauvre nourrice! Allez dans votre salle à manger, et vous verrez cela.

Et elle disparut.

La mère Simone se rendit donc dans la salle à manger, car les moindres désirs manifestés par Louise étaient pour elle des ordres souverains; mais, à l'aspect de l'horrible gribouillage dont Cornélius avait souillé la robe virginale de la salle à manger, elle oublia son message.

— Comment, monsieur Cornélius, c'est vous, un homme de vingt-quatre ans, qui faites sur les murs des gargamelles comme un enfant!

— Des gargamelles! ménagez vos termes, mère Simone; ce ne sont pas des gargamelles: ce sont des équations de troisième degré.

Et il continua de chiffrer.

— Monsieur Cornélius, faut-il que je vous arrache ce morceau de bois teint de la main?

— Permettez, mère Simone: c'est un petit calcul que j'achève.

— Oui, un petit calcul, dit piteusement la mère Simone; voilà déjà deux toises de plâtre de gâtées! Du train dont vous y allez

il n'y aura plus dans huit jours une place blanche dans la maison.

— C'est vrai, dit Cornélius, j'ai tort ; j'aurais dû réfléchir que je salissais votre mur. Vous prierez Louise de faire apporter ici une planche noire avec de la craie.

— A propos, dit la mère Simone en se frappant le front, mademoiselle Louise m'a bien recommandé de vous dire que vous êtes un imbécile.

— Qui, moi ? Oh ! c'est vrai, je suis un imbécile ! Louise a raison. Vite, mère Simone, mon habit !

Cornélius passa son habit, mit sa serviette dans sa poche croyant prendre son mouchoir, et s'enfuit, poursuivi par la mère Simone qui le brossait par derrière tandis qu'il s'en allait.

— Oh ! monsieur Cornélius, votre jabot qui se sauve ! votre boucle de soulier qui est détachée ! lui criait la mère Simone.

Mais le savant n'avait rien voulu entendre, et il était déjà dans la cour du père Desallemagnes, où il trouva Louise qui essaya de boudier.

— Ma foi ! monsieur Cornélius, lui dit-elle, vous êtes bien amusant avec vos chiffres !

— C'est vrai, Louise, dit Cornélius, je suis assommant avec mes chiffres ; mais de même qu'il est des plantes dont chaque goutte de sève est éclat et parfum, il en est d'autres qui ne produisent que des feuilles raides et rugueuses. Dieu qui vous a faite, vous, pour charmer, m'a fait, moi, pour calculer. Or, est-ce ma faute si je calcule ? Le rossignol qui chante peut-il reprocher au corbeau qu'il croasse ? et le papillon qui se nourrit de la poussière



des fleurs peut-il faire un crime au ver de manger la terre humide de la plaine ? J'ai deux passions, une grande et une petite : le calcul et Louise. Toi, Louise, tu régnes en souveraine sur mon ame ; tu aimes tout ce qui sent, tout ce qui palpite en moi ; laisse donc au moins quelque place dans ma vie à mes pauvres chiffres. Le maître qui régne dans un beau palais envie-t-il à l'araignée le coin de grenier où elle file sa toile ? Avec toi je calculerais encore, car l'oiseau qui a son nid dans l'oasis s'arrête quelquefois dans le désert ; mais sans toi, Louise, je ne calculerais plus ; tout ce qu'il y aurait d'intelligent en moi serait brisé, et je ne saurais plus que pleurer ! Oh ! je t'aime ! je t'aime !...

— Cornélius, s'écria Louise, quand le corbeau est attendu par sa corneille, il ne s'amuse pas à croasser niaisement sur un arbre. Je suis parvenue à empêcher que mon père n'aille à Clamecy ; mais une autre fois je ne serais probablement pas si heureuse.

— Et comment, Louise, trésor d'amour et d'adresse, as-tu fait pour empêcher ton père d'aller à Clamecy ?

En ce moment, Belle-Plante entra haletant et le front couvert de sueur.

— Mon Dieu, monsieur Belle-Plante, dit Louise, comme vous avez chaud ! Voulez-vous vous rafraîchir ?

— Grand merci ! mademoiselle. Mais votre père n'est donc pas à la maison ?

— Ma foi non, monsieur Belle-Plante ; il vous a attendu fort longtemps, mais ne vous voyant pas venir, il est allé dans la prairie de Chevroches visiter ses faucheurs.

— C'est ce maudit Panuche qui est cause de cela. Que le drôle vienne à Pâques chercher ses rouloires !... Il est venu me dire ce

matin qu'une de mes voitures s'était enfoncée dans les vaux d'Armes et qu'un de mes bœufs s'était décorné. J'y ai couru, croyant être de retour à temps; mais arrivé là, il n'y avait pas plus de voiture embourbée et de bœuf décorné que dans votre chambre.

— Mais c'est très mauvais cela, dit sérieusement Cornélius, pour un homme d'église! il faut t'en plaindre à son curé.

— C'est, dit Louise, que Panuche se sera peut-être imaginé que c'était aujourd'hui le 1<sup>er</sup> avril.

— Je vais donner un coup de pied jusqu'à Chevroches, dit Belle-Plante; si je rencontre votre père, il sera encore temps d'aller à Clamecy pour notre affaire.

— Sans doute, dit Louise, mais dépêchez-vous, car de Chevroches il a dessein d'aller à la vigne voir ses vigneron.

Lorsque Belle-Plante fut parti, Cornélius tomba dans une profonde méditation.

— Qu'avez-vous donc, monsieur Cornélius? dit Louise.

— Je cherche à m'expliquer dans quel intérêt Panuche, qui n'est pas espiègle, a pu faire ce mensonge à Belle-Plante.

— Et vous ne devinez pas?

— Pas le moins du monde, Louise.

— Eh bien! c'est moi qui ai déterminé Panuche à jouer ce tour à Belle-Plante.

— Et comment, Louise, vous y êtes-vous prise?

— Ma foi, je lui ai donné le plus beau dindon de notre troupeau ; un dindon aussi gros et aussi bête que Panuche.

— Et si votre père s'aperçoit qu'il lui manque ?

— Jeanne dira que le renard l'a mangé.

— Voilà qui n'est pas mal imaginé, dit Cornélius.

— Ah ça, reprit Louise, à demain ; et aussitôt que vous serez levé je recommanderai à la mère Simone de vous surveiller relativement aux équations. Mais, pour plus de sûreté, il faut que je vous désarme. Remettez-moi votre crayon, monsieur Cornélius.

Cornélius remit docilement son crayon, et s'en alla rêver dans la campagne ; car M. Desallemagnes eût pu revenir.





**L**e lendemain, à huit heures, Cornélius sortait de son auberge ; mais cette fois il était complètement brossé et ses souliers étaient irréprochables, car la mère Simone avait passé l'inspection comme à un soldat, d'après l'ordre de Louise, qui n'avait pas voulu qu'il sortît avant que tout ne fût correct dans son extérieur. Le père Desallemagnes tirait de l'eau à son puits, comme un patriarche, pour abreuver ses juments. Or, ce puits était à roue. La malencontreuse roue eut le tort, bien involontaire, sans doute, de choquer notre savant ami. Il aborda M. Desallemagnes, le chapeau à la main, et il commença ainsi son exorde :

— M. Desallemagnes, avant de vous entretenir d'un objet plus important, je dois vous dire que vous employez pour votre puits un système d'ascension très défectueux. Le treuil à roue remonte à l'enfance de la mécanique. C'est avec un treuil à roue que Jacob

abreuvait les ânesses de son oncle Laban, et que Rebecca tirait de l'eau pour faire cuire ses légumes.

Le père Desallemagnes regardait Cornélius avec ébahissement, et il le prit pour un fou.

— Le système de la poulie est infiniment supérieur à celui du treuil, continua Cornélius ; il présente sur lui cet avantage....

Louise entra dans la cour sous prétexte de jeter de la graine à ses pigeons, et voyant le mécanicien prêt à s'engager dans une discussion dont on ne pouvait prévoir la fin, jugea à propos d'intervenir.

— Mon père, interrompit-elle, monsieur Cornélius vient me demander en mariage.

— Ah ! dit le père Desallemagnes, monsieur est donc ce Cornélius, frère de Belle-Plante, à propos duquel on jase de toi dans le village ?

— Lui-même, monsieur Desallemagnes, dit Cornélius.

— Eh bien, monsieur Cornélius, ma fille est trop jeune, je ne veux pas la marier maintenant.

— Non, mon père, dit Louise, je ne suis pas trop jeune pour me marier, et je trouve, moi, qu'il est grand temps que je me marie.

— Mais, Louise est riche, monsieur Cornélius, et vous, vous n'avez plus rien.

— Qu'est-ce que cela me fait, à moi, que Louise soit riche ! Est-ce que c'est une raison pour m'empêcher de l'épouser ? Quand

une montre va bien, est-ce une raison de la jeter dans la rue parce qu'elle est d'or ?

Le père Desallemagnes ouvrait de grands yeux stupéfaits.

— Ah ça, dit-il à Louise, il paraît qu'il ne brille pas par l'intelligence, ton Cornélius !

— Oh ! mon père, répondit Louise, sauf le respect que je vous dois, il a bien plus d'esprit que toute la fabrique ensemble, vous excepté, et monsieur le curé compris. Allons donc, M. Cornélius, ayez donc voir un peu d'esprit.

— Vous n'avez pas bien compris ce que je vous ai dit, mon garçon, poursuivit le père Desallemagnes ; c'est Louise qui ne veut pas vous épouser, parce qu'elle est riche et que vous êtes pauvre. Entendez-vous maintenant ?

— Qui vous a dit cela, mon père ? répondit Louise ; c'est qu'au contraire je veux, moi, épouser M. Cornélius. Il ne comprend pas qu'une misérable différence de richesse puisse faire obstacle à l'union d'un jeune homme et d'une jeune fille qui s'aiment, parce qu'il a un noble cœur. Si Cornélius avait, comme Charlemagne, le globe dans sa main, il me le donnerait ; moi, je n'ai que deux ou trois domaines, comment voulez-vous que je ne les lui donne pas ?

— C'est cela, dit Cornélius. A votre tour, comprenez-vous maintenant, monsieur Desallemagnes ?

— Je suis trop vieux pour cela ; mais le fait est que votre manière de voir n'est pas la mienne. Je ne veux pas donner ma fille à qui n'a rien.

— Ah ça, expliquons-nous, dit Cornélius. Il paraît que vous

voulez un gendre qui soit riche. Eh bien ! dans trois mois je serai, moi, non seulement l'homme le plus riche de France, mais encore de l'Europe. J'aurai des millions à ma disposition. Je pourrai, si je le veux, équiper des flottes, soudoyer une armée, et je ferai mettre une poulie d'argent à votre puits. Vous me regardez comme si vous me preniez pour un fou. Apprenez, M. Desallemagnes, que j'ai complété la découverte de Montgolfier. Il n'avait fait qu'un mannequin ; moi j'ai pris le mannequin et je lui ai donné la vie. Tenez, voici le plan de mon ballon. Examinez et répondez.

— Vous ignorez, monsieur Cornélius, qu'en fait de plan, mon père ne connaît que celui de ses terres.

— Tant mieux ! dit Cornélius, cela me procurera le plaisir de lui expliquer mon ballon. Tenez, monsieur Desallemagnes, grand A, c'est mon réservoir d'hydrogène, petit A, c'est mon gouvernail ; grand B et petit B ce sont mes roues. Je pourrais vous démontrer que ce moteur a la force de trente chevaux ; mais cela nous jetterait dans des calculs qui seraient mal placés dans une demande de mariage. Vous comprenez qu'avec une telle force on peut raisonnablement espérer de vaincre les courants d'air les plus impétueux ; et, d'ailleurs, comme je l'ai écrit à Louise, j'espère, dans les hautes régions de l'atmosphère, trouver un air parfaitement calme ?

— Comprends-tu quelque chose à cela, toi, Louise ?

— Non, mon père.

— Ainsi, tu ne crois pas à son ballon ?

— J'y crois comme à Dieu, sans le comprendre.

— Diable ! cela vaudrait tout de même mieux que les charrues



de Belle-Plante ! Mais c'est que je suis lié avec celui-ci ; il m'a mis de moitié dans son adjudication.

— Hé bien ! mon père, renoncez à votre marché. N'est-il pas temps que vous vous reposiez ?

— C'est qu'il y a eu déjà commencement d'exécution ; mais ce n'est pas le tout ; monsieur le curé m'a menacé de m'ôter ma place de marguillier si je consens à ce que tu épouses M. Cornélius.

— N'est-ce que cela ? dit Cornélius, moi je vous ferai nommer marguillier à Saint - Germain - l'Auxerrois ou dans toute autre paroisse de la capitale que vous choisirez. Quand mon ballon sera fait , je serai aussi puissant en France que le ministre.

— C'est très bien, mais je ne veux pas quitter Armes pour être marguillier à Paris.

— Eh bien ! vous serez marguillier honoraire, dit Louise. N'est-ce pas, Cornélius, que mon père pourra résider à Armes et être marguillier à Paris ?

— Sans doute, dit Cornélius.

— Hé bien ! quand monsieur Cornélius aura terminé son ballon, nous verrons ; jusque-là je ne puis rien promettre.

— Au moins, vous congédierez monsieur Belle-Plante.

— Ma foi, congédie-le toi-même, moi je m'en vais.

En ce moment entra Belle-Plante tout crotté.

— Eh bien ! monsieur Desallemandes, êtes-vous prêt ?

— Mon père me charge, dit Louise, de vous informer qu'il ne veut pas passer de dédit.

— Pourquoi cela ? dit Belle-Plante.

— Parce que je ne veux pas vous épouser.

— Ce n'est pas avec vous que j'ai traité, mademoiselle, cela ne vous regarde pas. Votre père est engagé avec moi ; il est trop honnête homme pour manquer à sa parole.

— Son engagement est nul, dit Cornélius ; il n'avait pas le droit de stipuler pour sa fille.

— M. Desallemagnes n'a pas besoin que tu le souffles, s'avant Cornélius ! je veux qu'il s'explique lui-même sur ce point.

— Eh bien ! non , dit monsieur Desallemagnes, je ne veux plus de dédit.

Et il se retira.

— C'est bon, vieux fourbe, dit Belle-Plante ; j'ai des témoins du marché que nous avons fait ; tu auras demain de mes nouvelles !

— C'est cela, dit Cornélius, fais sommation à M. Desallemagnes de te livrer sa fille. Envoyer ses billets doux par un huissier et se faire adjuger une femme par le tribunal, voilà un procédé qui n'appartient qu'à toi.



## XVI



ès le lendemain, Cornélius se mit à travailler à son ballon avec une héroïque ardeur. Il menait la vie sans loisirs et pleine de sueurs d'un manoeuvre. Les oiseaux n'étaient pas encore éveillés dans la saulée, qu'il était occupé, les mains dans l'huile, à enduire ses toiles, et le soleil était couché qu'il travaillait encore. Il avait accepté avec résignation le rôle d'une brosse grasse, en attendant qu'il fût un grand homme.

D'abord, lorsque quelques désœuvrés de la ville le surprenaient dans cette occupation très peu relevée, il éprouvait comme un sentiment de honte. Mais bientôt il se résigna. Tout ce qui brille, disait-il, tout ce qui rayonne, tout ce qui est grand ici bas a une humble origine. Il semble que Dieu ait voulu faire acheter l'éclat par l'obscurité, la beauté par la laideur, la force par la faiblesse ; Rome n'a été qu'une chaumière ; l'éclair est monté aux cieux des fanges de la terre ; la tulipe n'a été qu'un vilain oignon pourrissant

dans une couche de fumier et qui n'était pas bon seulement à faire la soupe. Pourquoi en serait-il autrement d'un mécanicien ? Sans doute les savants poudrés de nos académies se railleraient de moi s'ils me voyaient ainsi. Ils diraient : « Cornélius se livre à une ridicule besogne ! » Mais qu'y aurait-il donc de ridicule, si un grand capitaine avait lui-même forgé son épée ? Pourquoi il y a-t-il des œuvres à l'usage du peuple et des œuvres à celui des gens comme il faut ? Ce beau jeune homme qui tient un chien en laisse se ferait tuer plutôt que de conduire un âne par la bride ; celui-ci, qui va chez son libraire chercher des livres, mourrait de faim plutôt que d'aller chez le boucher chercher son pot-au-feu ; cet autre qui ne voudrait pas traverser la rue avec sa malle sur les épaules, portera très bien un pot de fleurs sous son bras ; ce monsieur qui ne craint pas d'être vu faisant sa barbe, rougirait jusqu'aux tempes si on le voyait cirant ses bottes. D'où viennent donc ces différences entre des actes identiques, et pourquoi l'homme de sens se soumettrait-il à ces ridicules distinctions ?

Et là dessus, Cornélius brossait ses toiles avec une nouvelle ardeur.



## XVII



ORSQU'IL y a une jeune fille dans une mansarde, il y a là aussi une cage placée sous un rayon de soleil, dans laquelle est un oiseau qui représente le printemps, chante et voltige tandis que sa maîtresse tire son aiguille. Mais lui, Cornélius, il avait un oiselet bien autrement joli pour égayer les heures solitaires de son travail, et je voudrais, moi qui vous parle, travailler du matin jusqu'au soir à la seule condition d'être distrait comme Cornélius.

Le pré de la mère Simone était un joli pré dans lequel on entendait continuellement bruire la clochette de Blanchette, la vache de la maison. C'était d'abord une distraction pour Cornélius. Mais ce pré était derrière l'auberge, à laquelle il servait de jardin, et il était entouré d'une saulée impénétrable à l'œil le plus indiscret. Aussitôt, donc, que Louise avait un moment à elle, elle s'envolait vers Cornélius ; elle venait folâtrer avec lui, gazouiller avec les

oiseaux de la saulée et courir sur ses toiles à moitié sèches. Souvent elle apportait son ouvrage. Cornélius lui faisait un abri avec une pièce de toile tendue d'un saule à l'autre, et lui faisait un siège avec une gerbe d'herbe fleurie, par dessus laquelle il étendait son habit. Louise travaillait à ses côtés, tantôt causant, riant, le luttinant de mille façons charmantes, ou discutant avec lui sur la physique quand cela le tourmentait trop fort ; tantôt passant des quarts d'heure entiers à la regarder. Quelquefois la mère Simone servait le déjeuner de Cornélius sous les saules, et les deux amants mangeaient ensemble. C'était une demi-journée de perdue pour le ballon ; car après le déjeuner il fallait aller faire un tour sur les bords de l'Yonne ; quand Cornélius se plaignait qu'elle le dérangeait, elle lui répondait qu'il avait toujours bien le temps d'être un grand homme, et le philosophe, intérieurement, était de cet avis.

Le soir, Cornélius allait prendre Louise chez son père, alors que le souper finissait, et ils allaient se promener par le clair de lune aux environs du village. Personne ne trouvait à redire à cela ; car il est admis au village qu'une jeune fille peut aller partout avec celui qui lui fait ouvertement la cour.

Un jour donc, Cornélius et Louise se promenaient sur les bords de l'Yonne ; ils rencontrèrent un paysan qui portait un gros brochet pendu par les ouïes à une osière.

— Achetons ce brochet, dit Louise à Cornélius, nous dirons à mon père que nous l'avons pêché.

— C'est cela, dit Cornélius, nous dirons que nous l'avons pêché dans le ruisselet de la fontaine ; ce sera encore plus extraordinaire.

— Brave homme, dit Louise, combien voulez-vous nous vendre votre brochet ?

— Hélas ! mademoiselle, dit le pêcheur, mon brochet n'est pas à vendre ; il est à donner : je le porte à M. Belle-Plante.

— Donner à plus riche que soi est la plus absurde des absurdités.

— Ce n'est pas absurdité de ma part, dit le pêcheur. M. Belle-Plante m'a prêté quatre-vingts francs, et il s'est réservé un brochet en sus de l'intérêt.

— Je parie, dit Louise, qu'il vous prend au moins vingt francs d'intérêt pour les quatre-vingts francs qu'il vous a prêtés.

— Pardon, mademoiselle, M. Belle-Plante est un brave homme, il ne me prend qu'une pistole et demie.

— Le juif ! s'écria Cornélius ; quinze francs et un brochet pour l'intérêt de quatre-vingts francs ! Louise, donne six francs à cet homme ; nous lui achetons son brochet.

— Vous ne l'auriez pas pour douze francs, mon cher monsieur ! ce qui est convenu est convenu , et si je n'avais pas pêché ce brochet, j'en aurais acheté un à la poissonnerie.

— Eh ! mais je te dis, fit Cornélius en lui prenant son brochet des mains, que je t'achète ton poisson !

— Mais encore une fois, monsieur, cela ne se peut pas !

— Et moi je te dis que cela se peut et que de plus cela est ! Louise, donne six francs à cet homme.

— Mais, mon bon ami, dit Louise....

— Il n'y a pas de mais, chère Louise, je ne souffrirai pas que le fils de mon père commette de telles indignités ! A quoi sert-il que je

travaille à rendre notre nom célèbre, s'il travaille de son côté à le couvrir de fange !

— Mais, dit le pêcheur, vous serez cause que votre frère me fera des frais.

— Je réponds de tout, dit Cornélius. Allez trouver Belle-Plante ; vous lui direz que c'est moi qui vous ai pris votre brochet, et qu'il vienne me le réclamer chez la mère Simone. Ne vous inquiétez pas du reste.

— Puisque vous le voulez absolument, dit le pêcheur ; mais c'est trois francs qu'il faut que je vous rende.

— Point ! dit Cornélius ; ton brochet vaut six francs et nous ne te l'achèterons pas un liard de moins. N'est-ce pas Louise ?

— Oui, mon ami, répondit Louise.

Et ils revinrent au village avec le pêcheur.

Le lendemain, Belle-Plante vint en effet trouver Cornélius.

— Bien, dit celui-ci en le voyant, il paraît que le paysan a fait ma commission. Voyons un peu ce que le drôle va nous dire.

— Ah ça, dit Belle-Plante, il paraît, savant, que tu t'es emparé hier de vive force d'un brochet qui m'appartient.

— Qui t'appartient ! dit Cornélius, fronçant, comme Jupiter quand il veut faire trembler les cieux, son noir sourcil.

— Oui, qui m'appartient, entends-tu, savant ? et tu vas me le restituer de suite, ou bien je vais en toucher quelque chose à monsieur le bailli.

— Et moi aussi, pince-maille ! je pourrais bien en toucher



quelque chose à monsieur le bailli ! Tu ne sais donc pas que l'usure est un crime aux yeux de la loi ?

— Tu crois ? dit Belle-Plante.

— Oui, je le crois, et si j'étais juge, je ne ferais pas plus de grace aux usuriers qu'aux voleurs de grand chemin. L'usure est à mes yeux le plus infâme et le plus lâche de tous les vols. Quand un homme vous demande, au coin d'un bois, la bourse ou la vie, vous pouviez lui répondre par un coup de poignard ou lui échapper par la fuite ; quand un voleur force votre secrétaire, vous pouviez avec une serrure de sûreté mettre votre argent à l'abri de ses atteintes ; quand un scélérat d'une autre espèce vous fait banqueroute, vous auriez pu prendre des sûretés contre son improbité et mettre à l'abri de tout accident votre créance. Mais l'usurier, comment se défendre de lui ?... Il vous tient à la gorge entre les cordons de fer de sa bourse.

— C'est très beau cela, dit Belle-Plante ; mais dis-moi donc, savant, qu'est-ce que prêter son argent à intérêt, si ce n'est le louer ? Or, supposons que j'achète une maison cent écus et que je la loue six cents francs, personne n'y trouvera à redire ; on me vantera au contraire comme un habile homme. Pourquoi trouverait-on donc mauvais que je louasse, moyennant quinze francs et un brochet, une somme de quatre-vingts francs ! Et le marchand qui gagne cinquante pour cent sur ses marchandises, est-ce qu'il ne fait pas encore pis que moi ? Si c'est mal à lui de bénéficier sur son argent, pourquoi donc la loi ne va-t-elle pas fourrer le nez dans son comptoir ? Ce que je fais tout le monde le fait sans qu'il y paraisse dans la société. J'ai un cancer dont je dois mourir et dont tel médecin peut seul me faire l'opération ; si je veux sauver ma vie, il faut bien que je m'adresse à lui ; cependant il me prend mille écus pour cinq à six coups de bistouri. Ce grand avocat, ce roi de la phrase, ce modèle de probité à qui je confie la

défense de ma fortune et de mon honneur parce que c'est en lui seul que j'ai confiance, me prendra trois ou quatre mille francs pour une heure ou deux de sa parole. Ce prêtre, à qui je demande le sacrement de mariage, me fera payer sept cents francs pour une dispense du pape qui tiendra tout entière sur une demi-feuille de papier.

— Mais ce brochet, malheureux ! ce brochet que tu exiges en sus d'un intérêt exorbitant, justifieras-tu aussi cette extorsion ?

— Tiens, c'est le droit de commission des banquiers ! Je serais bien simple, par exemple, de m'abstenir de ce qu'ils font tous. Aussi, je te prie de croire que je n'y manque jamais. Quand je prête à un chasseur, il me doit trois ou quatre lièvres, selon la somme ; si c'est un cordonnier, je me fais donner une paire de souliers, et je l'assure qu'il me donne du bon ! Ce serait à une vieille femme qui n'aurait qu'une poule sur le perchoir, j'exigerais une douzaine d'œufs !

— Misérable ! s'écria Cornélius, et tu es mon frère !!! Tiens, je veux te donner une idée de la situation où est un malheureux pressé par le besoin par rapport à l'usurier !

Il tenait à la main sa brosse imbibée d'huile siccativ, et il la passa deux ou trois fois sur le visage de Belle-Plante.

— Oh ! le scélérat ! s'écria Belle-Plante pouvant à peine décoller ses lèvres prises l'une à l'autre ; à moi, mère Simone ! à moi, monsieur le maire ! il m'a empoisonné, étouffé, empâté ; il a abrégé mes jours de plus de dix ans ! Miséricorde, je crois qu'il y en a au col de ma chemise !...

Louise était alors chez la mère Simone ; elle accourut aux cris de Belle-Plante, croyant que les deux frères s'égorgeaient. Mais à

l'aspect de Belle-Plante qui ressemblait à une pièce de friture sortant de la poêle, elle éclata d'un fou rire. Cette hilarité augmenta encore la rage de Belle-Plante.

— Va ! s'écriait-il, sois tranquille, Cornélius, demain tu auras de mes nouvelles, sorcier ! monsieur le bailli te parlera, polisson ! Nous verrons si tu as le droit de badigeonner un homme comme une porte de grange, et encore de lui gâter sa chemise !

— Assieds-toi, dit Cornélius, et écoute ; il faut, pour enlever cette huile, une préparation chimique que personne ne connaît ni à Armes ni à Clamecy. Moi seul, je puis te débarrasser de cet enduit, et je te le laisserai sur la figure jusqu'à ce que tu aies rendu à l'homme au brochet tout ce que tu lui as pris au-delà de l'intérêt légal. Maintenant, arrange-toi comme tu voudras ; c'est moi qui tiens la place de l'usurier, et toi celle de l'emprunteur. Je ferai observer, du reste, que tu n'es pas forcé d'accepter les conditions que je t'impose.

— C'est très bien, c'est très bien, Cornélius ; si tu en es quitte pour six mois de prison, tu seras bien heureux. Il faut que je t'y fasse pourrir, en prison, quand je devrais y manger un domaine !

-- Mais, monsieur Belle-Plante, dit Louise entre deux éclats de rire, vous êtes trop laid pour rester ainsi ; vous avez l'air d'un nougat ! Si vous vous obstinez à ne pas restituer, vous n'avez qu'un parti à prendre, c'est de vous faire étamer.

— Il vous appartient bien à vous de me railler, perronnelle !

— Qu'a-t-il dit ? fit Cornélius.

— Il a dit *mademoiselle*, répondit Louise.

— Non ! s'écria Belle-Plante exaspéré ; j'ai dit perronelle ; oui, perronelle, entends-tu, Cornélius ? et je dirai par tout le village qu'elle est ta maitresse.

Ceci se disait dans la cuisine de la mère Simone. Cornélius, furieux, cherchait partout quelque chose de contendant pour témoigner à Belle-Plante son indignation. Il aperçut le brochet de la veille qui était resté sur la table de la cuisine ; il le saisit à deux mains par les ouïes, et en déchargea un si furieux coup sur les épaules de Belle-Plante, qu'il l'envoya à dix pas de là dans la rue.

— Tiens, lui dit-il, va porter cela à ta cuisinière ! c'est du brochet.



**A**RRIVÉ chez lui, Belle-Plante essaya de se débarrasser de son enduit ; mais Cornélius avait dit vrai : l'huile siccatrice était superposée sur sa figure comme un nouvel épiderme. L'eau claire qu'il employait à flots, ne servait qu'à rendre son visage plus cuivré et plus luisant. Tous ses valets s'étaient enfuis l'un à droite, l'autre à gauche, pour rire tout à leur aise. La vieille Gothon, à laquelle l'âge et les rides avaient fait une nécessité d'être grave, était seule restée auprès de lui et lui prodiguait ses soins. D'abord elle eut recours au savon, mais le savon ne pouvait rien sur cet enduit diabolique.

— Dieu me pardonne ! dit-elle, je crois, maître, qu'il faudra vous mettre en lessive ; le savon ne produit pas plus d'effet sur vous que si je frottais une citrouille pour la blanchir.

— Alors, dit Belle-Plante, c'est inutile d'en user davantage.

— Et si je vous lavais avec de l'eau bénite, maître ?

— Vieille folle, quand tes chaudrons sont rouillés, les laves-tu avec de l'eau bénite ? Quand ta poêle est oxidée, j'ai remarqué que tu te servais de cendres ; fais-en autant à mon égard et ne crains pas de frotter.

— Mais, maître, je vais vous emporter la peau !

— Va toujours, Gothon, cela vaut encore mieux que de restituer.

Et la mère Gothon se mit à la besogne.

Mais Cornélius et Louise s'étaient glissés dans la cour pour jouer de la pituse mine de Belle-Plante. Cornélius ne put résister à la demangeaison de relever l'erreur de chimie que commettait la servante ; il entra donc dans la cuisine.

— Je vous ferai observer, dit-il, madame Gothon, que le savon n'agit que par la potasse qu'il contient ; or, la potasse est tirée des cendres, et les cendres ne doivent elles-mêmes leur puissance détersive qu'à la potasse. C'est donc comme si vous frottiez encore avec du savon.

— Mon fusil ! s'écria Belle-Plante ; qu'on m'apporte mon fusil, que je le tue !

— Tu serais bien mal avisé, dit froidement Cornélius ; moi mort, il faudrait que tu gardasses toute ta vie la couleur d'une bassinoire ! Tue-moi, si cela t'arrange.

— Eh bien, au moins, débarrasse-moi de ton huile diabolique, et je n'en dirai rien au bailli.

— Restitue, dit Cornélius, sinon non !

Et il alla tranquillement, et les mains dans ses poches, rejoindre Louise.

— Je vais faire mettre le brochet de Belle-Plante en étuvée, dit Cornélius à Louise, et si tu veux nous dînerons sous les saules.

— Très volontiers, dit Louise ; mon père est à Clamecy, et toute ma journée est à nous deux. Je vais dire à Jeanne de nous préparer un gâteau.

— Oh ! dit Cornélius en se frottant les mains, un brochet, un gâteau, et Louise à déjeuner, voilà, dirait en parlant de moi un grand seigneur, un heureux coquin ! Comme si le bonheur n'était fait que pour les gentilshommes !

— C'est, dit Louise, que Dieu vous récompense de la bonne action que vous avez faite.

— Merci, dit Cornélius ; mais tu as fait plus de la moitié de cette belle action.

Tandis qu'ils étaient sous les saules, la mère Simone se présenta suivie d'un vieil homme dont la figure portait le cachet de la probité.

— Voilà, dit-elle, monsieur Cornélius, le père Navette qui voudrait vous parler.

— Eh bien, qu'il parle, dit Cornélius ; voyons, brave homme, qu'avez-vous à nous dire ? et avant tout, buvez un verre de ce vin. Mère Simone ! un verre pour monsieur Navette.

La mère Simone, enchantée du succès de son protégé, courut lui chercher un verre.

— Monsieur le sorcier !... dit le père Navette.

— Que voulez-vous dire, père Navette, fit Louise, avec votre monsieur le sorcier !

— Pardon, mademoiselle, j'ai peut-être mal parlé ; mais comme monsieur a ensorcelé M. Belle-Plante à cause de ses usures, je voudrais qu'il me rendit le même service qu'au pêcheur Jacob.

— Hum ! fit Cornélius prenant la gravité d'un roi qui donne audience, j'écoute.

— Voici l'affaire, monsieur le savant. Je suis le tisserand de M. Belle-Plante, et il me doit cent quatre-vingt-dix francs pour façon de toile.

— Comment, fit Cornélius, Belle-Plante vous doit cent quatre-vingt-dix francs pour façon de toile ! cela est impossible. Je sais de bonne part qu'il ne change de draps que tous les quatre mois.

— Il faut que vous sachiez, dit Louise, que Belle-Plante fait fabriquer tous les ans de la toile, de la tiretaine et du coton rayé. Il fournit des vêtements à tous ses domestiques, et leur en retient le montant sur leurs gages. Il trouve que son chanvre et sa laine lui rapportent plus de cette façon que s'il les vendait à la foire.

— Belle-Plante, dit Cornélius, n'est pas un fesse-mathieu vulgaire : il fera avancer la science ; il y a véritablement de l'imagination dans son avarice. Mais continuez donc, père Navette : ce n'est pas pour vous, c'est pour moi que je dis cela.



— Depuis deux ans, dit le père Navette, il me doit ces dix-neuf pistoles. C'était peine perdue de lui demander de l'argent : il venait toujours de faire un paiement ; il me remettait de la Saint-Antoine à la Saint-Jean, de la Saint-Jean à la Saint-Martin, de la Saint-Martin à Noël ; enfin il me faisait droguer d'un bout du calendrier à l'autre. Le malheur a voulu que nous perdissions dernièrement notre vache. Comme nous n'avions pas de quoi la remplacer, je suis allé chez M. Belle-Plante, et je lui ait dit :

— Cette fois, monsieur Belle-Plante, il me faut absolument de l'argent.

— Mon cher père Navette, m'a-t-il répondu, vous me pendriez aussi haut que la tour de Saint-Martin pour me faire trouver un sou, que je ne le trouverais pas !

— Je ne veux pas aller vous pendre aussi haut que la tour de Saint-Martin, lui ai-je répondu, d'autant plus que le sonneur me refuserait les clés : mais je vais vous faire assigner.

— Si vous voulez, père Navette, m'a-t-il répondu, je vais vous faire un bon à six mois d'échéance, et vous le ferez escompter.

Un bout de papier au lieu d'argent, cela ne faisait guère mon compte ; mais la faim met le loup hors du bois ; force me fut de prendre son papier. Comme j'étais dans la cour, il me rappela.

— A propos, père Navette, me dit-il, je pense à une chose ; puisque votre intention est de faire escompter votre billet, autant vaut que ce soit ici qu'ailleurs ; cela vous épargnera une course à la ville.

— Mais, lui ai-je dit, vous affirmiez tout à l'heure qu'on vous pendrait aussi haut que la tour de Saint-Martin pour vous faire trouver un sou !...

— C'est de l'argent qui n'est pas à moi, m'a-t-il répondu ; mais comme vous êtes un brave homme, pour vous obliger je prendrai sur moi d'en disposer.

— Oui dâ! c'est parce que je suis un brave homme que vous voulez me voler !

— Ce n'est pas tout cela, dit-il ; voulez-vous, en échange de votre billet, cent soixante francs en beaux écus neufs?....

Je me suis débattu comme un diable dans un bénitier ; mais il a toujours fallu en passer par ce qu'il voulait.

— Belle-Plante est un infâme, dit Louise ; mais que peut à cela monsieur Cornélius ?

— Pardon, Louise, pardon, dit Cornélius ; j'y peux quelque chose, et même j'y peux beaucoup. Si Belle-Plante ne rend pas au père Navette les trente francs qu'il lui a escroqués, je me charge de les lui rendre.

— Quand votre ballon sera fait, monsieur Cornélius ?

— Certes, dit Cornélius, cela va sans dire, Louise. Allez, M. Navette, ne vous absentez pas du logis, et quand j'aurai besoin de vous, je vous enverrai chercher.

Comme il disait cela, la mère Simone vint demander s'il fallait faire entrer M. Belle-Plante.

— Sans doute, mère Simone, faites-le entrer, et apportez-le s'il ne veut pas marcher. Vous ne pouvez nous servir un meilleur dessert. Il ne peut arriver plus à propos pour vous, père Navette ; allez vous cacher derrière ce saule, et quand je vous appellerai vous parâtrez.

— Eh bien ! te voilà, fit Cornélius.

— Oui, dit Belle-Plante. Es-tu enfin décidé à m'ôter cet affreux masque ?

— Ce serait dommage, dit Cornélius ; cela te préserve des piqûres des insectes et de l'action délétère de l'humidité.

— Veux-tu me l'ôter, Cornélius, et je restituerai trois francs au pêcheur.

— Point.

— Veux-tu pour six ?

— Point.

— Et pour dix ?

— Inutile de marchander, dit Cornélius ; c'est quinze francs, à prendre ou à laisser. Tu sais que je représente ici l'usurier et toi l'emprunteur. Voyons, tâche de te soustraire à mes conditions.

— Eh bien ! je restitue les quinze francs ; mais remets-moi dans mon état primitif.

— Les quinze francs d'abord. Tu sais qu'il ne faut pas lâcher la vache avant que le vacher n'ait corné. C'est une leçon qui m'a coûté trois sous, et je m'en souviens.

Belle-Plante remit en soupirant les quinze francs à Cornélius.

— Maintenant, dit-il, j'espère que tu vas m'enlever ton huile de dessus la figure. Qu'attends-tu pour cela ?

— Un instant, dit Cornélius. Diable ! comme tu es pressé ! Nous avons encore un petit compte à régler ensemble ; père Navette, approchez !

Le père Navette sortit de sa cachette, et vint se placer en face de Cornélius.

— Connais-tu cet homme ? dit Cornélius à Belle Plante.

— Sans doute, je le connais ; c'est le roi des hommes et l'empereur des tisserands. Mais quel rapport cela a-t-il avec ma figure ?

— Tu vas le savoir. Parlez, père Navette ; n'avez-vous pas quelque chose à réclamer au prévenu ?

— Oui, monsieur le savant ; si c'est M. Belle-Plante que vous appelez le prévenu, j'ai à lui réclamer trente francs qu'il m'a rabattus hier sur mon mémoire.

— C'est pour escompte, vieille bête ! Comment, à votre âge, vous ne comprenez pas ce que c'est que l'escompte ? Cornélius le comprend bien, lui ; il sait bien, lui, que sans l'escompte on ne pourrait pas faire d'affaires. Quelquefois un individu aurait pour cent mille francs de valeurs en portefeuille, et il n'aurait pas, sans l'escompte, de monnaie pour une livre de pain.

— Ainsi, dit Cornélius, tu as, sous prétexte d'escompte, injustement retenu à cet homme trente francs sur un mémoire que tu lui devais depuis deux ans.

— Tiens ! dit Belle-Plante, il y a consenti ! Le père Navette n'est pas un enfant, Cornélius.

— Eh bien ! je vais t'apprendre la valeur du mot *consentir*. Tu vas, à ton tour, consentir à lui restituer ses trente francs, sinon tu resteras à perpétuité sous ton enduit.

— Allons donc, Cornélius, tu veux rire ! Il n'est pas possible que tu exiges cela de moi ?

— Rappelle-toi que je suis l'usurier et toi l'emprunteur. Tu es libre, comme l'était le père Navette, de ne pas consentir.

— Et c'est ainsi que tu tiens à ta parole ! Je ne te croyais pas encore aussi canaille que cela, Cornélius ! Eh bien ! alors, puisque tu ne veux pas me débarbouiller, rends-moi donc les quinze francs que tu viens de m'extorquer pour ton pécheur !

— Non pas, dit Cornélius, c'est de l'argent que tu restitues ; il ne m'appartient pas à moi, il appartient au pécheur.

— Et tu crois que c'est bien délicat, bien loyal, que c'est d'un honnête homme et surtout d'un frère, d'abuser de la position où je me trouve pour me ruiner ?

— Que veux-tu ? c'est moi qui suis l'usurier, et toi l'emprunteur.

— Dis donc que c'est toi qui es le voleur, et moi le volé !

— Mon Dieu ! c'est toujours la même chose.

— Point d'épigrammes, Cornélius ! Oui ou non, veux-tu me débarbouiller ?

— Non !

— Eh bien ! je vais de ce pas chez le bailli.

— Va, Belle-Plante, le savon de monsieur le bailli vaut peut-être mieux que celui de la mère Gothon.

Belle-Plante sortit d'un pas ferme et décidé, comme s'il eût voulu faire le chemin de Clamecy en cinq minutes ; mais quelque temps après il rentra.

— Tu ne fais pas attention, Cornélius, dit-il, que tu fais plus de

tort que de bien au père Navette. Voici la proposition que je fais. Si tu veux, je donnerai quinze francs à Navette, et il travaillera pour moi tout le long de l'année.

— C'est trente francs, dit Cornélius ; je suis l'usurier et toi l'emprunteur.

— Miséricorde ! s'écria Belle-Plante. Mademoiselle Louise, intercédez donc pour moi.

— Je suis l'usurier, te dis-je, je n'écoute rien.

— Eh bien ! tiens, les voilà tes trente francs ; mais Dieu ne te pardonnera jamais cela.

— Il me le pardonnera bien, sois en sûr. Puisque Dieu ne veut pas se mêler de faire rendre justice à l'opprimé, il ne peut pas trouver mauvais qu'un autre fasse sa besogne.

— Vas-tu enfin me débarbouiller, Cornélius ?

— Tu as bien peur que je ne t'impose encore d'autres restitutions ; mais sois tranquille. Je t'ai suffisamment démontré, je crois, quelle était la situation de l'usurier vis-à-vis de l'emprunteur. Maintenant j'abdique.

Alors il tira une fiole de sa poche, vida une goutte d'un certain acide sur le coin de sa serviette, et rendit à Belle-Plante sa carnation naturelle.



## XIX



ORNÉLIUS travaillait à son ballon avec tant d'ardeur, que vers la fin de juillet la moitié de ses toiles était enduite. Mais son premier tonneau d'huile était épuisé ; quand il voulut employer le second , il se trouva qu'une main perfide l'avait altéré et qu'il ne pouvait plus lui être d'aucun usage. Cet acte de déloyale méchanceté n'avait pu être commis que durant les quelques jours que son bagage était resté chez Belle-Plante. Nous ne pouvons dire que ce fût celui-ci qui eût fait le coup ; d'abord nous n'en savons rien ; ensuite les héritiers de Belle-Plante pourraient nous traduire devant le tribunal civil pour préjudice porté à la réputation de leur oncle, et le tribunal civil n'est point disposé à entendre raison. Vous avez beau lui dire que la réputation que vous avez cru devoir attaquer était déjà détériorée ; c'est comme quand vous cassez un carreau de vitre fêlé : bon gré, mal gré, il faut que vous en fassiez remettre un neuf. Toujours est-il que le tonneau d'huile qui lui man-

quait au moment où il lui était nécessaire, était pour Cornélius une perte irréparable. Ses dernières ressources étant épuisées, et l'huile siccative n'eût-elle coûté que trente sous le tonneau, qu'il lui eût été impossible de s'en procurer un autre.

Notre ami Cornélius était dans la consternation, et vous conviendrez qu'on y serait à moins. Faute de quelques litres de son huile, il lui fallait laisser à moitié la plus belle et la plus féconde entreprise qu'ait conçue l'esprit humain. Cette gloire, dont il avait tant rêvé, il la voyait s'échapper comme un oiseau au moment où l'on est prêt à mettre la main dessus. Son huile siccative lui revenait à quatre-vingt-cinq francs le tonneau. Cependant, pour un tonneau de cette huile, il eût donné sans regret dix des plus belles années de sa vie, comme, dans certaines circonstances, une femme donnerait un diamant pour une aiguillée de fil.

Cornélius ne s'arracha pas les cheveux comme un héros classique ; il ne cria pas, le poing levé vers le ciel, damnation et malédiction comme un héros romantique ; car Cornélius n'était ni classique ni romantique. Je vous prie de le croire ; mais il donna un grand coup de pied dans son tonneau et l'effondra.

Lorsque Louise vint, elle le trouva comme Marius au milieu des ruines de Minturnes, assis sur un rouleau de toile, les coudes placés sur ses genoux et le menton appuyé sur ses mains, qui regardait d'un œil fixe une flasque d'eau noire répandue à ses pieds. Elle fut effrayée de sa consternation.

— Qu'avez-vous, Cornélius ? s'écria-t-elle.

Comme Cornélius gardait le silence,

— Répondez-moi donc vite, Cornélius, qu'avez-vous ?

— Hé bien ! dit Cornélius, je n'ai plus d'huile. Ce mélange



d'eau et de noir de fumée, voilà tout ce que Belle-Plante m'a laissé !

— Quoi ! Belle-Plante votre frère ? en effet, cet homme est capable de tout. Il faut le livrer à la justice.

— Y pensez-vous, Louise ? qui, moi, faire retentir un tribunal correctionnel du nom de mon père ! Oh ! non, Louise ! cent fois non ! plutôt rester misérable et ignoré toute ma vie !

— Vous avez un noble cœur, Cornélius ! Du reste, c'est toujours à ceux-là que la fortune s'attaque, comme si elle cherchait un adversaire digne d'elle ! Mais ce malheur n'est peut-être pas irréparable ?

— Il l'est, Louise ; car on ne peut rendre une toile imperméable qu'avec de l'huile siccativ.

— Je veux dire, mon ami, qu'il n'est peut-être pas impossible de vous procurer un autre tonneau d'huile.

— Et comment, Louise ? dit Cornélius, dressant l'oreille comme un cheval de bataille au son de la trompette.

— Un peu de patience, dit Louise, je cherche, je ne sais pas encore...

Et en effet, la pauvre fille était à bout de ressources ; elle avait vendu successivement tous ses bijoux pour payer la pension de Cornélius, sans que celui-ci s'en aperçut.

— Allons, ajouta-t-elle, mon ami, donnez-moi le bras, et faisons un tour dans notre prairie ; le mouvement nous donnera des idées.

— C'est cela, dit Cornélius ; il y a des écrivains qui ne peuvent

travailler qu'en marchant, et c'est en se promenant que Jean-Jacques Rousseau a fait sa *Nouvelle Héloïse*.

Cornélius se leva machinalement comme une statue qu'on met sur ses pieds au moyen d'un cabestan. Il prit le bras de Louise, et tous deux s'en allèrent silencieusement le long des saules et les yeux fixés à terre, comme s'ils eussent perdu quelque chose dans l'herbe. Le regard pensif de Louise tomba sur Blanchette, la vache de la mère Simone, qui broutait sans songer à mal dans un coin de la prairie.

— J'ai votre huile, Cornélius! s'écria-t-elle en frappant dans ses mains.

— Mon huile! où est-elle? fit Cornélius qui s'était mis malgré lui à rêver d'une solution géométrique.

— Tenez, dit Louise, la voilà! C'est Blanchette, la vache de ma nourrice.

— Tu es folle, Louise. Crois-tu donc qu'on puisse enduire une toile de ballon avec du beurre et du fromage?

— Allez chercher la mère Simone, et ne vous inquiétez pas du reste.

Cornélius revint bientôt avec sa vénérable hôtesse.

— Nourrice, lui dit Louise, comment m'aimez-vous?

— Comme la fille que j'ai perdue, dit la mère Simone.

— Ainsi, vous m'aimez plus que Blanchette?

— Comment pouvez-vous me faire une pareille question, mademoiselle?

— Hé bien ! si je me trouvais dans un grand embarras, s'il y allait de toutes mes espérances de bonheur, vendriez-vous bien Blanchette pour me tirer de peine ?

— S'il le fallait absolument ! dit la mère Simone.

— Oh ! il le faut absolument, nourrice, dit Louise en lui prenant les mains et en les couvrant de baisers. S'il ne le fallait absolument, vous sentez que je n'aurais pas la cruauté de vous priver de votre vache bien-aimée.

— Chère fille ! vous me payez ma vache dix fois plus qu'elle ne vaut. Demain je la mènerai à la foire.

— Et vous m'en donnerez l'argent, n'est-ce pas, nourrice ?

— Je vous le donnerai, chère fille ! Mais permettez au moins que je vous embrasse. Depuis que vous êtes une grande demoiselle, je n'osais plus me donner ce bonheur !

Louise se jeta au cou de la mère Simone, qui la pressa avec amour sur son mouchoir rouge. Pendant ce temps, Cornélius pleurait comme un grand niais sur son jabot.

La mère Simone voulait retourner à ses fourneaux.

— Non, restez, mère Simone, dit Cornélius, j'ai quelque chose à vous dire. L'action que vous venez de faire est belle, sans doute ; mais permettez-moi de ne la considérer que sous un côté. Elle prouve irréfragablement que l'amour paternel n'est pas une conséquence de la paternité, c'est-à-dire qu'on n'aime pas un enfant par cela seul qu'on lui a donné la vie. Vous n'avez pas donné la vie, vous, mère Simone, à mademoiselle Desallemagnes ; vous ne lui avez donné que votre lait à raison de quinze franes par mois. ce qui fait à peu près dix sous la pinte ; vous n'avez été pour elle

que ce que la biche de Geneviève de Brabant a été pour son pauvre enfant. Cependant, vous aimez mademoiselle Desallemagnes plus que son père ne l'aime, je suis sûr. Pourquoi cela, mère Simone ? Parce que vous vous êtes habituée à la voir, parce qu'elle a grandi et qu'elle s'est développée sous vos yeux, et aussi parce qu'elle est jolie. Vous l'aimez, enfin, comme un fleuriste aime la fleur qu'il arrose tous les jours et dont il suit le développement. Eh bien ! c'est comme cela, et pas autrement, qu'un père aime son enfant. Son enfant est pour lui un petit être avec lequel il s'est lié pas à pas d'amitié. Si c'est un piaillard, s'il est laid, s'il lui vient des pustules à la figure, s'il a la diarrhée, il n'a pour lui que de la répugnance, et cette répugnance continue si l'enfant est mal organisé, s'il a un caractère désagréable, s'il a enfin de ces défauts qui repoussent l'affection. Si une femme mettait un lièvre au monde, croyez-vous, mère Simone, que son mari l'aimerait beaucoup ? Je suis persuadé, moi, que si on lui en faisait un civet, il en mangerait bien volontiers. Lorsqu'un enfant vient difforme, au monde, ses parents lui donneraient bien plus volontiers une tombe qu'un berceau. Cependant, pourquoi ne l'aiment-ils point, s'il s'agit seulement, pour aimer un enfant, de l'avoir fait. Vous me direz qu'ils s'y attachent ensuite ; mais cela vient de l'amitié qui s'établit nécessairement entre des êtres qui ont de continuel rapports entre eux. Les actes du père envers son enfant sont presque tous des actes d'égoïsme. Ainsi, au lieu d'acheter au bambin un polichinelle de trois francs qui le rendrait bien heureux, il lui achète un bel habit, parce que cet habit fera honneur au père de l'enfant. S'il est notaire, et que son fils soit poète, il en fera un notaire ; s'il est noble et que sa fille aime un roturier, il la donnera un noble, et de même dans toutes les choses de la vie. Un père qui était fort indifférent sur le compte de son fils, éclate en regrets aussitôt qu'il l'a perdu. Savez-vous pourquoi, mère Simone ? c'est que ce père avait placé des espérances quelconques sur la tête de son fils, que son orgueil rêvait pour lui une belle position

sociale dont l'éclat se reflétait sur la famille ; c'est qu'il pensait qu'il lui ferait honneur en quelque chose. La preuve de cela, c'est que nous ne regrettons jamais plus nos enfants que quand ils meurent dans un âge où l'avenir n'a pas encore eu le temps de démentir les rêves que nous faisons à leur sujet. Si c'est une petite fille qui meurt, sa mère la regrette comme une grande dame ; si c'est un petit garçon, le père le pleure comme un grand poète, un grand financier, un grand avocat, et peut-être comme un grand ministre que la famille a perdu.

Cornélius tenait la mère Simone par son tablier, tant il avait peur qu'elle lui échappât.

— Ah ça, lui dit-elle, aurez-vous bientôt fini, monsieur Cornélius ? il faut que j'aie voir, moi, si votre dîner ne brûle pas.

— Eh bien ! dit Cornélius, Louise me fera le plaisir d'écouter la fin de ma dissertation...

— Point du tout, interrompit Louise ; je n'al pas fait attention au commencement.

— Alors, je l'achèverai quand la mère Simone sera revenue.

— Oui, dit-elle, oui, attends-moi sous l'orme.

En passant près de sa vache, la mère Simone lui donna une poignée d'herbes que Blanchette mangea dans sa main comme une bête bien apprise, et elle la baisa sur le museau.

— Pauvre Blanchette ! dit-elle, j'espérais que nous ne nous quitterions pas ; mais pour tirer Louise d'embarras, il faut bien nous résigner à cette séparation. Comme tu vas souffrir loin de moi, ma Blanchette !

Tandis que Simone s'en allait, Blanchette, comme si elle eût compris ce que venait de dire sa maîtresse, poussa un mugissement de douleur semblable à celui d'une vache à laquelle on enlève son veau.

— Elles me fendent le cœur toutes les deux, dit Louise ; il faut que je tâche de persuader à mon père de lui acheter sa vache, et plus tard nous la lui rendrons.

— Louise, dit Cornélius, je crains maintenant de ne pas réussir. Si je ne réussissais pas, qui m'acquitterait envers vous et envers cette pauvre femme qui nous est si dévouée ?

— Vous réussirez, mon ami, répondit Louise ; allez ! ceux qu'on aime ainsi sur la terre, Dieu les aime aussi dans le ciel !

Toujours est-il que le lendemain matin la pauvre Blanchette alla à la foire de Corvol, et que le soir elle était vendue, car le père Desallemaignes ne voulut pas en entendre parler.

Cornélius se hâta d'écrire à Paris pour qu'on lui envoyât un troisième tonneau d'huile, et, en attendant l'arrivée de cette commande, il en revint à ses équations. Or, voici ce qu'il lui advint.

Il était neuf heures du soir, et il s'occupait fort tranquillement de manger un gigot de mouton à la table de madame Simone. Une voiture attelée de quatre chevaux s'arrêta devant la porte de l'auberge. Le claquement des fouets avait attiré bon nombre de curieux autour de la voiture. Trois hommes en descendirent, l'un de haute taille, en habit brodé, portait une longue queue sur les épaules ; les deux autres, vêtus aussi très richement, mais dont le costume paraissait un peu fatigué. Avec eux était un fort beau

caniche. Ce quadrupède grand seigneur s'était jeté sans cérémonie sur les poulets de la mère Simone, comme sur une gent taillable.

— Tout beau ! Fontenoy ! s'écria un des trois personnages ;

Et le chien vint se placer à côté de lui.

Cornélius allait sortir pour voir ce que cela signifiait, lorsque les trois voyageurs entrèrent dans la salle.

— Monsieur, dit l'homme à l'habit brodé s'adressant au mécanicien, n'est-ce pas vous qui êtes le savant Cornélius ?

— Le savant Cornélius ? non. Mais le fait est que je suis Cornélius.

— Alors, c'est à vous, monsieur, que nous avons affaire. Mais ne vous dérangez pas de votre souper, monsieur Cornélius ; et même, si vous le permettez, nous joindrons notre ordinaire au vôtre.

Un domestique apporta de la voiture des viandes froides et un assez bon nombre de bouteilles de vin ; et les nouveaux venus se mirent à table avec notre savant.

— Je ne sais, dit Cornélius à mon oncle Benjamin, — car c'était lui même, — si je vous ai vu ou rêvé, mais votre figure ne m'est pas inconnue.

— Vous avez pu me voir chez le roi, dit mon oncle, si vous y allez.

— Ce n'est pas chez le roi, où je ne vais pas, mais ce doit être dans la voiture d'Auxerre à Clamecy ; vous aviez un habit rouge, et vous nous avez fait rire tout le long de la route.

— Alors, monsieur, vous avez été abusé par une trompeuse ressemblance; car je suis le premier ministre du roi, M. de Choiseuil; cet officier-général qui est à votre gauche est le maréchal de Saxe, et cet autre le chancelier de France.

Or, le chancelier de France était Machecourt.

— Il me semblait, dit Cornélius, que Maurice de Saxe était mort depuis longtemps.

— Je sais que des feuilles publiques, stipendiées par l'Angleterre, ont répandu ce bruit dans le but de décourager l'armée; mais Dieu qui protège la France, comme vous avez dû le voir sur les écus de six francs, conservera encore longtemps au roi ce digne et fidèle serviteur.

— Je le souhaite, monsieur, dit Cornélius, et je suis enchanté de voir que monsieur le maréchal boit et mange comme un homme qui n'a pas envie de mourir de sitôt.

— Ce que vous venez de dire, monsieur Cornélius, prouve que les bienfaits dont le roi mon maître vous honore ne sauraient être mieux placés, et je lui en ferai part.

— Permettez, Excellence; de quels bienfaits voulez-vous parler? Je n'ai jamais reçu du roi que des avertissements pour payer les tailles.

— Si vous voulez m'écouter jusqu'au bout, monsieur Cornélius, vous verrez que vous devez au roi plus de reconnaissance que vous ne croyez. Sa Majesté a su que vous construisiez un ballon, que vous avez trouvé le moyen de diriger à travers les courants atmosphériques.



— Et comment Sa Majesté a-t-elle su cela ; je n'en ai parlé qu'à Louise et au père Desallemandes.

— Peu vous importe, monsieur, comment l'a su Sa Majesté. Est-ce que vous voudriez pénétrer les secrets de l'État, par hasard ?

— En aucune façon, Excellence, mais j'ai le droit de m'étonner de ce que vous me dites.

— Étonnez-vous-en tant que vous voudrez, monsieur ; le roi ne le trouvera point mauvais ; mais écoutez-moi sans m'interrompre. Le roi donc, m'a chargé de vous remettre douze cents francs comme un témoignage de l'estime qu'il vous porte, et il vous engage à continuer le cours de vos utiles découvertes.

Cornélius ne pouvait en croire ses oreilles ; mais M. de Choiseuil ayant fait un signe au laquais qui les servait à table, celui-ci sortit et revint bientôt avec un sac d'argent.

— Voilà, monsieur, la somme que Sa Majesté m'a chargé de vous remettre ; vous pouvez compter s'il y a bien douze cents francs.

— Je ne me défie pas de Sa Majesté, dit Cornélius, et je vous prie d'être auprès d'elle l'interprète de ma reconnaissance et de mon dévouement.

— Excellence, dit Cornélius, pourrais-je vous offrir un verre de cassis : la mère Simone le fait très bon ?

— Nous acceptons très volontiers, le maréchal de Saxe et moi, et je me ferai un devoir de rendre compte au roi de l'accueil que vous nous avez fait.

— Et monsieur le chancelier, est-ce qu'il ne prend pas un verre de cassis ?

— Je m'y oppose, dit Benjamin ; un homme de robe ! Cela ne serait pas convenable.

— Et moi, je te dis, Choiseuil, que j'en veux prendre ! Cela n'est nullement contraire à la loi.

— Si tu en prends, je te fais mettre à la Bastille !

— Et moi, si tu m'en empêches, je souffle sur ton ministère, et le réduis en poussière !

— Mais, dit Cornélius, le chancelier me semble bien avec Votre Excellence !

— Que voulez-vous ! ces robins prennent des airs ! je présenterai un rapport à Sa Majesté pour qu'ils siègent sur une escabelle.

Cependant la mère Simone avait apporté la carafe, et les verres étaient aussitôt vides que pleins. Cornélius trouvait que les ministres du roi buvaient bien, mais il faisait comme eux, persuadé qu'on ne pouvait se fourvoyer sur les traces d'un ministre.

— Il me semble, dit Cornélius tout bas à M. de Choiseuil, que le chancelier est un peu gris.

— Il est sou, dit le sergent.

— Maréchal, fit Machecourt, si tu n'avais pas gagné la bataille de Fontenoy !...

— Ne faites pas attention à cela, chancelier, vous savez que les troupes ont le langage rude comme celui d'un portefaix !...

Cependant la carafe était vide.

— Mère Simone, dit Cornélius, une autre carafe, s'il vous plaît ; c'est moi qui paie.

— Mais c'est que je n'en ai plus, dit la mère Simone.

— Hé bien ! n'y a-t-il que cette carafe dans le village, dit Choiseuil ?

— M. Belle-Plante en fait, qu'il vend deux sous le petit verre....

— Hé bien, allez chercher sa carafe ; vous lui direz que c'est pour le premier ministre.

La mère Simone revint, et dit que Belle-Plante ne voulait pas lâcher sa carafe à moins de douze francs.

— Offrez-lui-en quinze, et dites-lui qu'il l'apporte lui-même.







EN effet, quelques instants après, Belle-Plante, coiffé de son bonnet de coton, vint portant la carafe entre ses deux bras, comme une nourrice porte son poupon.

— Drôle ! dit Cornélius dont la raison commençait à s'en aller, pourquoi ne salues-tu pas le ministre ?...

Et il lui enleva son bonnet de coton qu'il lança au bout de la salle.

— Mais, dit Belle-Plante, tu vois bien que je ne puis saluer, puisque je tiens la carafe à deux mains !

— Ne faites pas attention, monsieur Belle-Plante, dit le ministre ; les savants ont les manières extrêmement libres.

— C'est douze francs, dit Belle-Plante posant la carafe sur la table. A qui dois-je m'adresser pour le paiement ?

— En voici dix-huit, dit Choiseuil, mais il faut que vous nous fassiez l'honneur de trinquer avec nous.

— Lui, Belle-Plante, trinquer avec vous, dit Cornélius ; mais c'est un paysan trois fois paysan ; il ne sait pas seulement lire !

— Qu'importe ! dit le ministre, il est bon agriculteur, et Sa Majesté que je représente honore tous les gens de mérite.

— Hein ! Cornélius, entends-tu ? faiseur de ballons.

— Et toi, vois-tu, planteur de carottes ? dit Cornélius en lui montrant son sac.

— Sa Majesté, dit le ministre, m'a chargé de trinquer avec M. Belle-Plante. Ainsi, asseyez-vous-là, monsieur Belle-Plante, et trinquons !

Cornélius ayant approché son verre de celui de Belle-Plante, celui-ci éloigna le sien.

— Comment, dit le ministre, est-ce que vous ne voulez pas trinquer avec votre frère, monsieur Belle-Plante ?

— Comment Votre Excellence sait-elle que c'est mon frère ? dit Cornélius.

— Encore une fois, monsieur, peu vous importe ; c'est un secret d'État.

Le chancelier s'était levé de table, et pressant à jointées le

grains de cassis qui étaient au fond de la carafe vidée, il les entonnait dans la gueule du caniche. Le maréchal de Saxe entonnait, lui aussi, de son côté, en frappant la mesure sur son verre : *Aussitôt que la lumière* ; et Belle-Plante mangeait le reste du gigot, calculant avec satisfaction qu'il n'aurait pas besoin de déjeûner le lendemain.

Cependant le refrain du maréchal, les rires du chancelier, les aboiements du caniche qui ne voulait plus avaler du cassis, attirèrent le garde-champêtre qui faisait sa ronde aux environs. Il frappa à la porte de la mère Simone, triomphant de trouver des buveurs en contravention. Celle-ci, forte de la présence du premier ministre de Sa Majesté, ne voulait pas ouvrir.

-- Au nom du roi ! ouvrez, répliquait le garde.

— Si je t'ouvre, tu vas être bien camus, mon pauvre Baudruche !

— Ouvrez-moi toujours, disait le garde.

M. de Choiseuil ordonna qu'on ouvrît.

— Messieurs, dit le garde, je vous déclare procès-verbal.

— Comment ! procès-verbal au premier ministre de Sa Majesté ! Impertinent, prenez garde que je ne vous destitue !

— Mais vous n'êtes pas tous ministres ici, dit le garde. Voilà M. Belle-Plante qui n'est pas ministre, lui.

— C'est cela, dit M. de Choiseuil ; puisqu'il faut que vous déclariez procès-verbal à quelqu'un, déclarez-le à monsieur Belle-Plante !

— Mais, Baudruche...

— Il n'y a pas de Baudruche qui fasse, je vous déclare procès-verbal, monsieur Belle-Plante.

— Très bien, garde, vous aurez de l'avancement !

— Mais, monsieur le ministre, dit Belle-Plante, vous savez bien que c'est vous qui m'avez forcé de rester ?

— Que voulez-vous ? vous êtes en contravention, je n'y puis rien. Il faut que la loi s'exécute !

— Et Cornélius ! il est aussi bien que moi en contravention ?

— Cornélius a la permission du roi de rester à l'auberge tant qu'il lui plaira.

— Allons, dit le chancelier, Choiseuil, aie donc pitié de ce pauvre homme.

— Comment, chancelier, c'est ainsi que vous tenez à l'exécution des réglemens ! Cet homme m'est signalé comme un avaro, un usurier, presque un voleur ; du reste, ce qui le prouve, c'est qu'il nous a fait payer quinze francs une carafe qui ne vaut pas trente sous. Il est du reste en contravention avec la régie pour avoir vendu des liquides sans licence.

— L'affaire est grave, en effet, dit le chancelier ; qu'en pense monsieur le maréchal ?

— Je pense que s'il donne au garde les quinze francs qu'il vient de recevoir, il faut le tenir quitte du procès. Et vous, garde, y consentez-vous ?

— Si monsieur le ministre le veut...



— Et vous, Belle-Blante ?

— Puisqu'il le faut ! dit-il en soupirant.

— L'affaire est arrangée, dit le ministre faisant un bâillement bien large et bien sonore. Mais il est temps de partir, messieurs ; songez que nous sommes appelés auprès du roi pour des affaires pressées. Adieu, monsieur Cornélius !...

Mais Cornélius dormait comme un bienheureux sur la table.





**L** le lendemain matin, Cornélius se trouva dans son lit sans savoir comment il y était entré. Il croyait avoir rêvé duc de Choiseul et maréchal de Saxe; mais le sac de douze cents francs posé sur sa table de nuit le rappela à la réalité, et tout ce qu'il comprit de la scène qui avait eu lieu, c'est qu'il avait douze cents francs. Il se leva à la hâte, empocha l'argent et sortit sans que la mère Simone s'en aperçut. Louise apprit le matin par la mère Simone ce qui s'était passé la veille, et comme elle, elle crut au ministre. Elle attendit Cornélius, puis elle s'impatienta de sa lenteur, puis elle le fit chercher aux environs du village. Tout ce qu'on put apprendre de lui, c'est qu'on l'avait vu passer le matin sur le pertuis d'Armes. Enfin, le soir, à quatre heures, Cornélius arriva, chassant devant lui, avec un rouleau de papier vélin, la vache de la mère Simone. Blanchette alla droit à son écurie, et Cornélius se rendit chez M. Desallemandes. A son aspect. Louise

eut envie de se jeter dans ses bras ; mais elle cacha sa joie sous un air fâché.

— Enfin, c'est donc vous, monsieur Cornélius ! C'est fort joli , de partir sans en prévenir personne ! Et d'où venez-vous donc , maudit enfant ?

— Louise, dit Cornélius quand mademoiselle Desallemagnes fut assise, pourquoi n'avez-vous plus de bagues ?

— Parce que je n'en ai plus, dit Louise prise à l'improviste par cette question.

— Eh bien ! je veux, moi, que vous ayez des bagues !

— Et il tira de sa poche dix bagues qu'il jeta sur le tablier de Louise.

— Vous êtes fou, Cornélius ! et que voulez-vous que je fasse de dix bagues ?

— Non Louise, je ne suis pas fou ! Est-ce que vous n'avez pas dix doigts ?

— Oui, et les deux pouces font douze.

— C'est vrai, dit Cornélius ; j'ai fait là une erreur de calcul que le bijoutier aurait dû rectifier ; mais c'est une erreur facile à réparer ; j'achèterai six autres bagues, afin que vous en ayez deux à chaque doigt. Il faut que vous répariez le temps perdu. Pourquoi, Louise, n'avez-vous plus de collier ?

— Parce qu'il fait trop chaud et que cela me gêne.

— Eh bien ! je veux que vous ayez des colliers.

Et il tira de sa poche quatre colliers de diverses couleurs, et les mit sur le tablier de Louise.

— Mais que voulez-vous que je fasse de cela, Cornélius ?

— Ce qu'on fait d'un collier, Louise. Louise, pourquoi .... Louise... mais où diable est la poche aux boucles d'oreilles ? fit-il en passant la main sur son gilet. Ah ? c'est cela, voici mon affaire. Louise, pourquoi n'avez-vous plus de boucles d'oreilles ? pourquoi n'avez-vous plus de bagues ? pourquoi n'avez-vous plus de collier ?

— Vous m'ennuyez avec tous vos pourquoi.

— Eh bien ! je vais vous le dire, moi ! vous n'avez plus de bagues, plus de collier, plus de boucles d'oreilles, parce que vous avez vendu tout cela pour nourrir le pauvre Cornélius. La famille de Cornélius l'a abandonné ; vous avez dit, vous : cet homme n'a plus que moi sur la terre ; il faut que j'en prenne soin ; et vous avez pris soin de lui comme une mère de son enfant. Cornélius était riche, et il s'est empressé de profiter de sa richesse pour vous témoigner sa reconnaissance. Tenez, Louise, voilà des boucles d'oreilles !

Et il mit sur le tablier de Louise quatre paires de boucles d'oreilles qui eussent fait sourire de joie une comtesse.

— Mon Dieu, Cornélius, qu'ai-je besoin de tous ces bijoux ! vous eussiez mieux fait de racheter la vache de la mère Simone.

— C'est vrai, dit Cornélius, cette pauvre Blanchette, un quadrupède si sensible ! Mais qui vous dit, Louise, que je ne l'ai pas rachetée ?

— Quoi ! vous auriez pensé à cela, Cornélius ?

— Oui, j'ai songé à cela, moi, tout savant que je suis. Nous sommes revenus de Clamecy, nous deux Blanchette, et elle jouit maintenant des embrassements de la mère Simone.

— Pauvre nourrice, comme elle doit être contente !

— J'ai songé à la mère Simone aussi bien qu'à sa vache. Tenez, Louise, voilà une chaîne d'or que je vous prie de lui remettre.

— Plaisantez-vous ? est-ce que la mère Simone porte des colliers ?

— Qu'est-ce que cela me fait, à moi ? Elle le donnera, si elle veut, à sa vache. Voici de plus une tabatière d'argent que vous lui ferez accepter en mon nom.

— Mais, mon ami, la mère Simone ne prend point de tabac.

— Faut-il donc que Cornélius soit un monstre d'ingratitude ?

Louise prit la chaîne et la tabatière, mais avec l'intention de convertir ces deux brillantes inutilités en quelque chose qui conviendrait mieux à sa nourrice.

— Enfin, Cornélius, m'expliquerez-vous comment vos poches sont devenues tout à coup des trésors d'orfèvre ? Je sais que le premier ministre du roi est venu hier vous visiter...

— Et le maréchal de Saxe, Louise, et le grand chancelier ! le roi m'estime ; il s'intéresse à mon ballon, et il m'a envoyé douze cents francs par son ministre.

— Voilà donc l'explication de toutes vos libéralités ! et je parle que maintenant vous n'avez plus d'argent ?

— J'ai encore neuf francs dix sous. Ce sera pour mes menues dépenses jusqu'à ce que mon ballon soit terminé.

— Neuf francs dix sous, de douze cents francs ! Mais vous êtes un bourreau d'argent, Cornélius ? Je vois bien qu'il faudra, quand nous serons mariés, que ce soit moi qui aie la bourse ! Et vous, vous êtes-vous acheté quelque chose ?

— Oui, Louise ; un rouleau de papier vélin et un parallélogramme d'encre de Chine.

— Mais vous auriez dû songer à vous, Cornélius ? vous n'avez qu'un habit...

— Hé bien ! Est-ce que j'ai deux corps ?

— Vous n'avez qu'une demi-douzaine de jabots !...

— Il y a en France des milliers d'hommes qui n'en ont point.

— Vous manquez du nécessaire...

— Et de quoi manque-t-on, quand on est heureux ?

— Mais si malheureusement vous cassiez un carreau de vitre dans le village !

— Hé bien ! j'irais vous demander une pièce de douze sous pour la payer.









**C**EPENDANT les jours commençaient à se faire courts. Cornélius savait bien comment employer ses soirées; mais Belle-Plante, qui, lui, n'avait pas de Louise et ne savait pas lire, que pouvait-il faire de ces deux mortelles heures qui s'étendent entre le souper et le coucher? Belle-Plante, pour épargner le luminaire, se couchait donc aussitôt qu'il avait soupé. Mais le temps perdu est une dépense; Belle-Plante était trop grand'maître en fait d'avarice, pour que cette considération lui échappât, et il déplorait, il pleurait ces heures inutiles qu'il passait à se tourner et se retourner dans son lit. Que faire donc, pour passer sa soirée? Vous seriez allé, vous, au café; mais le café, pour Belle-Plante, était un Eden interdit dans lequel il n'avait jamais mis le pied. Que faisait donc Belle-Plante de son argent? direz-vous. Il mettait les écus de six francs dans un tiroir, les petits écus dans un autre, et les louis dans sa

ceinture. Voilà comme il jouissait de sa richesse. C'est là un triste plaisir, direz-vous. Au fait, je suis de votre avis, et je suis persuadé qu'un sou qu'il perd fait plus de peine à l'avare que ne lui fait de plaisir un sou qu'il gagne. Allez ! l'avarice est un triste boulet à traîner. Si Dieu me disait : je vais te donner quarante millions de rentes, à condition que tu seras avare, je lui dirais : mon Dieu, gardez vos capitaux, et laissez-moi mon insouciance ; si je n'ai qu'un sou, j'en jouis, j'aurais vos millions que je n'en jouirais pas !

Toujours est-il que Belle-Plante songea d'abord à apprendre à tricoter ; mais il pensa qu'à ce métier il ne gagnerait pas sa chandelle. Il réfléchit ensuite qu'il dépensait beaucoup d'argent pour la fabrication de ses toiles, et que le métier de tisserand était facile à apprendre. Il se décida à se faire tisserand.

Le père Navette avait un vieux métier qu'il avait relegué au grenier. Belle-Plante le lui acheta, mais à la condition que lui, Navette, viendrait tous les soirs lui donner une leçon de tissage à raison de cinq sous le cachet. Le métier fut monté dans sa cave, dont il fit agrandir le soupirail qu'il ferma par un châssis garni de papier huilé, et il se mit à pousser la navette.

Quand on sut dans le village que Belle-Plante s'était fait tisserand, les plaisanteries l'assaillirent de tous côtés, et il ne pouvait sortir sans attraper quelque quolibet. De plus, les gamins qui sont inexorables pour tous les ridicules ; ces mouches qui piquent l'homme fort sans qu'il puisse se défendre, se rassemblaient tous les soirs aux portes de sa cave, et l'ouvrant à tout moment, ils lui criaient : Monsieur Belle-Plante, laboureur, herbager et tisserand ! Belle-Plante, aussitôt que cette malencontreuse phrase lui arrivait, saisissait son fouet qui était toujours placé à sa portée, et grimpaît quatre à quatre les marches de l'escalier ; mais quand il

était dans la rue, les gamins se dispersaient en criant : monsieur Belle-Plante laboureur ! comme une bande d'oiseaux criards, et revenaient aussitôt qu'il s'était remis à son métier.

Un jour, Pierrot, le gardeur de moutons du père Desallemagnes s'avisa d'un perfectionnement qui avait jusqu'alors échappé à ses jeunes camarades. Il passa sa tête à travers le papier huilé et se mit à dire à Belle-Plante, à six pieds au-dessus de lui : Monsieur Belle-Plante, laboureur ! A l'aspect de cette tête qui violait si impudemment son domicile, Belle-Plante jeta aussitôt sa navette et s'élança vers son fouet. Pierrot veut retirer sa tête, mais sa tête, soit qu'elle se trouvât bien dans un beau cadre de papier huilé, soit pour toute autre raison, s'obstinait à rester. Or, comme Pierrot ne pouvait, quelque motif pressant qu'il eût de partir, s'en aller sans sa tête, il fit un violent effort pour se dégager. Mais ses oreilles ne voulurent pas céder ; le châssis, lui, fut plus sage, il céda, et Pierrot l'emporta comme une collerette sur ses épaules. Belle-Plante se mit à la poursuite de son châssis ; mais voyant qu'il ne pouvait atteindre le voleur : « Au moins, scélérat ! s'écriait-il, rends-moi donc mon châssis, gamin, et je ne te ferai point de mal ! » Mais le polisson, effrayé par les mouvements du châssis qui lui battait les épaules, n'en courait que plus fort ; tel un chien qui a un poëlon à la queue. — Pardon, lecteur ! je vous fais là une sottie comparaison. Le mot *queue*, le mot *poëlon*, tout cela n'est pas admis dans les salons, et si un chien y entrait, il faudrait qu'il laissât sa queue à la porte. Toujours est-il que l'enfant épouvanté se précipita dans la cuisine de M. Desallemagnes et que Belle-Plante y arriva quelques secondes après lui, haletant et soufflant de la poitrine comme un vieux soufflet percé.

Louise et Cornélius comprirent bien vite de quoi il s'agissait, et poussèrent de grands éclats de rire.

— Voulez-vous permettre, mademoiselle Desallemaignes, que je rosse ce petit malheureux ?

— Et pourquoi, monsieur Belle-Plante, voulez-vous frapper cet enfant ?

— Parce qu'il m'a volé mon châssis.

— Je le prends sous ma protection, moi, dit Cornélius, et si tu touches à cet enfant, tu auras affaire à moi.

— Au moins, savant, fais-moi donc rendre mon châssis.

L'enfant était parvenu à se débarrasser du châssis.

— Tenez, dit-il, le jetant au milieu de la chambre, le voilà, votre châssis !

Belle-Plante allait le ramasser ; mais Cornélius fut plus prompt que lui ; il prit le châssis et le jeta au feu.

— Ainsi, dit Belle-Plante se croisant les bras, tu veux me ruiner, Cornélius ?

— Je veux te corriger, dit Cornélius ; car un avare de ta trempe est pis qu'un homme ruiné : il ne jouit de rien. Je ne souffrirai pas que le fils de mon père se fasse, de gâté de cœur, le jouet de tout le monde ; que partout où il y a un groupe de paysans assemblés on parle de tes ridicules et de tes vilénies ; tu me trouveras toujours sur ton chemin, et si tu me dénonces au bailli, qui ne vaut pas mieux que toi, je me rappellerai et je rappellerai à la justice ce qui s'est passé lors de la mort de mon père. Maintenant, vas-t-en, car j'ai dégoût, et Louise aussi, j'en suis sûr, à voir un

homme qui a dix domaines s'exténuant à courir après un châssis de cinq sous.

Belle-Plante se retira sans dire un mot.

Cependant l'huile que Cornélius attendait était arrivée; il se remit à travailler à son ballon avec une nouvelle ardeur, et bientôt il fut en état d'être essayé. Cet essai eut lieu en présence de tout le village. Le ballon s'éleva majestueusement et monta jusqu'à ce qu'on ne le vit plus que comme une tache grisâtre sur l'azur du ciel. Seulement Cornélius s'abstint de le suivre dans les cieux, et se fit remplacer par le chat de la mère Simone. Le ballon et le chat revinrent sains et saufs après un séjour d'une heure dans l'atmosphère, et Cornélius fut très satisfait du succès de son œuvre. Il n'avait plus que l'appareil qui devait le diriger à attacher à son ballon; mais il n'était pas au bout de ses misères. Un jour qu'il travaillait dans son pré, le curé vint l'y trouver.

— Monsieur, lui dit le curé, vous faites là une œuvre impie.

— Comment cela, monsieur le curé?

— Parce qu'avec tous vos tours de force de mécanique, vous faites douter de l'existence de Dieu.

— Au contraire, monsieur le curé, plus l'intelligence est grande, plus on est forcé de lui supposer un auteur.

— Si Dieu eût voulu donner le domaine des airs à l'homme, il l'eût fait naître avec des ailes!

— Si Dieu eût voulu que les prêtres portassent un morceau de cuir ciré sur la tête, il les eût fait naître avec une calotte.

— Ceci est une plaisanterie; et non un argument, monsieur!

— Eh bien! je vais vous donner un argument. Si Dieu eût interdit les airs à l'homme, il eût fait l'atmosphère telle qu'elle n'eût pu soutenir un ballon.

— Les hommes peu éclairés diront que c'est dans un ballon qu'Élie est monté au ciel.

— Ma foi, je ne voudrais pas jurer que non.

— Alors, vous êtes un impie!

— Je ne dis pas le contraire, monsieur le curé!

— Je vous fermerai les portes de l'église!

— Qu'est-ce que cela me fait? Je n'y vais pas.

— Je vous refuserai les sacrements!

— Je n'en use pas.

— Je ne vous enterrerai pas dans ma paroisse!

— Ce sera douze francs d'épargnés pour mes héritiers

— Je ferai brûler votre ballon sur la place publique!

— Et moi, monsieur le curé, si vous vous permettez le moindre

attentat contre mon ballon, de quelque nature qu'il soit, je mettrai le feu à votre presbytère.

— Vous aurez de mes nouvelles, monsieur !

— C'est très bien ; mais si vous m'écrivez par la poste, affranchissez votre lettre.

— Le mécréant ! disait le curé en s'éloignant.

— Le sycophante ! disait Cornélius en préparant ses roues.







## XXIII



quelques jours de là, un orage très naturel et fait d'électricité comme tous les autres, éclata sur le village et gâta quelque peu les moissons et les vignes. C'était le samedi que cette catastrophe avait eu lieu. Le dimanche, le curé monta en chaire et dit que la colère de Dieu avait éclaté sur le village à cause des inventions diaboliques de Cornélius; que notre ami Cornélius était un sorcier, et que, tant que son ballon subsisterait, le village serait en proie à toutes sortes de fiéaux qu'il nomma, tant il était sûr de son fait. A l'appui de son dire, il cita maint texte des saintes Écritures, car les saintes Écritures sont pour les hypocrites ce qu'est le Code pour les avocats sans conscience : on y trouve de quoi justifier toutes les iniquités. Ce sermon, accompagné de gestes d'une aune et de gros yeux blancs levés vers le ciel, fit un effet prodigieux sur les fidèles d'Armes.

Louise, qui entendait ce qu'on chuchottait à ses côtés, prévit ce qui devait arriver. Elle sortit de l'église, et après avoir fait prévenir Cornélius de ce qui devait se passer, elle prit la route de Clamecy au grand trot d'un cheval de labour, dans l'intention de requérir la force armée.

En sortant de la messe, les paysans s'attroupèrent sous le porche de l'église, et s'excitèrent les uns les autres à marcher contre le ballon de Cornélius.

— Oui ! s'écriait Panuche, il ne viendra pas à bien un épi dans le village, tant que cette diabolique machine existera ! Ce Cornélius est un sorcier, et la preuve, c'est la manière dont il a peinturé M. Belle-Plante, un honnête homme qui n'a jamais fait de mal à personne ! Imaginez-vous, mes frères, un enduit sur lequel l'eau bénite elle-même ne peut pas prendre !...

— C'est vrai, dit Belle-Plante, et qui me brûlait les joues comme si c'eût été une drogue venue de l'enfer ! J'ai fait, sans succès, tout ce qu'il a été humainement possible de faire pour m'en débarrasser, et lui, avec une goutte d'eau il l'a fait disparaître.

— Il mène les loups, dit un vieux paysan ; je l'ai rencontré à cheval sur un de ces animaux. Comme il s'approchait de moi, j'ai fait le signe de la croix et il s'est changé en fumée.

— Alors, dit Navette, s'il en est ainsi, il faut envoyer Bazout faire le signe de la croix sur son ballon.

— Je ne crois pas, dit le pêcheur, qu'il soit sorcier ; mais, c'est un bon sorcier, en tous cas ; car il m'a fait remettre dix-neuf francs que M. Belle-Plante me prenait de trop.

— Qu'est-ce que cela, dit Panuche, dix-neuf francs, en raison

du tort qu'il nous fait à nous autres propriétaires ? Tous les ans nos récoltes vont être assommées par la grêle, et vous verrez qu'il se déclarera, d'ici à peu de temps, quelque peste dans le village. C'est l'opinion de monsieur le curé.

— Oui ! oui ! s'écrièrent tous les paysans, il se déclarera quelque peste dans le village !

— Allons, qui aime monsieur le curé me sulte ! s'écria Panuche.

Et ils se portèrent tumultueusement vers le clos de la mère Simone.

Mais Cornélius avait été prévenu à temps. Il s'était mis sur le pied de guerre. Le bon Cornélius s'était armé de la broche de la mère Simone. Il avait passé son plus grand compas à sa ceinture, sans compter beaucoup d'autres petits compas qu'il avait dans sa poche, et il avait pris pour auxiliaire le brave Dragon, le chien de son hôte, avec lequel il était très lié.

Cornélius attendait les assaillants sur le seuil du hangar où était son ballon. Il était trop faible pour défendre les abords de la place. Il les laissa donc franchir la haie du clos sans opposition ; mais lorsqu'ils furent à la portée de sa broche, il traça autour de lui un cercle avec la pointe, et il déclara à haute et intelligible voix qu'il embrocherait le premier qui franchirait sa ligne de démarcation. Cette mesure irrita les plus ardents.

Cornélius qui, à tout prendre, aimait autant un arrangement qu'un assaut, profita de ce moment d'indécision pour parler.

— Voyons, messieurs, dit-il aux assaillants, que voulez-vous

de moi ? Avant de nous battre, expliquons-nous. Si votre demande est raisonnable, je me ferai un plaisir d'y faire droit.

— Nous voulons, dit Panuche, détruire ton ballon.

— Je serais enchanté, monsieur Panuche, de vous être agréable, mais en cela je ne le puis véritablement pas.

— Au feu le ballon ! au feu le ballon ! s'écrièrent les paysans.

— Alors, messieurs, vous allez m'expliquer quels griefs vous avez contre mon ballon.

— C'est une œuvre de Satan, dit Panuche. C'est toi qui es cause que la grêle est tombée sur le village. Dieu nous a frappés à cause de toi.

— Vraiment ! dit Cornélius ; raisonnons un peu, s'il vous plaît. J'espère que vous ne condamnerez pas mon ballon sans l'entendre. Si vous admettez un Dieu, vous admettez bien qu'il est juste, n'est-ce pas ? et qu'il sait ce qu'il fait. Or, comment voulez-vous que Dieu punisse des hommes pieux comme vous, des fautes d'un impie comme moi, dans l'hypothèse où je serais en faute ? Soit pour exemple M. Panuche. Si j'avais donné un coup de pied dans le derrière de M. Panuche, est-ce que M. Panuche irait s'en prendre aux enfants de chœur et leur tirer les oreilles ? Or, croyez-vous que Dieu ait moins d'esprit que M. Panuche, et qu'il fait ce qu'un sonneur d'*angelus* ne voudrait pas faire ?

— Messieurs, dit Panuche, je vous prends à témoin qu'il m'insulte !

— Comment, j'insulte M. Panuche, parce que je dis que Dieu

n est pas plus bête que lui? Faut-il donc que je dise que Dieu a moins d'esprit que le sacristain de notre paroisse? Est-ce que Panuche voudrait devenir pape, par hasard?...

Les paysans éclatèrent de rire.

— Mes frères ,... fit Panuche.

— Gzi !... fit Cornélius à son ami , en lui montrant Panuche du doigt.

L'ami Dragon, auquel les dents démangeaient, s'élança au milieu de la foule.

— A moi ! mes frères, s'écria Panuche.

Il s'enfuyait ; mais Dragon le happa par son habit-veste, dont un pan lui resta entre les dents. Et secouant ce glorieux trophée, il l'apporta à Cornélius.

Cornélius mit la poche de Panuche au bout de sa broche , et l'élevant en l'air afin que tout le monde la vit : « Mes amis ! s'écria-t-il, vous le voyez ; le ciel se déclare pour moi et pour mon ballon. M. Panuche vous a ameutés contre mon ballon ; il voulait le détruire. Mon ami Dragon, au contraire, — car on peut bien donner le titre d'ami à un chien aussi fidèle ; — mon ami Dragon, dis-je, a été le compagnon fidèle de mes travaux ; il a veillé la nuit autour de mon ballon ; il a aboyé après les enfants qui jetaient des pierres sur mes toiles , et un jour il a étranglé un coq qui les becquetait. Cependant Dieu s'est déclaré pour Dragon au préjudice de son église, et voilà Panuche dépouillé d'une de ses poches ! Qu'on vienne donc dire encore que mon ballon est désagréable à Dieu ! »

— C'est vrai ! s'écrièrent les paysans ; c'est vrai ! c'est vrai ! c'est vrai !

La cause de Cornélius semblait gagnée ; mais le curé qui observait tout de sa fenêtre, voyant faiblir sa troupe, accourut sur le champ de bataille.

— « Lâches chrétiens ! s'écria-t-il, est-ce ainsi que vous servez la cause du Tout-Puissant ? Allons ! qui m'aime me suive ! Le paradis à ceux qui iront en avant, et l'enfer à ceux qui resteront en arrière. » Et il s'élança le premier.

Cornélius fit demi-tour, croisa sa broche, et en porta au curé un coup qui devait le traverser comme une aiguille traverse une frêle étoffe. Le curé esquiva le coup ; mais il ne put empêcher que la broche ne le saisit par sa soutane vers la région des reins et ne le clouât à un peuplier.

Cornélius voulut retirer sa broche des entrailles de l'arbre ; mais voyant qu'il ne pourrait y réussir, il l'abandonna, saisit le compas qu'il avait à sa ceinture, recula de trois pas, et le bras levé, l'œil étincelant, la tête haute, il défiait les assaillants de faire un pas de plus. tandis que l'ami Dragon, placé auprès de lui, leur montrait des crocs blancs semblables à des tronçons de poignards.

En ce moment, la mère Simone arriva, portant d'une main une chaudière, et de l'autre une grosse brosse.

— Monsieur Cornélius, dit-elle, voilà votre huile siccativè chaude.

Cornélius trempa sa brosse dans l'huile, et s'avançant vers les

assaillants, que celui de vous, s'écria-t-il, qui veut avoir le même sort que Belle-Plante, vienne à moi !

A l'aspect de la redoutable brosse, la foule épouvantée recula de dix pas.

— Chrétiens, s'écria Panuche, au moins, avant de vous retirer, exigez qu'on vous rende votre curé !

— C'est vrai ! le curé ! le curé ! le curé ! hurla la foule.

— Votre curé, messieurs, est prisonnier de guerre, et je ne puis vous le rendre qu'à la paix. Ce qu'il y a de bon, c'est qu'il n'y a pas besoin de lui faire donner sa parole d'honneur qu'il ne s'échappera pas. Je le traiterai avec tous les égards dus à son caractère et à sa fâcheuse position. Vous voyez, du reste, qu'il n'est pas tout à fait privé de liberté ; il peut circuler de la pointe à la poignée de la broche.

— Au moins, monsieur Cornélius, s'écria Panuche, rendez-moi la poche de mon habit-veste !

— Cela ne dépend pas de moi ; elle appartient au brave Dragon. Je ne puis le forcer à se départir de son butin.

— Quoi, lâches ! s'écria Panuche tentant un dernier effort ; vous laisserez traiter ainsi votre pasteur et la poche de votre sacristain que ce maudit dogue déchire entre ses dents !







## XXIV



U même instant, un homme habillé de rouge, monté sur un cheval noir comme le jais, arrivait une épée nue à la main.

— C'est le diable! s'écria une voix.

A ce cri sinistre, les assaillants s'enfuirent dans toutes les directions. Le cavalier infernal se dirigea vers Panuche qui s'enfuyait à toutes jambes vers le presbytère. L'ayant atteint, il l'enleva comme si c'eût été un enfant, le plaça en travers sur son cheval, prit le chemin de Chevroches, passa l'Yonne au gué, et disparut bientôt dans le bois voisin.

Ce cavalier, quel était-il? Voilà la question. Comme je ne puis vous faire croire, à vous qui avez le bonheur de vivre dans un

siècle éclairé, que c'était le diable, je vous dirai tout bonnement que c'était mon oncle Benjamin. Vous voudriez bien savoir maintenant comment mon oncle était intervenu dans les affaires de Cornélius et avait à lui tout seul gagné cette grande bataille. Comme je ne veux pas faire le mystérieux avec vous, je m'en vais vous le dire.

Benjamin allait à Dornecy pour voir un malade. Vers la Maladrerie, il aperçut un cheval couché à terre et une voiture renversée. Il releva le cheval, mais l'animal ne pouvait plus continuer sa route. Une jeune fille était assise sur le bord du chemin et pleurait ; c'était Louise.

— Consolez-vous, lui dit Benjamin, votre cheval ne sera point boîteux, et votre voiture n'est pas cassée.

— Hélas ! monsieur, ce n'est pas pour le cheval et pour la voiture que je pleure !

Et elle lui raconta ce qui se passait à Armes.

— Vous n'avez pas besoin d'aller chercher la maréchaussée, dit Benjamin ; votre Cornélius est un de mes amis, et je me charge d'arranger son affaire. Je ne vous demande qu'un baiser à notre première rencontre.

Là-dessus il remonta à cheval et partit au galop. On sait ce qui résulta de son intervention. Panuche, emporté comme une fauvette au travers des bois, des prés, des champs qui semblaient fuir derrière lui, était convaincu qu'il allait en enfer, et récitait maintes patenôtres. Mon oncle le fit porter dans un cellier bien noir, et le lendemain il le fit amener.

Mon oncle avait fait dresser un trône dans sa grande salle. Arthur l'occupait et représentait le Père éternel. A ses pieds était

le caniche du sergent qui représentait les archanges, si ce n'est qu'il n'avait pas de lyre. Benjamin, assis à une espèce de bureau noir, dans le même costume que la veille, faisait les fonctions de diable. Page, avec sa perruque à trois marteaux, représentait saint Joseph. Le Jésus-Christ c'était Parlanta, et Manette avait bien voulu se charger du rôle de la sainte Vierge. Pour Rapin, Guillerand et Machecourt, c'étaient des saints queleconques.

Mon oncle avait été bien aise de donner à ses amis le spectacle d'un jugement suprême, et il les avait fait prévenir afin qu'ils se rendissent le matin à Corvol, rendez-vous auquel aucun n'avait manqué, comme on le voit.

Un domestique vêtu de noir alla quérir Panuche dans son cachot, et lui banda les yeux, parce que, disait-il, il ne pourrait supporter l'éclat de Dieu, ce qui parut assez plausible à Panuche. On le fit mettre à genoux devant le Père éternel.

— Comment vous nommez-vous ? lui dit le Père d'une voix grave.

— Jean Panuche, mon Père éternel, dit le sacristain.

— Quel âge avez-vous ?

— Mais, dit Panuche, il me semble que vous devez bien le savoir.

— Quelle profession ?

— Sacristain. Du reste, il est impossible que je vous sois inconnu ; je vous ai chanté assez d'*oremus*.

— Voilà précisément ce que je vous reproche. Est-ce que j'ai

besoin, moi, de tout votre plain-chant ? Vous avez la rage de chanter mes louanges, et vous avez tous la voix fausse comme un violon cassé. Je vous prévienis que depuis dix-huit cents ans que vous faites ce manège, cela commence à m'embêter. Si je voulais de la musique, j'irais à l'Opéra et non à l'église. Vous serez cause que je n'irai plus à la messe.

— Père éternel, dit l'Ange gardien, je vous ferai observer que ce n'est pas la faute de mon client s'il a la voix fausse ; c'est vous qui la lui avez donnée.

— C'est juste, dit le Père éternel ; passons à autre chose. Satan, qu'avez-vous à lui reprocher ?

— J'ai à lui reprocher qu'en hiver il sonnait l'*Angelus* à six heures au lieu de le sonner à cinq, et que souvent il ne le sonnait pas du tout, ce qui a privé madame la Vierge de quantité de salutations angéliques.

— Mais, dit Panuche se penchant vers son Ange gardien, j'ai entendu cette voix quelque part.

— Chut ! dit l'ange ; et il reprit : Père éternel, je vous ferai observer que ce n'est pas encore par sa faute ; il dormait. Or, dépendait-il de lui de dormir ou de ne pas dormir. N'est-ce pas vous qui avez ordonné au sommeil d'enchaîner pendant un certain temps les facultés de l'homme ?

— C'est juste, dit Dieu. C'est pour lui donner une idée du néant dont je l'ai tiré. Passons à autre chose.

— J'accuse Panuche, dit Satan, d'avoir échanéré le châteaude pain béni, et d'en avoir vendu à son bénéfice des portions dans le village.

— J'ai à répondre à Satan, dit l'ange, que si Panuche a volé du pain bénit, c'est que l'occasion s'en est présentée à lui avec toutes ses tentations. Comme le sait le Père éternel, c'est l'occasion qui fait le larron.

Le Père éternel baissa la tête en signe d'assentiment.

— Un homme est resté honnête, continua l'Ange gardien, parce que jamais l'occasion de voler ne s'est offerte à lui, et vous le faites entrer en paradis ! Un autre a eu dix fois l'occasion de voler, et il n'a volé qu'une seule fois ; je dis qu'il est plus honnête homme que le premier. Cependant vous l'envoyez en enfer ! Si Panuche a volé du pain bénit c'est qu'il était sacristain. S'il eût été rentier à 50,000 francs, il n'en eût probablement jamais pris une miette. Je conclus à ce qu'il soit renvoyé de la plainte.

— Bien parlé, mon Ange gardien ! dit Panuche.

— Ce qu'a dit l'ange est la vérité, dit le Père éternel. Passons à autre chose.

— J'accuse Jean Panuche, dit Satan, d'avoir péché contre le cinquième commandement de l'église.

— Diable ! dit le Père éternel, ceci est grave. Que répond l'Ange à cela ?

— L'Ange répond que vous avez organisé chaque homme d'une certaine façon, et qu'il faut qu'il agisse nécessairement selon cette organisation, de même qu'il faut que le canard aille nécessairement à l'eau, et que le chat se jette nécessairement sur la souris. L'homme est enclin au mal, et le meilleur n'est que le moins mauvais. Or, je compare les hommes, avec leurs penchants divers, à des pierres qui sont sur le talus d'une montagne. La pierre plate restera à sa place ; la pierre carrée s'arrêtera au moindre obstacle ;

mals la pierre ronde roulera jusqu'au bas. Je ne dis pas qu'il soit tout à fait impossible que l'homme résiste aux instincts de son organisation ; mais cela est extrêmement rare, et sur dix, vous n'en trouverez pas un seul qui ait cette force.

— C'est bien vrai, dit le Père éternel, l'Ange a raison. C'est toujours cette loi générale qui veut que la terre tourne autour du soleil et le soleil autour de la terre. Passons à autre chose.

— Panuche, dit Satan, a ameuté le village contre M. Cornélius. Il a fait croire aux paysans d'Armes que son ballon vous offensait.

— Qui vous a dit cela, monsieur Panuche ? fit le Père éternel ; est-ce que je vous ai communiqué mes impressions, par hasard ?...

— Et, poursuivit Satan, qu'à cause de cela vous aviez fait grêler dans le village d'Armes.

— Comment, monsieur Panuche, vous avez dit cela ?

— Je l'ai cru, Père éternel.

— Vous mentez, Panuche, vous saviez très bien le contraire. Vous avez voulu servir la haine de votre curé contre M. Cornélius. Or, je ne veux pas que les prêtres fassent intervenir mon nom dans leurs querelles particulières. Cela me fait beaucoup d'honneur, ma foi, de passer dans la paroisse d'Armes pour avoir fait grêler sur le village, parce qu'il y avait dans ce village un savant qui confectionnait tranquillement un ballon ! Vous direz à votre curé que j'entends que cela ne lui arrive plus. Qu'est-ce que l'ange a à dire sur le chef d'accusation.

— Je me bornerai à implorer la clémence divine pour mon n<sup>t</sup>, et je m'en rapporte à la sagesse du Père.

— Je ferai observer au Père, dit la sainte Vierge, que c'est le curé qui est le plus coupable en ceci.

— Cela est vrai, dit le père. Et comme le sieur Panuche n'est ni assez vertueux pour aller en paradis, ni assez coupable pour être jeté en enfer, il sera renvoyé sur la terre pour y être encore éprouvé dans les fonctions de sacristain. Nous condamnons Satan à le remettre au lieu et place où il l'a pris.

La séance est levée !

On fit boire à Panuche un verre de rhum opiacé, et le soir un domestique le remit sur la place d'Armes.









QUELQUES jours après, le ballon de Cornélius, vainqueur de tous ses ennemis, était prêt à monter dans les airs. Cornélius, pour donner plus de solennité à son ascension, l'avait remise au 29 septembre, jour de la fête patronale du pays. La veille de ce jour solennel, Cornélius soupa chez le père Desallemagnes. Le savant était radieux, mais Louise était triste; elle entendait en elle-même une voix qui la menaçait de quelque malheur. Après le souper, elle voulut, quoiqu'il fût fort tard, reconduire Cornélius.

— Cher ami, lui dit-elle, il faut que vous m'accordiez une grace.

— Laquelle ? dit Cornélius.

— C'est de m'emmener avec vous demain dans votre ballon.

— Cela ne se peut, Louise ; mon ballon n'est pas encore dressé, et d'ailleurs je n'ai pas assez d'hydrogène pour qu'il puisse nous enlever tous les deux.

— Vous me trompez, Cornélius ; vous prévoyez quelque danger auquel vous ne voulez pas m'exposer. Vous savez bien, pourtant, que ma vie et la vôtre ne sont qu'une.

— Ne nous attendrissons pas, Louise, dit Cornélius ; il faut que j'aie du courage.

— Il m'en faut plus qu'à vous, dit Louise ; mais, puisque vous le voulez, n'en parlons plus.

En passant devant le presbytère, ils virent de la lumière dans la chambre du curé. Il était occupé à examiner un fusil.

— Tiens ! dit Cornélius, est-ce qu'il voudrait aller à la chasse, par hasard ?

Et ils continuèrent leur chemin.

Louise reconduisit Cornélius jusqu'à la porte de la mère Simone. Là il lui dit adieu, car il ne voulait pas la revoir le lendemain, et il sentit sur ses joues, en l'embrassant, comme une saveur de larmes. Il rentra brusquement, et s'enferma dans sa chambre.

Le lendemain, en se levant, Cornélius, examina l'état du ciel. Le temps était orageux ; il avait plu toute la nuit, et des nuages épais couraient rapidement dans l'atmosphère. Cependant Cornélius ne voulut point remettre son ascension, et il employa toute la matinée à appareiller son ballon. A deux heures, le clos de la mère Simone était environné d'une foule immense de curieux de toutes les conditions ; car la nouvelle de l'expérience que devait tenter Cornélius avait attiré à Armes une affluence inusitée.

Bientôt Cornélius parut au milieu du clos ; il était pâle, car il n'avait pas dormi de la nuit, mais son œil était rayonnant, et sa démarche était pleine d'une noble fierté. Rien ne rehausse un homme à ses yeux comme une multitude qui le contemple.

La dernière pensée de Cornélius fut pour Louise. Il appela la mère Simone, et lui remit un petit porte-crayon d'argent, la seule chose qu'il possédât capable d'être offerte à une femme.

— S'il m'arrive malheur, lui dit-il, vous donnerez cela à Louise ; si je redescends sain et sauf, vous ne lui parlerez de rien.

Puis il monta dans sa nacelle.

Comme le ballon commençait à s'élever, l'ami Dragon, qui était resté à côté comme s'il eût voulu le garder jusqu'au dernier moment, s'élança après la nacelle, dans l'intention, sans doute, de retenir Cornélius. Cet acte d'attachement du jchien fut regardé par la foule comme un mauvais présage.

Cependant, le ballon, après s'être balancé quelque temps, s'éleva majestueusement dans les airs, aux acclamations de la foule, et ses roues tournant avec rapidité comme celles d'un bateau à vapeur, le poussaient, contrairement au courant d'air, dans la direction de Clamecy.

En ce moment une vive lumière brilla sur le plateau qui domine le village. Un coup de fusil se fit entendre, et aussitôt on vit voltiger en l'air les lambeaux d'une des roues du ballon, qui vinrent s'abattre sur la place. En même temps un vent impétueux s'éleva, et le ballon emporté dans les airs disparut bientôt aux yeux de la foule derrière les montagnes de Chevroches. On attendit Cornélius

toute la journée, on l'attendit le lendemain, on l'attendit toute la semaine, mais il ne reparaisait pas, et personne ne pouvait donner de renseignements sur son ballon. En vain Louise fit insérer dans toutes les gazettes connues une note relative à sa disparition, nul ne savait rien de lui, et il fallut bien que la pauvre Louise se résignât à le pleurer comme mort.

Elle fit enterrer dans le jardin de son père les débris de la roue tombés du haut des airs, et chaque jour elle venait rêver en cette place à son Cornélius.



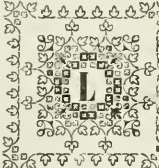
**COMMENT LE CHANOINE EUT PEUR.**



COMMENT

## LE CHANOINE EUT PEUR.

— CHRONIQUE NIVERNAISE —

A table était à peu près desservie. A l'un des côtés s'étalait, dans son fauteuil, un gros et vieux chanoine ; ses deux joues toutes rouges, pleines, toutes rebondies, ressemblaient à deux coussins d'écarlate ; mais, sur cette grosse figure, il y avait une expression si franche de bonhomie, que, rien qu'à la voir, on eût aimé celui qui la portait. De l'autre côté de la table était un jeune capitaine d'artillerie, neveu du chanoine, blessé à la bataille d'Eylau, qui était venu se refaire, au milieu des délices du canonicat, des fatigues de la campagne. Entre l'oncle et le neveu, un punch modeste, tel que

le tolèrent les canons de l'église, allumé en l'honneur du capitaine, secouait ses flammes bleuâtres, pareil à un damné qui secoue sa chevelure de feu. Il y avait encore une autre personne dans la chambre ; c'était une femme, moitié jeune, moitié vieille, moitié servante, moitié maîtresse, et dont la couverture (puisque l'usage veut qu'on soit couvert au lieu d'être habillé), tenait le milieu entre ces deux conditions. Elle allait et venait à pas muets et encore légers, dérangeant d'une main ce qu'elle arrangeait de l'autre, car le chanoine avait promis une histoire.

« Voici, fit le chanoine qui avait une pointe de bourgogne, comment j'eus peur. C'était avant la révolution, Je desservais alors une petite paroisse, joli nid d'oiseau caché au milieu des bois qui couvrent le ci-devant duché du Nivernais, aujourd'hui département de la Nièvre, vieux noble, que j'ai vu avec regret privé de son titre de noblesse. Mon village n'était séparé de la petite ville d'Entrains que par une grande forêt, au beau milieu de laquelle passait la route qui conduisait de Clamecy à Cosne. C'était une route comme on n'en voit plus, la route de Clamecy à Cosne, car le nouveau régime a bien ses avantages ; c'est une abeille qui a piqué plusieurs personnes, mais qui a fait du miel pour tous. La route de Clamecy à Cosne, se promenait çà et là comme un homme qui n'est pas pressé ; elle se prélassait sous la voûte majestueuse des chênes, flânait entre les gazons, allait d'un village à l'autre, tantôt s'élargissant, tantôt se rétrécissant, décubrée par de profondes ornières, incurables blessures que l'art du cantonnier ne savait pas encore cicatriser ; quelquefois elle se séparait en deux branches, comme un fleuve, qui allaient se rejoindre à quelque distance de là, après avoir formé de frais ilots de verdure ; c'était une route enfin qu'on perdait et qu'on retrouvait dix fois avant d'arriver à son gîte.

« Or, cette forêt avait un mauvais renom ; un bon nombre de



voyageurs qui se rendaient de Clamecy à Cosne avaient disparu, et en deçà d'Entrains on n'avait plus retrouvé leurs traces. La rumeur publique accusait de ces meurtres la famille Dinot qui avait établi ses sinistres pénates au milieu de la forêt. Au fait, c'était une terrible famille que la famille Dinot, le père et quatre fils. Les quatre fils, pareils à des statues d'athlètes dans un bloc de chair humaine, parcouraient la forêt du matin au soir; inséparables de leurs fusils comme un prêtre l'est de son bréviaire, d'une adresse sans rivale dans un pays où le braconnage était une profession, et dont la balle eût défié la flèche de Tell. Du reste, tout-à-fait étrangers à ce commandement de Moïse : Homicide point ne seras; considérant tout être errant comme un gibier donné par le créateur au chasseur assez adroit pour l'abattre, et, de même que toi, loyal artilleur et bon chrétien, ne vois dans un lièvre qu'un civet ou qu'un rable artistement piqué de lard, ne voyant dans tout voyageur qui passait à leur portée que des saches plus ou moins pleines, qu'une ceinture plus ou moins garnie. Le père ne le cédait aux fils ni en force ni en adresse, et n'était guère plus avancé qu'eux en morale. Les Dinot s'étaient fait à dix lieues à la ronde, une sinistre célébrité. Grâce à la terreur que leur nom inspirait, la forêt était devenue leur domaine. Ils y régnaient comme règne le lion dans son désert. La maréchaussée d'Entrains, composée de gendarmes éclopés, ne faisait que de courtes et timides apparitions sur leur terrain, et le propriétaire de la forêt semblait leur demander, tant il avait pour eux d'égards et de politesse, l'autorisation de visiter ses bois et d'y mettre les bûcherons, qui du reste ne se souciaient pas beaucoup de travailler si près des Dinot.

« Les Dinot, ainsi que je viens de le dire, habitaient, au milieu des bois, une petite maison que je crois voir encore; c'était une maison basse et trapue, n'ayant qu'une seule fenêtre grillée de fer, et semblable, sous ce rapport, à un cyclope qui eût porté

lunettes. Elle était bâtie entre un fourré de chênes et se tenait comme en embuscade sur la route. A côté de cette maison était une mare de mauvaise mine, profonde, couleur d'ardoise, sur la face sinistre de laquelle étaient collées, comme des emplâtres, de larges feuilles de nénuphar ; c'était, disait-on, le sépulcre que les Dinot donnaient à leurs victimes, et l'abîme où ils perdaient le butin qu'ils ne voulaient pas conserver. Les habitants du pays appelaient cette mare le cimetière des Dinot. Jamais cette eau stygienne n'avait été explorée. Nul paysan n'eût osé dénoncer les Dinot tant qu'un d'eux fut resté libre, et les magistrats du bailliage, en supposant qu'ils ne craignissent rien pour leurs personnes, avaient, aux environs de la forêt, des propriétés sur lesquelles les parents des vaincus eussent pu exercer de désastreuses représailles.

« J'étais alors dans l'ardeur de la jeunesse ; nul ouvrier du Seigneur n'était plus infatigable que moi à cultiver son petit morceau de vigne céleste. Je me faisais une idée sublime de mes fonctions ; j'aurais volontiers salué ma soutane ; j'étais hargneux, intolérant, outré dans mon zèle comme le sont malheureusement beaucoup de jeunes prêtres, qui veulent être une copie de la grande figure des apôtres et n'en sont que la caricature. Quoique je ne fusse pas moi-même bien courageux, cette lâcheté de tous m'indignait. Je regardais le silence des uns et l'inaction des autres comme une complicité.

« Un dernier meurtre ayant été commis dans la forêt avec la même impunité que les précédents, je m'avisai de tonner, du haut de ma petite chaire, contre ces hommes féroces qui vivent du sang de leurs semblables, et je désignai si bien mes paroissiens du grand bois, que personne ne s'y méprit. C'était un jour de Pâques. L'aîné des Dinot assistait par hasard à la grand'messe. Je vis toutes ces noires et blanches surfaces de têtes, qui s'étendaient au-

dessous de moi, onduler comme un lac sous un souffle de vent ; les regards de la multitude se dirigeaient vers le jeune Dinot. Celui-ci se leva, posa son grand chapeau à deux cornes sur sa tête, et levant le poing contre moi : « Monsieur le curé, s'écria-t-il, vous vous en repentirez ! » Puis il s'éloigna. La foule, qui, ce jour-là, était compacte et serrée, se divisa devant lui comme les vagues de l'Océan devant la proue d'un navire. Moi-même, je restai si interdit, que je ne pus, de quelques minutes, reprendre le cours de mon sermon. Seulement, le sacristain ayant cru devoir, par égard pour ses fonctions, avertir Dinot de se découvrir, reçut l'épithète de *rat d'église* et un coup de pied dans le derrière. Je voulais dénoncer au bailli d'Entrains le scandale fait dans la maison du Seigneur, et le coup de pied donné à un sous-officier de l'église dans l'exercice de ses fonctions, mais tous les gens sensés de la paroisse, et le sacristain lui-même m'en détournèrent, de sorte que, ne pouvant faire mieux, je pardonnai.

« L'hiver suivant, je revenais d'Entrains. C'était par un bel après-midi de décembre. Je suivais lentement, mon parapluie à la main, mon bréviaire sous le bras, la route dont j'ai parlé au commencement de cette histoire. La menace de Dinot, menace déjà suivie de l'effet, car je commence à m'en repentir, me revenait sans cesse à la mémoire, et l'idée que je devais passer devant leur repaire, me tourmentait cruellement. Pour être débarrassé plus tôt de mon appréhension, et de ce maudit bois qui ne voulait pas finir, je doublais le pas. Je me faisais à moi-même ce sophisme : c'est par zèle pour la religion que tu t'es attiré la haine des Dinot, donc, s'ils te tuent tu mourras martyr ; mais je dois avouer que je priais Dieu de me refuser cette faveur. Le cœur me battit bien fort lorsque j'aperçus la maison des Dinot qui fumait entre les arbres, coquette et blanche, avec sa couverture de neige, comme si on lui eût mis une chemise de mousseline. Cette fumée était de mauvais augure : elle annonçait qu'il y avait quelqu'un

dans la maison. Cependant j'espérais encore de passer inaperçu sous l'aile de mon ange gardien.

« Il n'en fut pas ainsi. Le père Dinot, quoiqu'il fit un froid à tordre les chênes, était en sentinelle devant la porte, appuyé sur un grand fusil noir. Le père Dinot avait au moins cinq pieds six pouces; ses cheveux roux, dont quelques-uns à peine commençaient à s'argenter, tombaient, pareils à la crinière d'un lion, en touffes incultes sur ses épaules; lorsqu'il maniait son fusil, un réseau de nerfs surgissait de ses mains, allant et venant sur sa peau sèche et rugueuse comme la couverture d'un vieux livre. Le temps semblait avoir eu peur de s'attaquer à cet homme. Moi, au contraire, j'étais faible et frêle, et il eût fallu une botte de curés comme je l'étais alors, pour faire un chanoine comme je le suis à présent. Alors, j'avais la manie de Jésus et de l'abstinence, tandis qu'aujourd'hui....

— Tandis qu'aujourd'hui? fit le capitaine....

— Tandis qu'aujourd'hui, reprit mademoiselle Colette se jetant sur l'interruption du capitaine comme un chien sur celui qui attaque son maître, monsieur se fait vieux et ses infirmités ne lui permettent plus de jeûner.

— Tu oublies, c'est-à-dire, vous oubliez, Colette, dit le chanoine, que je n'ai encore que soixante-cinq ans et que je me porte comme autrefois les carmes.

« Le père Dinot était donc sur sa porte. Aussitôt qu'il m'aperçut, il vint à moi.

— C'est vous que j'attendais, monsieur le curé, me dit-il de sa voix rauque et sauvage.

— Vous m'attendiez, monsieur Dinot ? répondis-je, sans trop savoir ce que je disais. Auriez-vous besoin de mon ministère ?

— De votre ministère ? Oh bien oui, il s'agit bien ici de votre ministère ! Ce n'est pas que je n'aime le bon Dieu autant qu'un autre ; si je ne vais pas à la messe, c'est que vous chantez faux et que vous êtes trop longtemps à l'autel.

— Croyez-vous, monsieur Dinot, repris-je un peu piqué, qu'une grand'messe se coule dans un moule ? Mais, puisque vous n'avez pas besoin de mon ministère, en quoi puis-je donc vous être utile ?

— Entrez, je vous expliquerai cela en présence d'un bon feu dont vous paraissez, monsieur le curé, avoir grand besoin, car vous tremblez comme si vous aviez la fièvre.

— Faites-moi plutôt l'honneur de venir dîner un de ces jours au presbytère, et amenez avec vous ce bon M. Nicolas, l'aîné de vos fils. J'ai eu envers lui des torts dont je veux qu'il me demande raison le verre à la main.

— Ce bon Nicolas va rentrer à l'instant, répondit brusquement le père Dinot ; vous le trouverez tout disposé à vous demander raison des torts que vous avez eus envers lui.

« L'arrivée prochaine de Nicolas acheva de me faire perdre la tête ; je me déterminai à prendre la fuite à travers la forêt. Mais, au regard oblique que je jetai sur le chemin, le père Dinot devina mon intention, et il arma son fusil. J'ai encore dans les oreilles le craquement de la batterie. Il me prit par le bras :

— Allons, dit-il, pas tant de cérémonie, entrez ; n'avez-vous pas peur que la maison vous tombe sur les épaules ?

— Puisque vous l'ordonnez, monsieur Dinot...

« Quand nous fûmes entrés, le père Dinot ferma la porte à verroux et posa son fusil contre le mur. Il ouvrit ensuite une grande armoire en chêne qui était à côté de la fenêtre. C'était un véritable arsenal que l'armoire du père ; il y avait là des pistolets de toutes les tailles, depuis le coquet et élégant pistolet de poche, jusqu'au gros et massif pistolet d'arçon ; des fusils de tous les calibres, depuis la canardière efflanquée dont la balle porte aussi loin que le regard, jusqu'au robuste mousqueton ; des couteaux de toutes les grandeurs et de toutes les formes, les uns courts, rablés, aiguisés sur les quatre faces, pour aller, d'une seule blessure, au fond des plus robustes poitrines ; les autres minces, larges et ventrus, tranchants comme des rasoirs, nobles castillans venus de Tolède, qui, d'un seul coup, faisaient tomber des entrailles sur la poussière ; quelques-uns fluets, maigres, tout en pointes, semblables au dard d'un aspie, qui passaient à travers les chairs comme une aiguille à travers la toile. Il y avait aussi des sacs de poudre, des sébiles, les unes pleines de balles, les autres de pierres à fusil tout enchâssées dans leurs plombs.

« Le père Dinot prit un des couteaux espagnols dont je viens de parler, et se mit à l'aiguiser, sans dire un mot, sur une pierre grise. Mes jambes fléchissaient sous moi, et je m'assis machinalement devant la terrible armoire. Une vapeur, à travers laquelle mes regards semblaient vaciller, était étendue sur mes yeux. J'avais comme le tintement d'un glas dans les oreilles ; tantôt un souffle glacé me passait à travers les os, tantôt des bouffées de chaleur et une sueur tiède me prenaient au visage. Je voulus prier, mais je ne pus trouver aucune parole d'aspiration vers Dieu. Mes idées étaient comme collées aux parois de mon cerveau, et il me semble que je faisais effort pour les en détacher. Je voyais confusément les armes dont l'armoire était garnie, et Dinot, impassible

comme une guillotine qui a fonctionné, aiguisant son couteau qui allait et revenait d'un mouvement égal sur la pierre. Je fermais les yeux pour ne pas voir ces terribles objets, mais je les voyais encore, comme s'ils eussent été dans ma paupière. Je ne pouvais me rappeler comment et pourquoi j'étais là, et il me semblait qu'à chaque instant j'allais me réveiller d'un chauchemar.

« Une bouteille était auprès de moi, sur une table ; j'avais soif, j'en pris un verre de vin et le vidai d'un seul trait. Ce vin, quoi qu'il ne fût pas des meilleurs, me rendit un peu d'énergie. Je fis un effort pour fléchir mon assassin.

— Oh ! monsieur Dinot, m'écriai-je, pourquoi voulez-vous me tuer ? Si c'est pour mon argent, je n'en ai point. Attendez que je sois devenu curé d'une riche paroisse. Je n'ai que cette montre d'argent qui me vient de mon père et dont je croyais ne me jamais séparer ; prenez-la, mais du moins laissez-moi la vie.

— Voyons cette montre ; va-t-elle bien ? dit le père Dinot en l'approchant de son oreille.

— Oh ! mon bon monsieur Dinot, elle va mieux que l'horloge de la paroisse.

— Eh bien ! gardez-la pour régler l'horloge de la paroisse, j'en ai plus que vous de montres, et il ouvrit un tiroir où il y en avait en effet bien une douzaine. Puis il se mit à aiguiser son couteau.

— Encore une fois, continua'-je, monsieur Dinot, pourquoi voulez-vous me tuer ? Le meurtre est une chose abominable, condamné par les lois divines et humaines, mais le meurtre d'un prêtre, c'est le plus grand de tous les crimes, c'est un sacrilège.

Une seule goutte de sang d'un prêtre sur vos mains vous empêcherait d'entrer dans le royaume éternel. Il est écrit, M Dinot : « Tu ne toucheras point à l'oïnt du Seigneur... »

— Poutt ! fit le père Dinot.

— Il est écrit, continuai-je : « Tu ne toucheras point à l'oïnt du Seigneur. » Je voudrais avoir là ma bible, je vous ferais voir le texte sacré. Ce sont les propres paroles de Dieu, monsieur Dinot. Or, ces paroles s'appliquent aux prêtres comme aux rois, parce que le chef des prêtres reçoit une consécration aussi bien que les chefs couronnés.

— Puisque vous êtes si savant, dit le père Dinot avec son flegme accoutumé, vous me direz bien lequel est le plus coupable de celui qui, dans une chaire, assassine une réputation, ou de celui qui, dans un bois, assassine une vie.

— C'est vrai, monsieur Dinot, j'ai péché contre vous, j'en conviens : « Faux témoignage ne diras, etc. » Je conviendrai même, si vous y tenez, que je chante faux ; mais tout prêtre que je suis, monsieur Dinot, je suis père de famille ; j'ai une sœur, veuve d'un gendarme, d'un brave comme vous, monsieur Dinot (ce compliment fit faire au père Dinot une affreuse grimace), et deux petits neveux dont je suis l'unique soutien ; que ne puis-je mettre ces pauvres anges à vos pieds et leur faire demander grace pour leur oncle !

— Tu étais de ces pauvres anges-là, toi, capitaine.

— Oh ! fit le capitaine caressant sa moustache, si je m'étais trouvé là, moi, mon oncle !

— Oui, avec une pièce de quatre, reprit le chanoine, sans



faire attention à la mauvaise humeur du capitaine, qui, ne sachant à qui s'en prendre, écrasait les tisons du talon de sa botte.

« Je dis au père Dinot beaucoup d'autres choses encore que je trouvais fort touchantes ; je pensais avoir attendri mon homme, mais son œil de pierre ne s'était point humecté, sa face de bourreau avait toujours la même expression ; il jouait avec ma vie comme un chat avec une souris, qu'il se jette d'une patte à l'autre. Il aiguisait toujours son terrible couteau.

« A mesure que l'espérance s'en allait, la résignation me revenait avec le courage.

— Allons, père Dinot, m'écriai-je, il faut pourtant en finir. Votre couteau est assez aiguisé comme cela. Je n'ai pas la peau si dure que vous le croyez.

— Snivez-moi donc, puisque vous êtes si pressé, répondit le père Dinot. Et il voulait me prendre le bras pour m'aider à marcher. Je résolus de vendre au meurtrier chèrement ma vie.

— A la bonne heure, s'écria le capitaine, je reconnais-là mon oncle. Et vous le transperçates, sans doute, avec la canne de votre parapluie ?...

— Pas tout-à-fait, dit le chanoine, je me contentai de frotter ma soutane avec la main, à l'endroit où il m'avait touché, comme pour essayer l'empreinte de ses doigts. Et je lui dis avec un superbe dédain : Monsieur Dinot, soyez assez bon pour m'épargner votre contact. Je ne veux de contact qu'avec votre lame.

— Fichtre ! fit le père Dinot, je ne vous croyais pas si brave ; vous avez donc marché ce matin sur le vieux sabre de votre beau-frère le gendarme ?

« Dinot me fit traverser une cour étroite et longue, semblable à une allée. Sur la neige dont la terre était couverte, je remarquai une traînée de sang, dont les gouttes se groupaient en larges taches là où sans doute s'était arrêté, pour reprendre haleine, un homme qui portait un cadavre. A l'extrémité de cette allée, s'ouvrait une petite porte ronde, noire comme la porte d'un caveau sépulcral. Dinot me fit passer par cette porte. Il eut même la politesse de me céder les honneurs du pas.

« La pièce dans laquelle je me trouvais ne recevait de jour que par la porte. D'abord, je ne distinguai rien, mais lorsque mes yeux se furent un peu habitués à ce crépuscule, j'aperçus, pendant du plancher jusqu'à terre, quelque chose de hideux, d'informe, de mort, que recouvrait un linge blanc, mais ensanglanté. Je jugeai que c'était un cadavre pendu par les pieds, et qui avait le ventre ouvert, et que cette chambre était l'abattoir des Dinot.

« La mort, c'est toujours la même vieille, au crâne terreux, aux yeux vides, à la bouche sans lèvres, qui, riches et pauvres, nous jette au même trou. Seulement elle nous arrive avec diverses toilettes. Pour la jeune fille, c'est une vierge vêtue de blanc, ayant des bagues aux doigts, des roses fanées sur le sein, une blanche couronne sur la tête, couchée pudiquement dans un cercueil resplendissant de cierges ; pour le soldat, c'est une déesse au manteau tricolore, répandant à pleines mains des palmes sur une immense fosse, qu'on appelle un champ de bataille, ou si tu l'aimes mieux, un aigle couronné qui emporte des armes, plein ses serres, au temple des braves ; pour le condamné, elle se présente sous l'horrible écarlate du hourreau, les yeux couverts d'un bandeau noir

et le doigt sur un chiffre d'horloge. Mais au fond, c'est toujours la même chose, le même néant ou la même immortalité, le même paradis ou le même enfer; et encore, pour celui qui meurt de maladie, le vestibule de la tombe est-il plus affreux que la tombe elle-même. On a beau se dire cela, et vouloir se le persuader, la mort violente et à heure fixe, cette mort qui prend un homme et l'enveloppe tout vivant d'un linceul, ce néant qui succède tout-à-coup à la plénitude de l'existence, cette grande lumière de l'éternité qui vous arrive sans crépuscule, c'est toujours quelque chose d'effrayant, un quart d'heure bien difficile à passer.

« L'idée que moi, prêtre, à qui l'on accordait quelque talent, auquel on promettait un bel avenir, j'allais mourir de la mort d'une volaille qu'on saigne, d'un mouton qu'on égorge, sans avoir seulement un pauvre demi-collège, c'était pour moi un affreux supplice. Je pensais aussi à votre mère, à vous, à mon presbytère rebâti à neuf, et une larme me venait malgré moi au bord de la paupière; mais, je la réprimais, je la faisais refluer, je voulais mourir avec dignité. C'était peut-être un péché, mais j'avais l'amour-propre du sauvage qu'on va livrer aux tortures et qui brave encore ses bourreaux.

« Je vis le père Dinot qui ouvrait son couteau.

— Monsieur Dinot, lui dis-je, encore quelques minutes, s'il vous plaît, je veux prier.

— Pour qui? me répondit-il.

— Pour vous d'abord, parce que vous êtes mon assassin, pour moi ensuite qui vais mourir sans qu'un prêtre m'ait dit: va tes péchés te sont remis; pour ma sœur, pour ses pauvres orphelins

qui n'auront plus que Dieu pour père, enfin pour cet infortuné que vous allez me donner sans doute pour compagnon de cercueil.

« A cette dernière parole, le masque de férocité que Dinot avait mis sur son visage, tomba tout-à-coup. Il se mit à pousser de grands éclats de rire.

— Parbleu, dit-il, vous ne pouvez mieux faire que de prier pour cet infortuné, car je soupçonne qu'il n'était pas trop en état de grace lorsqu'il est mort. Du reste, c'est un père de famille comme vous, qui laisse deux ou trois petits orphelins, mais la mort de leur père ne les empêchera pas de faire leur chemin dans le monde; je vous en réponds.

« A ces mots, il leva la serviette que j'avais prise pour un drap mortuaire, et je vis un énorme sanglier pendu en effet au plancher par les pieds.

— Voilà, dit-il, monsieur le curé, l'infortuné pour lequel vous vouliez prier tout à l'heure; s'il n'est pas votre compagnon de cercueil, il sera du moins votre compagnon de table. En disant cela, il enlevait du sanglier une énorme tranche, qu'il me remit entre les mains. Tenez, dit-il, voilà pour vous, monsieur le curé; dites à votre sœur qu'elle le laisse mariner pendant trois jours dans du vin blanc, et invitez ensuite un confrère. S'il vous faut un lièvre, ne vous en faites pas faute.

— Oh! m'écriai-je, voilà donc mon rêve fini, car il me semble bien que je rêvais. Mais, dites-moi, monsieur Dinot, pourquoi m'avez-vous fait une si grande peur?

— Pour vous prouver, monsieur le curé, qu'il ne faut pas juger sur l'apparence.

« Nous sortîmes. Le père Dinot prit son fusil, et me conduisit jusqu'à la porte du presbytère, où il refusa d'entrer de peur d'effrayer ma sœur.

« Je ne l'ai pas revu depuis ce temps-là. »

— Eh ! dit le capitaine, l'apparence à l'égard de cet homme était-elle bien trompeuse ?

— Pas tout-à-fait, répondit le chanoine. Mais c'est une histoire que je te raconterai à ta première visite, quand ton empereur nous aura donné la paix.





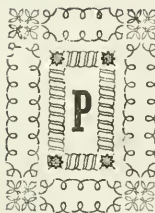
**COMMENT LE CAPITAINE EUT PEUR.**





## COMMENT

# LE CAPITAINE EUT PEUR.

OUR moi, dit le capitaine, voici comment j'eus peur. Il y a environ trente ans de cela, j'étais alors fourrier dans un régiment d'artillerie qui tenait garnison à Lyon.

Pour aller de ma petite ville à Lyon, on peut passer par la Bourgogne ou par le Morvand. J'étais libre de choisir la route qui m'agrémenterait le plus, car je voyageais avec mes jambes et à mes frais. Comme je n'étais pas chemin de fer, que je n'étais pas obligé de relier les grands centres de production, de suivre le lit des rivières comme un chien hydrophobe, de percer les montagnes de part en part comme une taupe, et d'enjamber les vallées sur un viaduc, que

d'ailleurs une pente de deux ou trois millimètres par mètre ne me faisait pas peur, je me décidai pour le Morvand.

Le Morvand n'est pas un beau pays pour tout le monde. Comme tout ce qui a quelque mérite, il a ses partisans et ses détracteurs. Pour celui qui a de la prédilection pour les basses terres, qui aime à se faire bercer par une diligence sur la molle poussière des grandes routes, le Morvand est un pays trop montueux. Pour ceux au contraire qui préfèrent les pays montueux et fortement accidentés, le Morvand est une terre trop basse. Il n'a pas les agréments de sa laideur; c'est un individu qui a l'épaule tournée, mais qui n'a pas le mérite d'être bossu.

Les montagnes du Morvand ne sont pas des montagnes d'artistes. Ce sont de bonnes grosses collines bourgeoises, toutes simples, toutes rondes, toutes unies; voilà tout. Elle ne disent rien à l'imagination. Elles ne racontent rien de ces grandes catastrophes qui ont bouleversé le monde. Vous diriez de grands tas de terre qu'au jour de la création Dieu a fait brouetter là. Elles ressemblent à ces vieillards insignifiants au front desquels les passions n'ont pas laissé de trace, et qui sont arrivés frais et rougeauds jusqu'aux confins de l'existence.

Elles ne sont pas assez hautes, pas assez abruptes, pas assez dégradées; elles n'ont pas reçu assez profondément la sculpture des siècles; leurs rochers ne pendent pas, ils ne s'élancent point en pitons, ils ne sont pas entassés d'une manière désordonnée les uns sur les autres. Donnez à une troupe de Marchois du mortier et des moëllons, ils vous en feront tout autant.

Leurs eaux ne se précipitent pas assez, elles n'ont pas assez de bruit, assez d'écume, assez de colère; elles ne hurlent pas comme des bêtes féroces devant un quartier de roc qui les arrête; elles,

sont trop calmes, trop rassises. Elles murmurent et s'en vont comme un prêtre qui lit son bréviaire. Ce ne sont pas elles qui voudraient se permettre d'emporter un pont ; elles reculeraient devant un saut de vingt brasses. Elles ne sont bonnes qu'à faire tourner un moulin ou soulever lourdement, l'un après l'autre, les marteaux d'un foulon.

Leurs vallées sont trop larges ; elles n'ont pas un lit assez marqué ; les berges en sont trop basses, trop plates, trop effacées ; le voyageur y a trop de ciel au-dessus de sa tête.

Les montagnes du Morvand ont d'ailleurs un défaut capital : elles n'ont pas de neiges à leurs sommets ; elles n'ont même pas de ces grands crânes jaunes et chauves qui tombent en ruines ; elles sont coiffées de chênes et de bouleaux prosaïques qui se vendent à Clamecy tant le décastère. Or, une montagne qui se laisse surmonter par la culture, qui se couronne d'arbres plantés par l'homme, c'est une montagne qui porte perruque. Si j'étais oiseau, je ne voudrais pas m'arrêter sur ces cimes que hantent les gardes forestiers. Si j'étais ouragan, je mépriserais d'agiter ces feuillages postiches.

Un autre reproche qu'on peut adresser au Morvand, c'est qu'il n'est pas un pays d'aventures ; vous ne rencontrerez pas sur ses sommets de ces horribles précipices, où pour rouler jusqu'au fond on met une demi-journée ; vous pouvez les parcourir en tout temps et en toute saison, en tout temps et en tout lieu avec une cariole d'osier. Vous exploreriez d'un bout de l'année à l'autre ces honnêtes et inoffensives montagnes, que vous n'auriez pas la satisfaction, à moins que vous ne le fissiez exprès, d'y rencontrer une entorse. Il vous faudra regagner le domicile conjugal sans avoir pu mettre en porte-feuille la moindre scène un peu dramatique, sans avoir le moindre accident à raconter à votre famille terrifiée. Aussi,

le Morvand n'est-il pas fréquenté des touristes. Il n'y a guère que M. Dupin qui ait hasardé de célébrer ces hauteurs bourgeoises, ces rochers juste-milieu et ces vallées parlementaires. Encore, comment les a-t-il célébrées ? par devoir, par politesse, parce qu'il est le représentant du Morvand, comme, dans un discours tel quel, il souhaite au roi la bonne année.

Voilà ce que j'ai entendu dire plusieurs fois à des poètes et à des artistes. Pour moi, j'aime le Morvand, je l'aimais dès mon enfance et avant de l'avoir visité. Du haut des cimes qui entourent Clamecy, je me plaisais à contempler ces montagnes bleues, qui m'apparaissaient au bout du ciel comme un orage. J'aurais voulu avoir des ailes pour aller me poser sur quelque arbre de ce noir pays qui semblait flotter au milieu des nuées. Je ne revenais jamais au logis sans m'être donné parole de les visiter quand je n'irais plus à l'école. Depuis, j'ai vu le Morvand ; je l'ai vu comme un ami qui m'attendait ; il me semblait que nous nous étions donné rendez vous.

Ces montagnes qui s'étendent autour de vous, jusqu'où le regard peut aller, comme les murailles gigantesques d'un vaste cirque, je les ai trouvées superbes. J'aimais ces larges et plantureuses vallées au fond desquelles il y a toujours un cours d'eau, et sous un bouquet d'aulnes et de peupliers, toujours un moulin. Je passais des minutes entières à contempler l'eau s'élançant de la vanne et s'agitant comme une crinière de lion sur la surface verte du gourd. J'aimais ces longues rangées d'arbres qui découpent la prairie par petits carreaux, ces eaux claires qui sourdent à petit bruit d'entre les herbes ou du milieu d'une touffe de roseaux, ces pétulants ruisselets qui se vautrent sur le sol plutôt qu'ils ne coulent, et semblent si pressés d'arriver à la rivière. J'aimais ces mornes étangs qui paraissent collés sur le sol. J'aimerais aussi beaucoup les truites du Morvand, mais c'est un mets réservé dont

les avoués indigènes de Château-Chinon et leurs confrères de Clamecy ont seuls le privilège.

Le Morvand n'avait pas d'autre voie de communication que des chemins de traverse. Ces chemins étaient presque en toute saison impraticables, mais selon moi ils étaient délicieux.

Ils étaient ordinairement bordés de haies hautes et touffues, que personne n'avait plantées, qui semblaient être venues là comme pour tenir compagnie au chemin, et dont les propriétaires riverains ne s'étaient jamais ingéré de réprimer les écarts. Les divers arbustes dont elles étaient formées y faisaient, selon leur taille et la nuance de leurs feuilles, divers étages de verdure. Souvent au-dessus de cette masse inculte de feuilles s'élevait un long rideau de pommiers sauvages, pleins de fleurs blanches et de petits oiseaux gazouillant. Quelquefois aussi c'étaient des ormes tout cassés, tout chenus, tout paralysés, dont quelques-uns n'avaient plus d'autre verdure que les plantes qui avaient pris racine dans les rides de leur tronc, et retombaient tout autour en guirlandes de fleurs. Ils étaient si vieux que le chemin semblait les avoir trouvés là.

Beaucoup de ces chemins étaient accompagnés d'un ruisseau qui se glissait le long de la haie et gazouillait comme un oiseau caché dans l'herbe. Au-dessus, pendaient des aubépines qui lui donnaient les débris de leurs fleurs à charier. Quelquefois une épine égratignait sa surface et le faisait bondir et murmurer de colère. De temps en temps c'était une bergeronnette qui, perchée sur une des branches les plus basses, faisait sa toilette et baignait dans l'eau les longues plumes de sa queue.

Dans les endroits où il se ralentissait, il était bordé de myosotis dont les fleurs bleues flottaient par milliers, comme de petites pru-

nelles à sa surface. Son cours était obstrué d'une forêt de sombres cressons qu'il n'avait pas la force de courber, et, au milieu de son lit, ondoyaient des écheveaux d'herbes dont il s'amusait à démêler les longs fils.

Bien souvent monseigneur du ruisselet s'emparait sans façon du milieu du chemin, il s'y prélassait, il s'y trémoussait, il piaulait, il gloussait, il roucoulait, il avait l'air de se moquer de vous. Tout à coup, comme s'il l'eût fait exprès pour vous embarrasser, il formait une grande flaque d'eau qui vous barrait le passage. Quand son caprice le prenait, il vous quittait brusquement par un demi-tour à droite ou à gauche, disparaissait sous les racines d'un vieil orme ou sous une touffe de ronces, et allait se promener dans la prairie. Vous étiez obligé de le passer sur une poutre portée à chaque extrémité par deux grosses pierres ; pont branlant, qu'à la fonte des neiges le ruisselet ne manquait jamais d'emporter dans la haie.

. . . . . *Pontem indignatus Arxer.*

Entre ces deux murailles de verdure il régnait un calme profond, comme sous la voûte d'une église, et vous y respiriez une fraîcheur délicieuse ; vous y étiez complètement seul et vous vous seriez cru égaré au milieu d'une savane de l'Amérique, si vous n'eussiez vu, de loin en loin, ondoyer, au dessus des bois, la fumée de quelque fourneau de charbon, ou que, de temps en temps, vous n'eussiez entendu la chanson d'un bouvier traîner dans l'espace ses notes plaintives.

J'aimais surtout le Morvand parce que c'est un pays qui ne ressemble à aucun autre ; les limites en sont profondément empreintes sur le sol ; aussitôt que vous y avez fait un pas, vous ne pouvez le méconnaître ; vous le distinguez des autres parties de la France

aussi facilement que vous distinguez un prêtre d'un bourgeois ; il est à la surface du royaume comme une île au milieu de l'Océan , comme un clos entouré de murs sur le sol ras d'une vaste plaine.

Si vous venez de Clamecy, à peine avez-vous dépassé la petite ville de Tannay et franchi l'Yonne, que déjà vous n'êtes plus en France ; le milieu qui vous environnait a changé comme une décoration de théâtre. La transition est aussi brusque que si du rivage vous mettiez le pied dans un fleuve ; la physionomie du sol, les mœurs des habitants, leur langage, leurs habitudes, leur costume, n'ont rien de pareil à ce que vous laissez derrière vous ; en quelques minutes vous avez fait deux cents lieues.

La mode qui s'insinue partout, qui ne dédaigne pas, toute grande dame qu'elle est, de se mirer au tesson de glace accroché à la muraille d'une chaumière, n'a pas encore pénétré dans le Morvand ; l'odeur de la soupe aux choux lui aura sans doute fait mal aux nerfs.

Dans le Morvand, le costume est inamovible ; vous diriez que pour tous les paysans il y a un uniforme de rigueur, un uniforme pareil à celui qui existe dans les maisons de correction : toutes les femmes, jeunes ou vieilles, sont vêtues d'une étoffe de laine à larges raies ; elles ont toutes aux jambes des bas de laine blanche, toutes aux pieds des sabots étrangement tatoués, recouverts d'un carré de peau de mouton, et toutes sur la tête un large et épais bonnet d'indienne piquée, derrière lequel se carre un large chignon. Probablement les matrones gauloises avaient un bonnet d'indienne et un chignon. Si, avec cet accoutrement disgracieux quelques-unes d'elles sont encore jolies, il ne faut pas leur en faire compliment ; c'est que véritablement elles ne peuvent être laides.

Pour les hommes, ils ont encore dans leur costume moins de prétention que ces dames ; en toute saison ils vont pieds nus dans de gros sabots : vous diriez que la laine rayée est l'épiderme des naturels du pays ; jamais les ciseaux des couturières morvandelles n'ont coupé d'autre étoffe. Les vestes et les pantalons sont invariablement rayés comme les jupes, je serais même tenté de croire, si je n'avais pas vu de moutons dans le Morvand, que leur toison y est rayée. Tous les hommes, les enfants même, portent un chapeau rond dont les bords sont d'une largeur si démesurée, que trois amis, sous cette galette de feutre, pourraient aisément s'abriter d'une averse. Ces braves gens, vus du haut du clocher, quand ils s'arrêtent, au sortir de l'office, devant le porche de l'église, pour deviser de leurs affaires, vous feraient l'effet d'une couche de grands champignons noirs.

Mais alors on était en hiver, et j'avais été surpris en route par le dégel ; le Morvand n'était rien moins que ce je viens de dire : il était laid, malade, enrhumé, catarrheux ; il était de mauvaise humeur ; ses montagnes dégouttaient de pluie ; ses vallées étaient noires ; il n'y avait plus de ciel sur ses cimes ; ses ruisselets si clairs étaient devenus de sales torrents, et ses beaux chemins de traverse n'étaient plus que des fossés pleins d'eau et de boue.

Je voyageais comme on se promène, en amateur, en artiste ; bien mieux encore qu'en artiste, car je n'avais rien qui m'embarassât, pas même un sac. J'avais mis toute ma défroque militaire à la diligence : mon schako, mon sabre, etc. ; et je n'avais gardé de mon uniforme que ma capote et mon bonnet de police.

Cependant, je n'allais pas plus vite qu'une armée embarrassée de gros bagages ; j'avais mis six jours pour faire vingt-cinq lieues.



J'arrivai à Autun dans les avants de Noël, semaine lugubre, pleine de fantômes et d'apparitions, congé sinistre qu'obtiennent les trépassés pour sortir un moment de leurs sépulcres et aller tourmenter de leur malencontreuse effigie les héritiers récalcitrants qui ne leur ont point fait dire de service. Il était quatre heures et demie du soir ; un froid âpre avait succédé au dégel. La nuit commençait à s'épaissir ; elle enveloppait déjà de ses grises fumées le sommet des édifices, et les réverbères, dépouillés de leurs rayons, apparaissaient comme des charbons ardents au milieu du brouillard.

Mon premier soin fut d'aller à la mairie quérir un billet de logement. Monsieur le maire m'adressait, bien à son insçu sans doute, à un certain Rudeface, boucher. Je me renseignai, auprès du premier bourgeois que j'avisai dans la rue, du domicile du boucher Rudeface ; j'appris qu'il logeait dans une rue écartée, à l'extrémité du faubourg. Cela ne m'arrangeait pas. L'excentricité de ce domicile amphibie me fit concevoir, de la position sociale de M. Rudeface, une assez piètre opinion ; j'aurais bien parié que son nom ne se trouvait pas sur la liste des commerçants notables du pays, et que ce n'était pas de ces gros bouchers, tout flanqués d'écus de six francs, qui font sensation sur les champs de foire. Décidément les buveurs d'encre de la mairie m'avaient floué ; j'avais un mauvais billet de logement. Car, bien que le soldat n'ait droit d'occuper, à la chandelle et au feu du pékin, que l'espace tout juste qu'il tient dans les rangs ou que son corps doit couvrir sur le champ de bataille, malgré ses déceptions quotidiennes, il espère toujours davantage.

Selon les renseignements topographiques qui m'avaient été donnés, je tournai deux ou trois fois à droite, autant de fois à gauche, je marchai devant moi, je revins sur mes pas, et je me trouvai à peu près hors du faubourg indiqué. La rue s'était changée en

grand chemin, les haies commençaient à remplacer les murs, les maisons devenaient clair-semées, elles étaient séparées par des jardins ou des champs, et semblaient courir l'une après l'autre ; bientôt elles ne se montrèrent plus que d'un seul côté de la rue. A ma droite se dressait une grande montagne ronde dont la croupe noire était tachée de larges plaques de neige ; vous eussiez dit un monstre gigantesque accroupi sur le bord du chemin, et qui guettait les passants pour les dévorer.

La bise me dévorait le visage et me rongeaient les oreilles. Elle sifflait autour de ces chétives demeures comme si elle eût lutté contre elles et qu'elle eût voulu les tordre entre ses tourbillons. Elle râlait entre les arbres de la montagne comme un homme qu'on égorge.

La nuit était fermée depuis longtemps. Les ténèbres étaient épaisses et compactes. Elles me touchaient, elles me glaçaient le front, elles déposaient leur blanche poussière sur mes cheveux ; si j'avais voulu retirer mes mains de mes poches, j'aurais pu les prendre à poignées.

Le premier être vivant que je rencontrai dans cette rue fut un chien attardé qui me lâcha une bordée d'abolements ; bientôt une espèce de jardinier parut sur le seuil de la porte armé d'un fusil.

— Pardon, dit-il, je vous avais pris pour un loup.

— Et votre chien, m'a-t-il pris aussi pour un loup ?

— Mon chien, lui, vous a pris pour un voleur.

— Grand merci ! il paraît alors que cette rue a bonne re-

nommée; mais indiquez-moi au moins la maison du boucher Rudeface.

— Au bout de ce mur; et il referma sa porte.

Je me trouvai bientôt devant un vieux pignon cassé par le temps et coiffé de travers comme un crâne. J'ouvris, je ne sais comment, par la grace de Dieu sans doute, une petite porte cintrée, toute bardée de clous comme un homme d'armes. Je descendis quelques marches. J'étais dans une chambre à peu près obscure comme doit l'être un tombeau percé. Des fentes d'une cloison en planches sortaient quelques fils de lumière tendus de bas en haut qui marquetaient la muraille de petites plaques rouges. Je jugeai que c'était derrière cette cloison que se tenait la famille de mon hôte. J'appelai : une voix aigre comme une fausse note de clarinette, et qui m'entra comme un clou dans les oreilles, me répondit :

— Nous n'avons pas le temps de nous déranger; cherchez : la porte est à droite, et le loquet à gauche de la porte.

Je mis la main sur quelque chose de doux et de mat, de suintant et de graisseux, dont le contact me fit tressaillir comme si j'eusse touché une plaie. C'était le loquet; j'ouvris la porte; une odeur nauséabonde me saisit aux narines.

Sous mes yeux était un tableau qui, à la victime près, était une copie exacte de l'assassinat de Fualdès. Sur une table était étendue une énorme truie, dont les flancs ouverts pendaient à droite et à gauche; ses entrailles épanchées autour d'elle répandaient une fumée tiède et grise, qui falsait suer les poutres noires du plancher.

Une femme était accroupie au pied de la table; elle recevait

dans un baquet le sang qui s'échappait en sanglottant de la gorge coupée de l'animal, et semblait pétrir quelque chose entre ses mains ; le sang lui était monté jusqu'aux coudes, et vous eussiez dit qu'elle avait des mitaines écarlates.

Un homme de haute taille, tout balaféré de sang, les bras retroussés, s'occupait à dépouiller la truie. Il tenait un couteau entre ses dents et enfonçait son poing fermé sous la peau de l'animal pour la détacher des chairs.

Un enfant d'une douzaine d'années, dont les cheveux bruns étaient tellement collés les uns avec les autres, qu'ils ne formaient plus qu'une calotte, et que leurs tresses ressemblaient à des tresses de marbre noir, se tenait auprès de lui, une lampe à la main, immobile comme un candélabre.

Des blocs de chair étaient accrochés à la muraille. La graisse suintait le long de ces pierres noires et pourries, et y avait formé, en se figeant, comme des espèces de stalactites. Cinq à six grosses branches de chêne, qui, bien certainement, n'avaient point payé de droits à l'octroi, brûlaient dans une haute cheminée. Devant ces gigantesques tisons bouillait une chaudière dans laquelle remuait et se plaignait une grosse hure de porc. Ce feu monstre effaçait les clartés de la lampe. Il donnait aux objets une teinte ardente, et dessinait, en ombres grises, sur la muraille, le tableau que je viens de décrire. Tout ce qui m'entourait, ce qui frappait mes yeux, était sinistre ou dégoûtant. Vous eussiez dit, de cette chambre, une des salles de l'enfer.

Je devinai bientôt que mon hôte n'avait pas l'honneur d'être boucher. Le maire disait boucher sur son billet de logement, par euphonie, par politesse pour un de ses administrés. Rudeface était tout simplement un écorcheur. Son industrie consistait à dé-

pouiller des truies, dont il vendait la chair au marché, et dont il livrait la peau au layetier, qui en habillait des couvercles de malles.

Je fus tenté un instant de renoncer à cette dégoûtante hospitalité, mais ma bourse s'était tellement amoindrie durant mon expédition du Morvand, qu'il ne me restait qu'à peine de quoi prendre le coche d'eau à Châlons. D'ailleurs, j'avais froid, j'étais las, et je reculai devant cet instant de cruelle douleur qu'éprouve le voyageur fatigué, lorsque, après s'être arrêté quelques minutes, il faut qu'il remette ses jambes en mouvement.

J'avisai une chaise d'assez honnête apparence, j'écartai avec soin les pans de ma capote, et je m'établis auprès de la cheminée; j'éprouvais un indicible bien-être à étendre devant cette flamme mes membres raidis par la fatigue, car je défie l'homme le plus riche, le plus puissant, le plus admiré de la terre, de trouver une volupté plus friande que celle de se chauffer quand il fait froid et de se reposer quand il est bien las. Au fait, ce sinistre foyer avait deux avantages qui manquent à beaucoup d'autres foyers que font les fashionables et les grands seigneurs: il débordait de chaleur et ne fumait pas.

Eh! mon Dieu, me dis-je, qu'est-ce donc que la propreté? une chose de convention comme toutes les autres choses. Elle change selon les latitudes et les températures. La propreté d'ici n'est pas celle de là-bas. L'hidalgo espagnol se carre dans sa vermine, le cavalier hongrois s'oint de lard rance, comme un canon de fusil ou une lame de sabre qu'on emmagasine. Les Tartares portent à leur cœu les excréments de leur grand lama, et les anthropophages du nouveau monde boivent dans le crâne de leurs ennemis, comme des européens dans un verre bien rincé. Nous-mêmes qui faisons sur tout les délicats, qu'est-ce que nos pommades? de

vieilles graisses parfumées. Nos brillantes teintures ? un amalgame de sales drogues, dans lesquelles nous ne voudrions pas tremper le doigt. Ces fromages de toutes sortes, qu'on sert sur nos tables pour nous aiguïser un reste d'appétit ? du laitage en putréfaction. Ces hultres, dont nous sommes si voraces ? des crachats vivants. Que sont ces taches dégoûtantes qui salissent la veste du marmiton ? quelques gouttes de ces sauces que nous avons savourées avec délices. Et nos belles jeunes filles que dérobent-elles à nos yeux, sous cette peau blanche et rose que nous baisons avec passion ? de la bile, des humeurs, des chairs rouges parsemées de filets blancs, et de hideuses membranes ramifiées de sang. Ramené à la raison par cette tirade philosophique, je me mis à fredonner :

*Qu'on est heureux, quand on trouve en voyage  
Un bon souper et surtout un bon lit.*

Il y avait à peine dix minutes que j'étais assis, lorsque le boucher alla fermer la porte d'entrée aux verroux.

— Eh ! l'ami, lui dis-je, il me semble qu'il est encore de bonne heure pour se verrouiller ainsi.

— Il n'est jamais trop tôt, répondit-il brusquement, quand on n'attend plus personne.

— Cependant, si je voulais sortir pour aller chercher ce qu'il me faut pour souper ?

— Ce seraient des pas perdus ; je suis cabaretier en même temps que boucher, et nous vous fournirons à bon compte tout ce qu'il vous faudra.

Cette offre de Rudeface n'était pas ragoûtante, et d'ailleurs la

fatigue m'avait ôté l'appétit. Je lui répondis qu'il ne me fallait rien, que j'avais dîné en ville. La femme comprit mes répugnances ; elle détourna la tête et m'envoya un regard oblique dont elle eût voulu, j'en suis bien sûr, faire un stylet.

— Peut-être, dit-elle, d'une voix pareille à un coup de fouet, monsieur n'aime-t-il pas à manger dans les cabarets ?

— Pardonnez-moi, madame, lui répondis-je fort tranquillement, j'y mange volontiers quand ils sont tenus avec propreté et que l'hôtesse en est avenante.

— Il faudrait sans doute à monsieur, au lieu d'un fagot d'épines pour enseigne, un rosier couvert de fleurs.

— Pas tant de discussion, femme ! s'écria le boucher, le camarade est bien libre d'aller se coucher sans souper, si cela lui convient.

— Peut-être, grommela-t-elle entre ses dents, n'a-t-il pas de quoi payer son souper.

— Silence, encore une fois, femme ! s'écria de nouveau le boucher, d'un ton qui prouvait qu'il était le maître au logis, silence ! ou bien...

Après être resté une heure environ auprès du feu, je déclarai à Rudeface que je désirais aller me coucher.

Le boucher prit la lampe et je le suivis ; il me fit traverser une petite cour, nous escaladâmes trente marches au moins d'un escalier sans rampe, raide et étroite échelle de pierre collée contre la muraille, et nous nous trouvâmes sur un palier large

comme un plateau à servir le café. C'était là qu'était ma chambre. Comme j'allais y entrer, un tourbillon de vent s'engouffra dans la cour et éteignit la lampe. Rudeface se disposait à s'éloigner.

— Au moins, lui dis-je, vous aurez bien la complaisance d'aller rallumer cette lampe.

— A quoi bon ? répondit-il, vous trouverez bien votre lit sans lumière.

— Mais pour me déshabiller !

— Je présume que vous n'êtes pas une coquette qui faites une toilette de nuit.

— Toujours est-il qu'il faut que je sache où vous me mettez.

— N'allez-vous pas faire le délicat ! de plus huppés que vous, sans vous mépriser, ont logé dans cette chambre, et personne ne s'en est plaint.

Ces raisons n'étaient pas sans réplique, mais elles étaient celles du plus fort ; il fallait bien que je m'y rendisse. A peine eus-je mis le pied dans la chambre, que Rudeface tira la porte, la ferma à double tour et emporta la clé ; cela fut sitôt fait que je n'eus pas le temps de m'y opposer.

— Eh ! Rudeface ! m'écriai-je en donnant un grand coup de pied contre la porte, boucher maudit, prétends-tu m'enfermer ici comme un porc dans ton écurie ? r'ouvre cette porte où je vais la défoncer !



— Bonsoir, camarade, me répondit tranquillement Rudeface du milieu de l'escalier ; demain, quand il faudra que vous vous leviez, ou viendra vous éveiller.

Bientôt après j'entendis le bruit de ses talons ferrés résonner sur le pavé de la cour. Que faire ? briser la porte ? elle était en chêne et d'une solidité à résister à une pièce de siège, et d'ailleurs il s'en serait suivi entre moi et Rudeface, morvandau de la plus rude et de la plus grande espèce, une lutte qui n'eût pas été à mon avantage. Je me résignai donc en homme qui savait se plier à toutes les exigences de la vie, à subir les sept ou huit heures de détention auxquelles me condamnait mon hôte.

J'eus bientôt trouvé mon lit ; il était un peu dur, mais il n'avait pas de vices essentiellement rédbibitoires, et les couvertures en étaient suffisamment épaisses. A tout prendre, cela valait mieux que les planches noueuses d'un lit de camp ou que l'herbe froide d'un bivouac. Cinq minutes après j'étais couché.

J'étais harrassé de fatigue, et cependant le sommeil, ce bon sommeil qui aime tant les voyageurs et les soldats, ne me venait point. J'étais mal à mon aise dans ce lit ; ces draps me dégoûtaient, ils exhalaient une odeur de suif : on eût dit qu'ils avaient été lavés avec de l'eau de vaisselle ; je me comparais à une saucisse dans son enveloppe de graisse ; je n'osais ni me retourner ni m'étendre ; des images sinistres, des lambeaux de l'assassinat de Fualdés flottaient dans mon esprit ; je me rappelai avec une vague terreur tout ce que j'avais vu chez ce boucher, et lui-même n'était-il pas un hideux et sinistre personnage ? dans quelle intention m'avait-il enfermé dans cette chambre ? s'il lui prenait fantaisie de m'assassiner, qui l'empêcherait d'exécuter son dessein ? qui distinguerait sur ses habits la trace de mon sang, de celui qu'il versait tous les jours ; et comment découvrirait-on mon cadavre,

quand il l'aurait enterré et qu'il aurait fait pousser dessus des navets et des carottes ?

Je me rappelai malheureusement ce pâtissier du règne de Philippe-Auguste, qui faisait avec de la chair d'homme, des pâtés célèbres dans Paris. Serait-il donc impossible que Rudeface fût un contrefacteur de ce scélérat ? Pourquoi n'assassinerait-il pas ceux qui viennent dans son auberge pour avoir leur chair et leur graisse ?

Qu'est-ce qu'un boucher ? me disais-je, le manche d'un couteau plutôt qu'un homme. Sa profession, c'est le meurtre ; son spectacle de tous les instants, c'est l'agonie. Il a toujours les mains dans le sang, toujours les bras plongés au milieu des entrailles fumantes. Toute mort n'est pour lui qu'un trou fait à la gorge avec une lame bien effilée. Rudeface ne me considère sans doute que comme un animal qui a une peau de drap bleu et des bracelets dorés aux pattes de devant.

Au moins les victimes du mitron avaient pour cercueil une boîte de pâte artistement travaillée. Ils étaient servis dans des plats d'argent sur les meilleures tables de la capitale. Les éloges qu'on faisait du succulent hachis leur tenait lieu d'oraison funèbre. Mais moi, je n'aurai pour tombeau que ce noir et horrible chaudron que j'ai vu bouillir au foyer de Rudeface, et ma dépouille mortelle servira peut-être à graisser l'essieu d'une voiture de roulier.

Je n'étais ni éveillé ni endormi. J'étais dans un de ces douloureux engourdissements que doit éprouver un homme qu'on magnétise. Mes pensées avaient quelque chose de l'indécision, du rêve et de la solidité de la réflexion. J'aurais pu les comparer à ces

statuettes qui ne sont plus molles, mais qui ne sont pas encore durcies.

La bise qui hurlait autour de moi se tut un instant. Je crus entendre comme un bruit à l'extrémité de la chambre. Je me fis immobile, je retins ma respiration, et j'écoutai. Il y avait, en effet, dans cette chambre, un bruit que je ne comprenais pas : un bruit d'avant Noël peut-être. C'était un bruit sourd, périodique, mesuré, semblable à celui d'une gouttière qui tombe à des intervalles égaux et s'écrase sur le pavé.

Ce bruit étrange venait merveilleusement en aide aux idées sinistres qui m'agitaient ; j'eus peur, peur d'autre chose que de perdre la vie, peur de je ne sais quoi, une de ces peurs superstitieuses qui viennent non de la faiblesse du courage, mais de l'infirmité de la raison ; je m'imaginai que ce bruit pouvait bien être en effet un bruit d'avant-Noël.

Trépassé! m'écriai-je, qui que tu sois, que tu viennes du paradis ou de l'enfer, explique-toi plus clairement ou tais-toi. Tu vois bien que tu me troubles, que tu m'empêches de dormir. Si tu es une âme en peine qui demande des prières, je te préviens que tu t'adresses mal : je suis un soldat qui ne prie point pour lui-même, et tu es trop raisonnable pour exiger que je t'achète des messes sur ma solde.

Cependant le bruit allait toujours son train, impassible et lent, sans s'inquiéter s'il avait un voisin auquel il faisait peur ; vous eussiez dit l'horloge éternelle qui compte les siècles. En tous cas, si c'était la voix d'un trépassé, ce trépassé devait avoir été de son vivant quelque vieil employé de bureau régulier dans son allure comme une pendule.

Au fait, me dis-je, qu'ai-je à craindre d'un bruit faible et timide qui se cache dans cette muraille, d'un bruit que j'écraserais d'une chiquenaude, et que couvrirait la voix d'un grillon. S'il me fait quelque mal, ce ne sera pas du moins celui de me rendre sourd.

Je m'armai de courage, je résolus de pénétrer le mystère de ce bruit équivoque ; je me levai et j'allai droit vers le lieu d'où il me semblait partir ; comme je me dirigeais en tâtonnant vers la muraille, mes deux mains se posèrent sur quelque chose d'humide, de douillet, de gluant, de chaud, semblable à des chairs dépouillées ; en même temps mon pied heurta quelque chose qui sonna creux ; je me baissai, et je reconnus que c'était un baquet. Ce baquet accusateur me révéla toute une scène de violence et de meurtre ; plus de doute, Rudeface était un assassin ! L'objet sur lequel mes mains s'étaient posées était un cadavre, un cadavre qui pendait le long de ce mur, la tête en bas, et qui laissait tomber à petit bruit une gouttière de sang. J'avais vu plusieurs fois la mort, mais je ne l'avais jamais vue sous cette forme. Je sentis tout mon corps s'inonder de sueur, puis j'eus froid jusque dans la moëlle des os ; j'étais prêt à défaillir, je voulus m'appuyer contre la muraille, mais ma main se posa de nouveau sur le cadavre. Je poussai un cri d'horreur, je me traînai vers mon lit, et j'eus à peine la force de me hisser dessus.

Mes idées tournaient autour de mon cerveau ; il me semblait que je voulais les saisir l'une après l'autre, pour les remettre à leur place ; mais elles m'échappaient comme des écoliers indisciplinés au maître qui veut les réunir.

Par une étrange hallucination, je voyais le cadavre accroché au mur, le ventre ouvert ; il me parlait comme s'il eût été encore vivant. Seulement les sons s'échappaient par l'ouverture qu'il avait

à la gorge. Je lui demandai si Rudeface faisait bien souffrir ses victimes, si le couteau lui avait bien fait mal en lui traversant le larynx et si cela ne l'incommodait pas d'être ainsi placé à l'envers.

Je fermai les yeux, et cet horrible mirage s'effaça. Je me trouvai étendu sur mon lit, quasi raide; mais le froid m'avait ranimé; la vie me revenait par tous les organes, mes idées se ralliaient comme une troupe qui a cédé un instant à une terreur panique. Maintenant que le danger qui me menaçait n'avait plus rien de mystérieux, que je le voyais tel qu'il était, je n'avais plus peur; car la peur, ce qui la fait, ce n'est pas le danger lui-même, ce sont les images que l'imagination évoque à l'entour. La peur, c'est une absence de raisonnement, c'est l'envahissement du cerveau par une idée qu'on n'a pas eu le temps d'analyser, c'est une explosion subite du sentiment de la conservation. J'étais maintenant de sang-froid, je m'enfonçai sous ma couverture et j'examinai ma situation sous tous les aspects.

D'abord, il fallait partir d'un principe: c'était bien un cadavre qui s'était rencontré sous ma main; cette chambre servait de succursale à la tuerie de Rudeface: c'était un abattoir privilégié, où, par un reste d'égards pour l'humanité, il expédiait les hommes.

Mais ce cadavre, pourquoi l'avait-il laissé accroché à ce mur comme un vêtement oublié à un porte-manteau? la raison en était facile à concevoir. Il avait l'intention de l'enfourer ou de le dépecer pendant la nuit. Surpris par mon arrivée, il n'avait pas eu le temps de le faire disparaître. Rudeface avait raison de dire qu'aucun de ceux qui avaient occupé cette chambre ne s'étaient plaint! Eh! pourquoi se seraient-ils plaint? s'il est vrai que tous les habitants de la terre marchent la tête en bas, Rudeface, lui, les

avait redressés. Ainsi, tout s'expliquait. Si la lampe s'était éteinte sur le palier, c'est qu'il ne voulait pas que je m'aperçusse trop tôt du voisin qu'il m'avait donné, et s'il m'avait enfermé dans cet ossuaire, c'était de peur que je ne cherchasse à prendre la fuite. Pour cacher son premier meurtre, il se trouvait dans la nécessité d'en commettre un second. C'est ainsi que, dans toutes les professions, quand on croit avoir fini, souvent on n'a qu'à moitié fait.

Il viendrait sans doute au milieu de la nuit pour m'égorger. Il se flattait de me trouver profondément endormi ; mais il avait compté sans moi. Je ne pouvais, en conscience, lui abandonner ma vie comme un imbécile mouton. La vie d'un homme est une chose importante et il ne peut pas la donner au premier qui en a besoin ; cette vie, Dieu ne l'a pas mise dans une coquille d'œuf ou dans une bulle de savon ; on ne l'écrase pas entre deux doigts comme un insecte ; on ne la prend pas comme un fruit au bout d'une branche ; on ne l'escamote pas comme une montre dans un gousset, surtout quand elle appartient à un soldat. Le sang s'achète avec du sang.

Si Rudeface avait eu des procédés, qu'il eût su vivre, qu'il m'eût expliqué poliment ce qu'il voulait, qu'il m'eût dit : fournisseur, j'ai besoin de votre hypostase pour faire des saucisses, j'aurais vu ce que j'avais à faire. Mais du moment qu'il avait recours à des moyens déloyaux, qu'il abusait de ma confiance, qu'il voulait m'avoir par surprise, c'était à moi de me défendre, je le devais, ne fût-ce que par amour-propre, pour lui prouver qu'un soldat est toujours sur ses gardes et qu'on ne le surprend point comme un marchand de cochons.

Mais quels moyens de résistance avais-je à opposer à Rudeface ? Il était d'une force herculéenne, il serait armé jusqu'aux dents, et

sans doute soutenu par sa femme, qui viendrait recueillir mon sang dans son baquet ; car du sang d'homme ce doit être bon à quelque chose, et ces gens-là ne voudraient rien perdre de leur meurtre.

Moi, au contraire, j'étais seul. J'étais d'une force physique très moyenne ; un de ces muscles que j'avais vu jaillir sur les bras de Rudeface en aurait fait trois des miens, et de plus j'étais sans armes. J'avais bien dans ma poche un petit canif anglais ; mais à quoi cela était-il bon ? tout au plus à rogner des ongles ou à couper une verrue. La vie d'un homme, surtout d'un homme comme était Rudeface, ne se trouve pas à la surface de son corps, et pour l'atteindre il faut fouiller profondément dans sa poitrine.

Ces armes que j'avais mises si follement à la diligence, mon épée de sous-officier, mon couteau apporté d'Espagne, le stylet que j'avais pris aux mains d'un *sisignor* jaloux qui m'attendait au coin d'une rue pour me souhaiter le bonsoir, je les voyais reluire et passer devant mes yeux, comme l'homme tourmenté par la soif voit couler le ruisseau au bord duquel il s'est reposé. Un soldat ne pas avoir d'armes ! Je n'avais point d'armes, et dans une heure on viendrait m'assassiner. J'aurais donné mon bras gauche pour un chétif bout de lame, pour un morceau d'acier de six pouces, bien ailé et bien emmanché.

Cependant, tout n'était pas désespéré : le débat que j'avais avec Rudeface était sérieux et valait la peine d'être soutenu jusqu'au bout. Mon plan de défense fut bientôt arrêté ; je m'habillai, j'arrachai de la couchette une des barres de chêne qui soutenaient la paillasse, et je m'en fis une massue. Je traînai ensuite le lit contre la porte. Pour le rendre plus pesant j'entassai dessus toutes les chaises que je pus rencontrer. Cette gouttière de sang qui tom-

bait à côté de moi était tarie ; mon voisin n'avait plus besoin de son baquet : j'allai le chercher et je le plaçai à l'entrée de la porte comme une espèce de chausse-trappe, dans laquelle Rudeface ne pouvait faire autrement que de s'embarrasser. La porte ne pouvait maintenant s'ouvrir qu'avec effort : aussitôt qu'elle serait entrebâillée, je me précipiterais sur le boucher. Il ne me fallait qu'un coup bien appliqué pour l'étourdir, et deux ou trois autres coups pour l'achever. Quant à la femme, une fois qu'elle serait veuve, elle ne serait plus à craindre. Je la contraindrais, le couteau de son mari sur la gorge, de m'ouvrir la porte de la maison, et j'irais passer le reste de la nuit dans quelque hôtellerie.

L'instruction du procès me retiendrait peut-être quelque temps à Autun ; mais, je n'étais pas pressé, la campagne ne devait s'ouvrir qu'au mois d'avril, et je profiterais de mes loisirs pour explorer les environs et compléter ma description du Morvand.

Ce plan de campagne me paraissait très bien imaginé. Mon capitaine à ma place n'eût pas fait mieux. J'étais plein d'ardeur et de résolution, une vigueur inaccoutumée affluait dans tous mes nerfs ; je me sentais de force à ouvrir du premier coup, comme une calebasse, le crâne de Rudeface, ce crâne eût-il été en fer battu. Je me promenais de long en large, tenant ma barre de lit au port d'armes ; de temps en temps je m'arrêtais pour écouter, mais sur les escaliers et dans la cour rien ne bougeait.

Jusqu'à présent, la bise ne m'avait apporté que quelques lambeaux déchirés de l'horloge ; mais, entre deux bouffées de vent, j'entendis distinctement sonner une heure. Ainsi il y avait à peu près cinq heures que j'étais là assis sur le couvercle de mon cercueil, attendant les conclusions du lugubre réquisitoire que le sort prononçait contre moi.



J'attendais Rudeface avec une sorte d'impatience. On voit bien, me dis-je, que cet homme n'a pas reçu la moindre éducation; il fait horriblement attendre ses clients. Veut-il me faire monter ici la garde jusqu'à demain? prend-il un fourrier de l'empire pour un veau qu'il attache à la porte d'un cabaret et qu'il laisse meugler piteusement tandis qu'il vide tranquillement sa bouteille? L'exactitude est bien la politesse des rois, pourquoi ne serait-elle pas celle des meurtriers? D'une façon ou d'une autre il faut que cela finisse; le froid commence à me gagner; ce misérable écorcheur sera cause que j'attraperai un rhume.

Au haut de la muraille, clignotait une petite fenêtre, dont le châssis était formé de quatre petits carreaux, et qui laissait voir de l'horizon un carré large tout juste comme un foulard. Cette louche et misérable lucarne, à laquelle une toile d'araignée eût pu servir de rideau, était placée de telle façon que, si la chambre eût été retournée, elle se fut trouvée à une distance convenable du sol. A la rigueur, un homme d'un volume ordinaire, pouvait, en écorchant un peu son pantalon, passer par cette ouverture; mais la difficulté était d'y arriver.

Cependant, en dressant la couchette contre la muraille et en montant sur les barres comme sur une échelle, il n'était pas impossible de se hisser jusque-là; puis, avec un peu de chance et à l'aide d'un drap attaché quelque part, on pouvait espérer de parvenir à peu près sain et sauf jusqu'à terre.

J'eus plusieurs fois l'idée d'essayer de ce moyen de retraite; mais il me fallait détruire une barricade et recommencer une nouvelle construction. Ce travail m'eût coûté beaucoup de peine; il était beaucoup plus simple d'assommer Rudeface. C'était d'ailleurs le procédé le plus sûr et en même temps le plus glorieux. A

ma place vous en eussiez dit tout autant. Quand votre ennemi se permet de vous couper la retraite, croyez-moi, passez-lui sur le ventre : je ne saurais vous donner un meilleur conseil.

La bise avait fini par s'endormir. J'entendis sonner deux heures. Deux heures ! c'était bien tard pour tuer un homme, le dépecer, laver les traces de son sang et enfouir sa carcasse sous une terre gelée. Ducray-Duminil, l'auteur de *l'Enfant de la forêt*, a établi comme un axiome que minuit est l'heure du crime. Rudeface n'avait donc pas lu Ducray-Duminil. J'attendis encore quelque temps. Les quarts et les demi-heures prononcés à voix basse par l'horloge se succédaient lentement, mais sans apporter aucun changement à ma position. Je piaffais comme un cheval que son cavalier laisse à la pluie. J'étais vexé que Rudeface ne vint pas ; le bruit de ses pas sur l'escalier m'eût fait tressaillir d'aise comme le premier coup de canon d'une bataille. Je m'étais familiarisé avec la pensée de lui briser le crâne. Cette pensée, c'était un étranger, aimable et bon compagnon, que j'avais rencontré sur ma route et dont je me séparais avec regret.

Rudeface me faisait tort d'une belle aventure et d'un récit dramatique au feu du bivouac. J'écoutai encore une fois ; n'entendant rien venir je licenciai mes idées belliqueuses et je résolus d'aller me coucher. Rudeface s'était endormi ou bien il présu-  
mait que je ne m'apercevrais pas de la présence du cadavre avec lequel il m'avait fait passer la nuit, et il viendrait m'éveiller avant le jour.

J'allais remettre ma barre de chêne à sa place, c'est-à-dire dans son fourreau, lorsqu'un bruit de pas qu'on cherchait à assourdir se fit entendre sur le chemin, et quelque chose de lourd tomba à terre. En même temps, la porte de la maison s'ouvrit avec précaution :

un jet de lumière traversa comme un éclair la petite fenêtre et illumina le plancher ; puis tout rentra dans l'obscurité et le silence. Je revins à la porte et je collai mon oreille contre le carreau ; j'entendis bien des voix sourdes, confuses, au-dessous de moi. mais je ne pouvais distinguer aucune parole. Je ne doutai pas alors que Rudeface ne fût le chef d'une troupe de meurtriers. Ses gens revenaient sans doute d'une expédition, et le capitaine Rudeface avait attendu leur arrivée pour m'expédier. En ce moment ces bandits mettaient en sûreté leur butin. J'avais devant moi un quart-d'heure de trêve, je résolus d'en profiter pour m'échapper par la petite fenêtre. J'arrachai le matelas et la paille du lit ; je dressai la couchette contre la muraille, et je me hissai jusqu'à la fenêtre. Mais j'avais pris une peine inutile, cette fenêtre était fermée par des barreaux de fer.

Alors toutes mes espérances de salut s'en allèrent. La résistance devenait impossible ; comment pourrais-je, tout seul et sans armes, me défendre contre plusieurs hommes bien armés ? Ainsi j'étais voué à une mort certaine, à la mort ignoble d'un animal de boucherie. Mon cadavre serait là, suspendu par les pieds à cette muraille ; nul ne saurait ce que je serais devenu. Ma mémoire serait déshonorée ; on écrirait au bas de mon nom, sur le contrôle de la compagnie : *déserteur* !

Mes camarades et mes deux ou trois maîtresses m'auraient bientôt oublié. mes frères, pour recueillir ma portion d'héritage, chercheraient à démontrer que j'étais mort et bien mort ; mais ma mère, elle, m'attendrait toujours, elle vieillirait rapidement dans les angoisses de l'incertitude ; il ne lui resterait pas de moi seulement un nom gravé sur une croix, seulement un peu de gazon où elle pût venir, à la Toussaint, s'agenouiller et pleurer son fils. Ce qui me contrariait encore de quitter la vie, c'est que ma masse était au grand complet.

Ah ! bast, m'écriai-je, je n'ai plus besoin d'effets, de linge et chaussure. L'homme qui meurt est millionnaire, il n'a pas peur d'être exproprié de son cercueil. N'avoir besoin de rien ou tout avoir c'est la même chose.

La vie est une maladie incurable ; puisque le terme est le même pour tous, qu'importe qu'on y arrive à petits pas ou d'une seule enjambée ! Ces générations qui passent, ce sont de mauvaises patches chargées de voyageurs. Celui qui arrive le premier au gîte, n'est-il pas le plus heureux ? ne vaut-il pas mieux s'arrêter quand le chemin est paré d'herbes et de fleurs, que le soleil est chaud et rayonnant, que les haies sont pleines d'oiseaux, que d'aller jusqu'à ce que le sol se couvre de boue et que viennent la neige et la pluie ? Le destin du papillon, qui ne voit que les jours parfumés et resplendissants de l'été, qui vit tout juste autant que la saison des roses, n'est-il pas préférable à celui de la mouche, qui se traîne grelotante jusqu'au mois de novembre et meurt phthisique et catarrheuse.

C'est un bel âge pour s'en aller, quand on est jeune, qu'on a les joues vermeilles et le front couvert de cheveux bruns. Est-il décent de se présenter à Dieu ployé sur des béquilles, décrépit, branlant, éraillé ; n'est-ce pas humiliant d'être obligé de lui dire, quand il vous reproche vos peccadilles de l'autre monde : pardon, seigneur, je n'ai pas entendu.

Que fait-on sur terre quand la paralysie vous met en quartier d'hiver dans un fauteuil et vous donne votre robe de chambre pour prison ? Comme c'est agréable de siroter de la tisane, et d'avalier, dans une cuillerée de semoule, la dernière de ses dents ! le bel honneur, vraiment, d'être appelé *le père un tel* !

Peut-être le premier boulet qui passera m'emportera-t-il une

jambe sur son aile ; peut-être un cuirassier hongrois me balafrerait-il le visage d'un coup de sabre. Ne vaut-il pas mieux mourir que d'aller sur une jambe de bois ; que de porter sur l'œil un bandeau noir ou d'avoir un menton d'argent ?

Qu'est-ce qu'un homme qui meurt tôt ? un homme qui se couche de bonne heure. Tous ces gens qui s'agitent à la surface de la terre, que sont-ils ? une neige d'avril dont les flocons, après s'être balancés au vent, les uns une seconde de plus, les autres une seconde de moins, viennent se fondre sur le sol. Quelle différence faites-vous entre le flocon qui est encore neige et celui qui est déjà goutte de boue ? Eh ! mon Dieu, à l'heure qu'il est, combien y en a-t-il de plus jeunes, de plus beaux, de plus riches, de plus heureux, de plus regrettables que moi qui s'en vont ? Combien s'en iront encore pendant le quart d'été qui me reste à vivre, et dans cinquante ans, de tous ceux qui sont maintenant à la surface du sol, que restera-t-il ? une pincée de cendre, une poignée de terre.

Ces réflexions me rendirent un peu de résignation ; car, hélas ! l'homme est ainsi fait, rien ne le console de son propre malheur comme le malheur d'autrui. Dans les grandes catastrophes, dans les inondations, dans le sac des villes, les hommes les plus faibles meurent sans effroi, parce que tout ce qui les entoure meurt avec eux.

Je songeai à adresser une prière à Dieu ; mais je réfléchis que c'était avec son autorisation que tout cela arrivait, qu'il ne tenait qu'à lui de me tirer de ce cercueil, et que cependant il m'y laissait enseveli. Je m'abstins donc ; j'approchai une seconde fois mon oreille de la porte : cette fois la scène avait changé ; c'était des cris confus que dominaient de temps en temps des éclats de plaisanterie. Evidemment la bande de Rudeface était à table. La

nuit avait été rude, et elle se délassait de ses fatigues dans une orgie.

Ainsi, les hommes de Rudeface n'étaient pas des conscrits, ils devaient avoir une longue expérience du couteau. L'idée du meurtre qu'ils allaient commettre ne leur ôtait pas l'appétit, et ils digéreraient très bien tout en faisant leur besogne ; ils devaient avoir la main sûre, et savoir où, pour la tuer d'un seul coup, il faut frapper leur victime. On doit toujours voir les choses du bon côté. Je pensai que c'était un avantage d'avoir affaire à des artistes, au moins ils ne me feraient pas souffrir. Etre égorgé par un homme qui s'y entend, ce n'est rien : c'est moins que de se faire arracher une dent par un dentiste inexpérimenté.

Cependant, bien que la résistance fût inutile, je n'y avais pas renoncé. Se laisser tuer sans défense, c'est une espèce de suicide. Ce que je ne conçois pas, c'est que le condamné qu'on mène au supplice, n'engage pas, au pied de l'échafaud, une lutte terrible avec le bourreau ; que peut-il lui arriver de pis que ce qu'on lui réserve ? Pourquoi la gazelle ne se défendrait-elle pas contre le lion ? quand elle ne ferait que lui casser une dent, ce serait toujours cela. Je reportai ma couchette devant la porte, et je recommençai mes travaux de défense. J'espérais bien abattre d'un seul coup le premier qui tenterait de pénétrer dans la place. Je voulais lutter tant qu'il me resterait un souffle de vie. Ce que j'avais à faire, c'était de tâcher de mourir en me défendant : je m'épargnerais ainsi cet instant de cruelle agonie que passe la victime sous le genou du meurtrier.

Quand mes fortifications furent achevées, je repris ma barre de chêne, et je me remis à me promener de long en large dans la chambre. Cependant, Rudeface et sa troupe étaient à table. Je commençais à m'ennuyer ; pour tuer cette demi-heure qui me

restait à vivre, je me mis à composer mon épitaphe. Cicéron n'a-t-il pas dit que les lettres sont une consolation dans toutes les situations de la vie ? Mais je ne pus faire que le premier vers, et encore manquait-il de césure. J'essayai alors de graver mon nom avec mon canif sur la muraille, au risque de placer les lettres l'une au-dessous de l'autre, comme les chiffres d'une addition. Cette tentative fut encore infructueuse : le froid me saisit aux doigts, et comme j'avais la main belle, je craignais d'attraper une engelure.

Cependant les choses ne pouvaient se passer ainsi, il fallait que je laissasse dans ce charnier une trace accusatrice de mon passage. Ma main s'arrêta par hasard sur mon livret. Je songeai à l'enfourer dans la paille. C'était à l'instar des empereurs romains, une médaille que j'enterrais dans mon cercueil. Si la justice faisait des perquisitions chez Rudeface, ce petit livre ne pouvait manquer de tomber entre ses mains.

Ce serait certainement un témoin plus sûr et plus explicite que les oies sauvages du confrère Ibicus. Va, misérable Rudeface ! m'écriai-je, bois à rasade, et dépêche-toi de vider tes tonneaux ; je pose la première cheville de ton échafaud ! Et j'étais si animé, que je frappais du poing contre la muraille, comme si j'eusse en effet enfoncé une cheville. Cette idée, de cacher mon livret, me souriait d'autant plus que j'avais écrit, sur le dernier feuillet, des stances sur le Morvand, dont je n'étais pas mécontent. C'était le meilleur moyen de donner, sans bourse délier, de la publicité à mon œuvre. Toutes les gazettes, quand je serais devenu le héros d'une cause célèbre, ne manqueraient pas de s'emparer de mes vers et de jeter des guirlandes de fleurs de rhétorique sur le cercueil du grand poète, enlevé aux lettres par une mort si prématurée et si déplorable. La célébrité est comme la fortune, tous les chemins

sont bons pour y arriver, et elle s'use souvent moins vite que la gloire.

Après cette longue et terrible veille, comme Jésus-Christ après sa sueur d'eau et de sang au Jardin des Olives, j'eus faim. Mais c'était une rage de faim, une faim insensée qui rugissait dans mes entrailles comme une bête féroce. Si le diable en ce moment eût daigné venir me tenter et qu'il m'eût offert de changer les 9 francs 10 sous qui me restaient contre un bon repas et un verre de rhum ensuite, il m'eût trouvé très facile en affaires ; j'enviais ce déjeuner suprême qu'on offre au condamné avant de le conduire au lieu de son supplice. J'aurais préféré un cigare, eût-ce été même un cigare à paille, à une couronne.

Cependant, ce jeûne de dix-huit heures après une marche de dix lieues, et cette faction pleine d'angoisses que je faisais là par une nuit glacée, avaient épuisé mes forces ; cette ardeur fiévreuse qui, jusqu'alors, m'avait soutenu, s'était éteinte. Le froid me gagnait, il m'enveloppait, il m'étreignait tout le corps comme un linge mouillé. Le sommeil s'infiltait malgré moi dans tous mes membres et semblait les pétrifier. Je m'endormais en marchant comme une rivière dont les eaux engourdies se figent, s'épaississent tout en coulant sous le souffle de la bise. Je me plaçai en sentinelle auprès de la porte afin d'être prêt aussitôt que le moindre bruit surgirait sur l'escalier ; mais ma tête était devenue de plomb. Mes muscles détendus ne pouvaient plus la maintenir sur mes épaules, et elle tombait malgré moi contre la muraille. Cependant, la conscience du danger qui me menaçait m'était restée ; je comprenais vaguement que si je me laissais vaincre par cet engourdissement fatal, je ne me réveillerais plus que dans l'autre monde et avec un trou à la gorge. Mais le sommeil était devenu un sorte de paralysie, je ne pus y résister plus longtemps ; je me jetai sur mon lit, je mis ma barre de chêne à côté de moi,



et je m'enveloppai dans ma couverture ; un instant après, j'étais profondément endormi.

Quand je m'éveillai, un joyeux soleil éparpillait ses rayons sur mon lit. Je ne savais plus bien où je me trouvais, ni si j'étais vivant ou assassiné ; je portai la main à ma gorge, elle était dans un état satisfaisant. J'étendis les mains autour de moi, il n'y avait pas de sang sur mon lit ; je levai la tête et je cherchais le cadavre accroché à la muraille ; je m'attendais presque à ne l'y pas trouver : il me semblait que j'avais été le jouet d'une illusion. Le cadavre était encore à la muraille, il avait bien le ventre ouvert ainsi que je me l'étais représenté, et il était bien pendu la tête en bas... Mais, ô mystification ! c'était le corps d'une truie dépouillée, dont le sang s'était égoutté dans un baquet.

Un général qui a pris toute la nuit une haie pour un cordon de troupes ennemies, un factionnaire qui a tiré sur un fagot croyant tirer sur un kaiserlick, ne sont pas plus décontenancés que je ne le fus à la vue de cette malencontreuse truie. Dès ce moment, je pris la truie en aversion, et si elle n'eût pas été morte..... Que dirait-on de moi au corps, si cette aventure y était connue ? une douzaine de coups de sabre ne m'acquitteraient pas avec les beaux esprits du régiment. Ce qui me réhabilitait à mes propres yeux, c'est que dans tout cela il y avait bien moins un défaut de courage qu'une faute impardonnable de logique ; j'avais fait un mauvais syllogisme, et voilà tout. J'avais admis comme certaine la présence d'un cadavre dans ma chambre, et j'en avais conclu que Rudface voulait m'assassiner. A ma place, Latour-d'Auvergne en personne en eût conclu tout autant ; le tort que j'avais eu, c'était de ne m'être pas assuré, avant de tirer des conséquences de ces lugubres prémisses, qu'elles étaient solidement établies. Voilà ce que c'est que de ne pas faire faire leur logique aux jeunes gens.

Toujours est-il que je désarmai ; je traînai mon lit dans sa place accoutumée ; je remis tout dans la chambre sur le pied de paix, et cette fois, je me couchai pour tout de bon.

Il était midi quand Rudeface vint me réveiller.

— Holà ! camarade ! monsieur le fourrier ! s'écria-t-il de sa grosse voix, est-ce qu'on est mort ici ?

Je jetai sur lui un regard effaré. A la joyeuse lumière du soleil, il ne me parut pas la moitié tant sinistre que la veille, car rien n'assombrit les objets comme la clarté mêlée d'ombre d'un flambeau. Il est vrai qu'en l'honneur de Noël il avait mis une chemise blanche et fait sa barbe.

— Oh ! c'est vous, monsieur Rudeface ; j'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Eh bien ! est-ce que vous êtes un soldat du pape ? est-ce que vous ne marchez pas le jour de Noël ? Moi qui vous avais renfermé dans votre chambre de peur que vous ne nous fissiez lever trop tôt....

— Un soldat du pape, dites-vous ; je l'ai été en effet un peu cette nuit ; je mériterais, qu'au lieu de cet uniforme, on me fit porter une soutane.

Alors, pour me punir de ma sottise, je lui racontai *comment le fourrier avait eu peur*.

— Voilà qui est bon, dit-il ; Rudeface un coupeur de gorge, un marchand de chair humaine à la livre !.... Voilà pourtant ce que c'est que la profession ; mais, si vous ne m'en voulez pas plus quo

je ne vous en veux, touchez-là. Tous les torts sont de mon côté. Pourquoi aussi me suis-je avisé de vous faire coucher avec une truie ? Mais, pour vous rassurer complètement, je veux vous faire goûter de ce cadavre. C'est une truie de deux ans, fin-grasse ; vous m'en direz des nouvelles.

Il en coupa en effet un quartier, et recommanda à sa femme de nous mettre sur le gril une demi-douzaine de côtelettes. Ma foi la délicatesse avait reçu une bonne leçon. Nous déjeûnâmes de grand appétit, et sans racune de part et d'autre. J'avais jugé du vin par le bouchon du cabaret. Je reconnus avec plaisir que je m'étais trompé ; ce vin était excellent, et Rudeface ne l'épargnait point. Mon hôte était un bon convive, et c'était un très-brave homme.

— On a mauvaise opinion de nous, disait-il, parce que nous tuons les animaux ; mais pour que tout le monde les mange, il faut bien que quelqu'un les tue. La belle petite maîtresse, qui mourrait plutôt que d'embrasser un boucher, est cependant bien aise d'avoir une belle pièce de bœuf dans son pot ou un bon quartier de porc à sa broche.

— Voilà comme ils sont tous, mon cher monsieur Rudeface, lui répondis-je ; ils méprisent la cause et ils mettent l'effet à profit. Ils veulent que les grands chemins soient sûrs, et ils font fi des gendarmes ; ils sont charmés qu'on les débarrasse des assassins, et ils marquent le bourreau d'infamie ; quand ils ont été volés, ils veulent qu'on leur retrouve le voleur avec leur argent dans sa poche, et, pour salaire, ils n'accordent à la police que l'injure et le dédain.

Lorsqu'il fut question de partir, Rudeface voulut me faire la conduite ; nous étions, depuis deux heures, les meilleurs

amis du monde. Il m'accompagna assez avant sur la route de Châlons.

— Mais, à propos, lui dis-je quand nous fûmes sur le point de nous séparer, m'apprendrez-vous quels étaient les personnages que vous avez introduits cette nuit dans votre maison et que j'ai pris pour votre bande ?

— Bien volontiers, me dit-il ; je suis bien sûr que vous ne reviendrez point sur vos pas pour me dénoncer à l'administration. Ce sont quatre bons garçons qui m'ont donné un coup de main pour faire entrer en fraude trois pièces de bourgogne et deux gros cochons ; je ne pouvais faire autrement que de les régaler. C'était pour eux que bouillait cette grande chaudière qui vous a fait l'effet d'une marmite de damnés. Si j'avais su que vous eussiez été éveillé, j'aurais été vous chercher pour que vous fussiez des nôtres. Et, maintenant, me dit-il en me secouant rudement la main : bon voyage ! Ne soyez plus si leste à juger les gens d'après l'apparence..... Ohé ! fourrier, à propos : si vous repassez jamais par Autun, venez loger à la maison.



## TABLE DES MATIÈRES.



	Pages.
Belle-Plante et Cornélius . . . . .	4
Comment le Chanoine eut peur . . . . .	239
Comment le Capitaine eut peur . . . . .	257













PQ            Tillier, Claude  
2450            Oeuvres  
T6  
1846  
t.2

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

